

# Au Petit Paris

Par  
Georges BEAUME



2 francs



Éditions du  
Petit Echo de la Mode  
1, Rue Gazan, PARIS (IXV)





*Madame,  
Mademoiselle,*

**Puisque  
vous aimez  
les ROMANS**



**abonnez-vous à**

# **MES ROMANS**



***Dans chaque numéro :***

## **Deux Romans inédits**

**en cours de publication.**



**CHRONIQUES, JEUX  
ET RÉCRÉATIONS**

*Demandez 5 spécimens gratuits  
assortis en vous recommandant de  
la **Collection "STELLA"** à*

**MES ROMANS, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>**



LISTE DES DERNIERS VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

“STELLA”



- 379. **Derrière le masque**, par Jeanne Moret.
- 380. **La femme du fou**, par Jean de Barasc.
- 381. **Le paradis retrouvé**, par Edouard Adenis.
- 382. **Personne ne m'aime!** par Chantal.
- 383. **Evangéline**, par A.-M. Hullet.
- 384. **D'une fenêtre**, par Marie Thiéry.
- 385. **La sacrifiée**, par H.-A. Dourllac.
- 386. **Un étrange voisin**, par José Myre.
- 387. **Isa, ma cousine**, par Jean Jégo.
- 388. **L'île des sept sommeils**, par Alice Marin.
- 389. **Aime-moi...**, par Marie de Wailly.
- 390. **Gladys... et le porc-épic**, par Léon Lambry.
- 391. **J'ai deux amours**, par M. de Crisenoy.
- 392. **Au pays du soleil**, par Pierre Claude.
- 393. **La fiancée perdue**, par Guy de Novel.
- 394. **La chance**, par René Daumière.
- 395. **Vaincore!** par J.-G. Chenavéry.
- 396. **La petite fille au fantôme**, par Isabelle Sandy.
- 397. **Mission secrète**, par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).
- 398. **Le bien-marié**, par Georges Beaume.
- 399. **Droit son chemin**, par Jean de Lapeyrière.
- 400. **Noémi bon-cœur**, par Antony Dreyer.
- 401. **Au gré du destin**, par Y. de Saint-Céré.
- 402. **La femme au miroir**, par Paul Cervières.
- 403. **En face de la vie**, par Marthe Fiel.
- 404. **L'homme est le maître**, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
- 405. **Le voyageur inattendu**, par Germaine Verdat.
- 406. **Un mari par surcroît**, par J. Dorlhis.
- 407. **Deux fiancées**, par Ch. Garvice (trad. O'Nevès).
- 408. **Le mobile secret**, par H. Lauvernère.
- 409. **Davia**, par Jean Rosmer.

(Suite au verso.)



**Derniers volumes parus dans la Collection (suite).**

- 410. **Un cœur renaît** par Marie de Wailly.
- 411. **Quand il revint...**, par H. de Marcillet.
- 412. **Moute et les deux cousins**, par Guy de Térafond.
- 413. **En plein mystère**, par Eymery Stuart.
- 414. **Anne-Marie**, par Jean Marclay.
- 415. **Prise au piège**, par Brada.
- 416. **Deux visages, un amour**, par Paul Bergh.
- 417. **Fleurs exotiques**, par L. de Maureilhac.
- 418. **La 35-45 R. J.**, par M.-A.-E. Séouzia.
- 419. **Le mal que fit une femme**, par L. Gestelys.
- 420. **Quand l'amour parle**, par M. de Crisenoy.
- 421. **Gilbert et l'ombre**, par Lita Guérin.
- 422. **Cœur fermé**, par H.-A. Dourliac.
- 423. **Dramatique amour**, par Louis Candray.
- 424. **Dolly Dollar**, par M.-M. d'Armagnac.
- 425. **Le manoir menacé**, par Jean de Lapeyrière.
- 426. **La revanche du passé**, par A. de Beaufranchet.
- 427. **L'Eternelle Chanson**, par Claude Chauvière.
- 428. **Le Roman de Jo**, par Lise de Cère.
- 429. **L'Étrangère**, par Claude Renaudy.
- 430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-Affre.
- 431. **Beautés Rivaies**, par Louis d'Arvers.
- 432. **L'Aventure de M. Mellac**, par Dominique.
- 433. **Gisèle Reporter**, par Edouard de Keyser.
- 434. **Les deux Mariages**, par A. Cantegrive.
- 435. **Immortelle Jeunesse**, par Marie de Wailly.
- 436. **Vers l'Oasis**, par Lucienne Chantal.
- 437. **Sa Fiancée**, par H.-A. Dourliac.
- 438. **La Maison du mensonge**, par R. Dombre et C. Péronnet.
- 439. **Ame de femme**, par Victor Féli.
- 440. **Le Témoignage imprévu**, par Jean Jégo.

---

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

---

Le volume : 2 francs; franco : 2 fr. 25.  
Cinq volumes au choix, franco : 10 francs.



Georges BEAUME

---

# Au Petit Paris



**COLLECTION STELLA**

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)







# Au Petit Paris

---

## I

M. Pouget, l'épicier, un épicier aristocrate, portant lorgnon d'or et lisant la *Revue des Deux Mondes*, bavardait ce matin sur le pas de sa porte avec M. Courtès, le chapelier. Aussi grands et minces l'un que l'autre, la peau ambrée et luisante, ils se flattaient d'être les plus anciens du quartier de la Place, au centre de la jolie ville d'Uscas, en bas Languedoc, et de défendre jalousement sa figure traditionnelle, surtout la rangée de maisons qui, sur le côté nord du carreau de la halle, s'adossent à la haute muraille de l'église dont le clocher hardi érige dans le soleil son coq écarlate. Après les épices de Pouget et les chapeaux de Courtès, il y avait les draperies du père André et les bocaux du papa Azéma, le pharmacien.

— Oui, dit M. Pouget, il paraît que le jeune La-



griffoul veut acheter la grande maison du père André et la rebâtir de fond en comble.

— Il aurait bien pu rester à Paris, avec son progrès ! Le progrès de quoi ? Est-ce que les clients dépenseront davantage parce qu'on les recevra dans un beau magasin ?

— On dit qu'il est un peu fou, ce Lagriffoul... Té ! Le voilà !

En effet, Isidore Lagriffoul, que les familiers appelaient simplement Sidore, sortait de la halle, une halle antique dont les huit piliers, pareils à des tours de forteresse, soutenaient, par une charpente de l'art le plus savant, une drôle d'énorme toiture, construire en forme de gabarre à l'envers, que tapissait une mosaïque de tuiles vertes et jaunes, où se pavanaient du matin au soir des pigeons ramiers qui, par intermittences, s'envolaient à l'improviste, avec des froissements soyeux d'ailes claquantes. Lagriffoul était, à ses trente ans, un garçon de petite taille, véritable moricaud, à la figure vive ornée d'une barbe en pointe, aux mains toujours en mouvement, comme ses jambes. Il avait un défaut terrible, ou plutôt deux : un orgueil puéril, une extraordinaire versatilité d'humeur. Le moindre échec le déconcertait.

M. Ponget et M. Courtès, oubliant leurs médiances de tout à l'heure, l'interpellèrent sur un ton de complaisance.

— Eh bé, il paraît que tu achètes la maison du père André et que tu veux bouleverser le quartier ?

— Bouleverser !... Diable ! Je ne suis pas un révolutionnaire.

— Enfin, tu ne dis pas non. Et tu ne vas plus à Paris ?

— Qui le sait !

Et Lagriffoul, agitant ses bras, secouant sa petite tête ronde qui s'enfonçait entre des épaules pointues, se hâta vers la rue Saint-Jean, qui tourne à droite



l'angle de l'église. Vers le milieu de cette rue bizarre, qui entre des maisons poudreuses et sou-riantes, les unes en retrait pour former des pla-quettes, les autres en ligne sinueuse, décline douce-ment, sa mère tenait une boulangerie plus que cen-tenaire. Elle vivait seule, tranquille, propre comme un anneau, avec son tablier de lustrine noire, sa collerette blanche, le bonnet noir liséré de blanc qui encadrait sa grosse figure bienveillante. Réussirait-elle cette fois à garder son Parisien de Sidore dans son pays agréable, le plus agréable de tous, puis-qu'elle n'en connaissait point d'autres? Elle avait mis beaucoup d'argent de côté, près de cent cinquante mille francs, déposés à la banque de M. Gauzy. Elle possédait cette maison de la rue Saint-Jean, de si grande valeur à cause du four; plus un grangeot sur le coteau de la Roustanienque, à l'extrémité d'une superbe vigne complantée d'oli-viers, dont le feuillage d'argent scintillait au loin comme une traînée de perles.

En ce moment, M<sup>me</sup> Lagriffoul dressait le couvert sur la table ronde, au milieu de la boutique, en face du four, et, gourmande, elle surveillait deux pigeons à la catalane et deux rougets rissolant dans l'huile de la poêle. Dès que Sidore eut descendu les deux marches du seuil, elle lui fit un sourire qui éclaira ses traits fins, intelligents, embrumés de mélancolie.

— Qu'as-tu fait en ville, Sidore?

— Rien. Seulement, les gens s'occupent beaucoup de moi.

— Pardi! ça plairait à tant de monde que tu restes à Usclas! Tu y deviendrais si vite un per-sonnage, dans cette maison du père André!

— Il faut savoir d'abord combien il en veut.

— Alors, tu es décidé?

— Eh bien... oui, là!...

Maman Lagriffoul se redressa dans son ravisse-ment.



— Ah! que je suis contente!

Elle saisit son fils entre ses bras, et il sentit avec douceur des larmes tomber sur ses joues. Quelques minutes ils gardèrent le silence. Mais le souci du fricot rappela maman Lagriffoul. Enfin, ils se mirent à table.

— Il faut songer à une chose, mon fils.

— Quoi donc?

— Te marier.

— J'y songe. J'ai mon idée.

— Avec qui? Depuis la guerre, les filles ne manquent pas, et qui ont de quoi. Surtout, ne t'entiche pas d'une amourette. L'amour ne fait pas le bonheur. Tandis que l'argent guérit de tant de misères!

— Il ne faut pourtant pas s'enchaîner au supplice jusqu'à la mort.

— Tu as donc quelqu'un en vue?... Une fille honnête, naturellement.

— Oui. Et je crois qu'elle sera de ton goût, parce que nous sommes un peu cousins.

Maman Lagriffoul se leva lentement, sans répondre un mot, pour changer les assiettes, servir le dessert. Lorsqu'elle fut de nouveau assise, elle dit d'un ton maussade :

— C'est pas difficile à deviner. Tu parles d'Hélène Charmasson, la fille du libraire

— Eh bé, ça te va?

— Mon Dieu, je dis pas non. Seulement, elle a vingt-huit ans, presque ton âge.

— Je suis sûr d'avoir avec elle une femme laborieuse, attachée à ses devoirs, et qui a l'expérience des difficultés de la vie.

— En effet, Charmasson n'est pas riche, cet escargot qui, plus encore que moi, s'est enfermé pour toujours dans sa coquille. Allons, tu as ton affaire en tête, et tu es têtue. Après tout, le choix n'est pas mauvais.



— Elle est jolie, et elle le restera longtemps. Avec que je ne suis pas un très bel homme, moi !

— Par exemple !... L'homme a le droit de ne pas être beau. Personne n'y fait attention... Enfin, bref ! Quand veux-tu que j'aille faire la demande ?

— Quand tu voudras.

Quelques jours après, maman Lagriffoul, qui ne sortait que le dimanche pour aller à la messe, apparut après midi dans la rue, en robe noire de cérémonie et bonnet plus coquet qu'à l'ordinaire. Ce fut un événement pour le quartier de la Place. Comment eût-elle évité, au-delà de l'église en tournant sur sa gauche, le pâtissier Julian, unique vis-à-vis de l'épicier Pouget, en train de causer, à l'autre bout de la courte rue Saint-Roch, laquelle ne présente des maisons que d'un seul côté, avec M. Fornay, le cossu marchand de lainages !

— Et où vous allez comme ça, madame Lagriffoul ?

— Péchère, je vais chez mon cousin lui dire un petit bonjour, monsieur Julian.

— Savez-vous, Madame, maugréa M. Fornay, qu'on dit que votre fils va s'établir mercier, pour me faire concurrence ?

— Laissez donc les gens qui ne demandent qu'à tout embrouiller.

Les boutiques de Pouget, de Courtès, d'André et d'Azéma reposaient dans un doux silence. Chacun de ces messieurs savourait son café dans sa cuisine. Alors, M<sup>me</sup> Lagriffoul put s'esquiver assez vite. Mais dans la rue de Castelnau, qui longe le côté est de la halle, il y avait l'amie Boyeroune, la boulangère ; les Devic, marchands de parapluies, qui traînaient une éternelle misère, puisqu'on n'utilise pas beaucoup les parapluies sous un climat toujours illuminé de soleil. Puis il y avait la librairie Charmasson, que la ruelle des Fours séparait de la draperie Escourbiac, du débit de tabac Treillet, de la



corderie Tieure et de la grande horlogerie Vernazobres. Tous ces braves boutiquiers prenaient le frais sur le trottoir. M<sup>me</sup> Lagriffoul fut bien obligée de les saluer tous, de s'enquérir de leur santé, de la conduite de leurs enfants.

Aussi était-elle un peu lasse lorsqu'elle ouvrit la porte vitrée de la librairie. La sonnette tinta longtemps, jusque là-bas, dans la cuisine où M<sup>me</sup> Charmasson, qui était de petite et lourde taille, avait toujours quelque chose à préparer ou à nettoyer, tandis qu'Hélène balayait sa chambre, au second étage. Ah ! certes, depuis des années Hélène avait renoncé à l'espoir de se marier, malgré les agréments de sa personne, malgré l'excellence de son éducation.

M. Charmasson avait toujours fait de son mieux, du moins il le croyait, pour entretenir dignement sa maison. Mais il n'avait pu amasser pour sa fille la moindre dot. La boutique était exigüe, riche en livres classiques, en cahiers, plumes, images, le tout rangé sur des étagères, depuis le parquet jusqu'au plafond ; à son odeur d'encre, de poussière et de papier se mêlait grassement l'émanation de la cuisine où souvent rissolait de l'ail ou de l'oignon.

M. Charmasson était assis dans son fauteuil, délabré par l'usage, derrière la banque, quand maman Lagriffoul entra. Il se leva bien vite, grand et fort, une figure de brave homme dont les yeux bleus brillaient derrière les lunettes rondes et dont la barbe blanchissante se parsemait de grains de tabac.

— Bonjour, cousine. Quel bon vent?...

— Une importante nouvelle. Ma cousine n'est pas là ?

— Si ! Si !... Marguerite !

— Ne la dérangez pas. Je la trouverai bien. D'abord, suivez-moi.



— Oh ! Oh !... Est-ce qu'il y a un malheur ?

— Au contraire.

La cuisine, moins exigüe que la boutique, prenait par une fenêtre un faible jour de la ruelle. Marguerite, qui était debout devant son fourneau, se détournait tranquillement pour embrasser maman Lagriffoul...

— Tu as bien fait de venir, lui dit-elle. On ne se voit pas souvent. Qu'est-ce que tu veux... Tê ! Asseyons-nous là.

On prit place, tous les trois, autour de la vieille table des repas ; et maman Lagriffoul, dénouant sous le menton les brides de son bonnet pour avoir moins chaud, demanda :

— Où est Hélène ?

— Dans sa chambre. Je vais l'appeler.

— Non ! non ! C'est d'elle qu'il s'agit.

— Ah ! Ah !...

— Vous voulez la marier ?

— Mon Dieu, pourquoi pas ?... Et pour qui ?

— Pour mon fils.

— Isidore !...

— Ça ne va pas ?

— Mais si. A nous ça va parfaitement. Pas vrai, Charmasson ?... Seulement, il faut savoir les intentions d'Hélène... Tu sais, cousine, que nous n'avons pas honte de n'être pas riches. Nous n'avons pas de dot à lui donner.

— Ça ne fait rien. C'est Hélène que désire mon fils.

— Je ne crois pas qu'Hélène refuse, répondit cette fois la grosse voix de Charmasson. Seulement, il faut qu'Isidore soit sage.

— Oh ! il est si brave !

— On prétend qu'il veut tout bouleverser dans Usclas. C'est que nous ne sommes pas à Paris.

— On le regrette tant à Paris !



— A Paris, ma fille n'ira jamais. Dites-le fermement à Isidore.

Maman Lagriffoul se mit à rire, d'un rire un peu narquois.

— Pourquoi voulez-vous qu'il aille à Paris? Il est si heureux auprès de sa mère! Il est si jeune, pardi, il a du sang. Mais à nous tous on le tiendra serré... Alors, dans quatre ou cinq jours, donnez-moi réponse.

— Entendu. A part ça, comment allez-vous?

— Très bien. Ma vigne de la Roustaniénque est superbe. L'argent rapporte assez gros chez Gauzy.

Ils sourirent tous les trois, contents de s'émouvoir des mêmes illusions. Toujours un peu sucrée, \*maman Lagriffoul, après qu'elle eut renoué les brides de son bonnet, s'en alla d'un pas discret. Chut! chut!... Il ne fallait pas que le voisinage devinât le motif de sa visite. Au lieu de s'en retourner à la rue Saint-Jean par le chemin de tout à l'heure, elle remonta vers le carreau opposé de la halle, vers le Quai, en longeant l'horlogerie Vernazobres, puis les chaussures Bec et la pharmacie Cassan. Tout le monde était stupéfait de surprendre maman Lagriffoul si loin de chez elle et si bien habillée.

— Et Sidore, qu'est-ce qu'il devient? lui demanda ce bavard de Cassan.

— Il est allé faire un tour au grangeot.

— Est-ce vrai qu'il veut organiser un bazar à l'instar de Paris?

— Mais non. Qui vous a dit ça?

— On le dit.

Maman Lagriffoul s'éloigna dare-dare, en haussant les épaules. Tout de même, elle s'inquiéta de tant de commérages qui représentaient son fils comme un révolutionnaire.

Pendant ce temps, il y avait conciliabule à la maison Charmasson. Hélène, en descendant de sa chambre, avait eu grand émoi de trouver dans la



cuisine son père et sa mère assis à table, gravement.

— Assieds-toi, ma petite, commanda le père.

— Qu'y a-t-il donc ?

— La cousine Lagriffoul sort d'ici. Sais-tu ce qu'elle nous a proposé ?

Hélène rougit de pudeur, d'inquiétude, et s'écria :

— Je sais ! Je sais !...

— Non, petite, c'est impossible.

— Pardon ! Il s'agit de moi, d'un mariage pour moi. Isidore, quand il me rencontre, a des façons de me regarder... J'ai compris.

Elle porta ses mains au visage, poussa un profond soupir et, les coudes sur la table, demeura immobile.

— Je vois qu'Isidore ne te plaît pas ? interrogea M. Charmasson.

— Pas trop. Certes, il a du bien, mais avouez qu'il n'est pas beau. Et puis, ses manières avantageuses ne me conviennent guère, à moi qui suis si simple.

— Il n'est pas méchant, tu le guideras à ton gré.

— Ce n'est pas sûr. S'il a du bien, n'est-il pas capable de le dissiper en fantaisies ?

— Tu raisones comme un homme d'affaires.

— C'est que je ne suis plus jeune. J'ai quelque expérience.

— Quand nous serons morts, ta mère et moi, que deviendras-tu, si tu es seule ?

— C'est vrai. Tout cela n'est pas facile à concilier : d'un côté la tentation de me marier ; de l'autre, la crainte de me noyer.

Tout à coup, elle sanglota dans son chagrin de résister à un projet qu'elle sentait agréable à ses parents.

— Hélène, voyons, ne pleure pas. Il n'y a vraiment pas de quoi.

M. Charmasson lui tapotait les mains avec cha-



leur, ses mains si douces, si intelligentes, qui savaient tout faire : tenir la comptabilité du magasin, seconder sa mère au ménage, confectionner desillettes, ravauder. Elle leva un front timide, et, d'une voix haletante encore, elle murmura :

— D'ailleurs, je ne vous ai pas dit non. Je réfléchirai.

— C'est ça. Ne nous pressons pas.

## II

Cinq jours après, Hélène ayant réfléchi qu'Isidore Lagriffoul n'était pas un homme si redoutable et qu'avec du tact elle le saurait diriger dans le chemin de la raison, accepta le mariage. Isidore exulta d'enchantement, sa mère encore plus, qui était fière maintenant de le garder dans Usclas.

Il proclama sa chance par toute la ville. Et quelle jolie femme, cette taille fine, les épaules un peu tombantes, le visage d'un ovale délicatement dessiné et les cheveux si noirs, si drus, sur un teint mat. Elle n'avait besoin d'aucune coquetterie pour attirer l'attention. Isidore, tout gringàlet, la figure mièvre aux trois quarts dévorée par une barbe au luisant de charbon, avait bien le droit de s'enorgueillir de ce trésor de demoiselle à qui le travail ne faisait pas peur. Dans la rue, les passants le félicitèrent à l'envi, et il ne doutait pas, dans son imagination facile, que tout le monde participât sincèrement à sa gloire.

Il se trompait. On savait maintenant sans aucun doute son intention de fonder sur le carreau de la



halle, à la maison du père André, un grand magasin de lainages et de s'y emparer de la nombreuse clientèle de M. Fornay. Celui-ci n'était pas content : très calme d'habitude, il s'agitait depuis quelques jours à la recherche d'une innovation magnifique qui pût entraver les projets de son concurrent. Tout petit, plus petit même que ce Lagriffoul, en son costume de 1830, une redingote à basques menues et de drap vert, comme son pantalon, sa cravate de soie écarlate, son chapeau de feutre verdi par l'usure, car il était avare, un chapeau tyrolien qui laissait à découvert ses cheveux blancs, il ne sortait guère que dans son quartier, et muni d'un bâton noueux. On l'avait toujours vu en ce costume de carnaval, et il possédait tant d'argent que, au lieu de le trouver ridicule, on l'honorait d'une considération flatteuse. Pourtant, il tremblait de tout son corps fluët, et dans son visage rose, ses yeux pâles s'allumaient de colère quand il pensait aux menaces de Lagriffoul.

Chaque soir, sous la halle, alors complètement vidée de ses éventaires, il se promenait avec ses camarades du voisinage, lesquels, également enveloppés de longs burnous à capuchon, marchaient à lents pas cadencés, bien en ligne. Quand ils arrivaient à une extrémité de la halle ils faisaient en chœur demi-tour, comme les soldats, et ils recommençaient leurs mornes bavardages.

Ce soir, M. Fornay ne se contenait plus.

— Vous savez, grondait-il, que ce brigand a définitivement acheté la maison du père André.

— Oui, mon ami, répondit M. Pouget. Ce n'est pas une raison de t'alarmer. Lagriffoul n'est qu'un faiseur d'embarras. Ce qui étonne, c'est que M. Charmasson, qui est un homme sérieux, donne son Hélène à un tel paltoquet.

— Hé ! cette espèce de savant n'a pas le sou. Il est enchanté de caser sa fille.



— Ma foi, nous avons vu tant d'invraisemblances se réaliser depuis la guerre! Une de plus ou de moins ne nous fera pas mourir.

— Oï!... C'est que moi ça ne m'amuse pas d'avoir pour concurrent un homme jeune sans scrupule.

— Que veux-tu, c'est le progrès!

— Quel progrès? Ce mot-là ne signifie rien. On se donne plus de mal qu'autrefois, voilà tout. Tant que le gens ne seront pas plus honnêtes, il n'y aura de progrès nulle part.

A la fin, les lamentations de Fornay agaçaient les camarades. Ils parlèrent d'autres choses, du collège, de la mairie, de la fête des jardiniers. Fornay grommelait tout seul dans son capuchon lorsque tout à coup il aperçut le petit Lagriffoul sortant en compagnie de sa mère, de chez les Charmasson. Il grommela de plus belle, fit mine de s'arrêter. Mais les camarades, sans lui prêter la moindre pitié, marchaient toujours. Certes, Lagriffoul ne pensait pas du tout au vieux mercier de la rue Saint-Roch. Il demandait à sa mère de conduire, un jour prochain, sa fiancée au grangeot de la Roustanienque. Maman Lagriffoul acquiesça sans peine.

— Oui, Sidore, quand tu voudras. On fera ribote, mais sans trop dépenser. On nous croirait riches.

— Oh! Tu as de quoi.

— Hé! Hé!... Ton magasin va me coûter les yeux de la tête. Enfin, pour une fois!

Sous les caresses de son fils, maman Lagriffoul cédait toujours. Seulement, quand ils atteignirent la boulangerie, Sidore eut envie d'aller au Cercle rejoindre ses amis.

— Au moins, lui recommanda sa mère, ne bois pas, comme ton pauvre père.

— C'est fini, maman. Je suis fiancé.

Tandis qu'elle descendait les deux marches de sa



boutique, d'où le garçon partait pour la fontaine remplir sa comporte, Sidore disparut par la rue sombre des Commandeurs, qui aboutit à la place des Eaux-de-Vie, et de là, par une ruelle, il monta au Cercle. Malgré ses promesses de ne plus boire, il buvait toujours, dès qu'il se trouvait en société. Aussi, se méfiant de lui-même, il ne fréquentait le café que de loin en loin.

Il rentra fort tard, et il titubait si dangereusement que le garçon, qui achevait de pétrir son pain, dut le soutenir par les épaules pour accéder jusqu'à sa chambre. Grâce à Dieu, maman Lagriffoul ne sut rien de l'incident, ni la douce Hélène, qui n'avait jamais entendu parler du vice odieux de son fiancé.

A quelques jours de là, on partit pour le grangeot le matin d'un gai soleil qui éveillait la campagne, toute murmurante de ses premières feuilles. Par extraordinaire, maman Lagriffoul avait quitté sa boulangerie; à cause d'elle, on cheminait d'un pas de procession. M<sup>me</sup> Charmasson était très heureuse, elle qui aimait tant les fêtes et en goûtait si peu; Hélène semblait fière, le buste droit, le visage brillant de fraîcheur. Et qu'il était amusant, ce chemin charretier, qui zigzaguait à travers les vignes et les luzernes, puis entre des murs à demi délabrés par-dessus lesquels s'inclinaient des branches d'amandiers! Là-haut, au flanc du coteau de la Roustanienque, on apercevait le grand mur blanc du grangeot, et sur une terrasse la maisonnette blanche aux volets verts. On apercevait un morceau de la vigne, ses exubérants oliviers dans les frissons de l'espace bleu.

Enfin, voici le raidillon rocailleux qui gravit la pente de la Roustanienque. Maman Lagriffoul tira la grosse clef de sa poche. Dès qu'on entra, une bande d'oiseaux s'envola du potager et des lézards verts s'enfuirent dans leurs trous. Hélène regardait de tous ses yeux l'enclos charmant de paix et de



simplicité qui promettait des jours de repos, de liesse au grand air pour les vendanges et la récolte des olives.

Vers le milieu du potager on gravit deux hautes marches de granit. Quand on fut sur la terrasse, d'où l'on découvrait là-bas, au centre de l'immense plaine, l'antique ville d'Usclas répandue au pied de la butte de Montmorency, dans une couronne de platanes, Hélène poussa un cri d'admiration :

— Que c'est beau ! Qu'on est bien ici !

Maman Lagriffoul, qui souriait d'un certain orgueil, essaya une description du paysage si radieux jusque très loin, dans la bénédiction du ciel.

— Sur notre gauche, la grange des Marimont, ses aloès, ses pins ; les pentes du noir Maldinnath, qui descendent jusqu'à la Grange des Prés, où habita le prince de Conti, vous savez, du temps de Molière. Puis, les jardins, les mûriers et, tout au fond, l'Hérault, qui défile sous de grands arbres. A notre droite, là-bas, la colline dorée des Ruffes, les besquets de la Peyne, notre capricieuse rivière qui vient de la Chartreuse de Mougères.

Hélène murmura :

— Oui, c'est notre pays. Dire qu'en somme nous ne le connaissons pas beaucoup.

— Entrons !

La servante, qu'on avait embauchée pour ce jour-là, ouvrit la lourde porte de la maison, deux pièces assez grandes, la cuisine et la salle à manger, qui sentaient le bois trop sec et le papier jauni des innombrables images clouées aux murs.

— Mon grangeot vous plaît ? demanda maman Lagriffoul.

— S'il ne nous plaisait pas, nous serions difficiles, répondit sourdement M<sup>me</sup> Charmesson.

— Moi je n'y viens guère, depuis que je n'ai



plus mon mari. Ça changera, maintenant. Nest-ce pas, Hélène?

— Je l'espère.

— Ah! pour toi, que je suis contente!

Maman Lagriffoul se lançait en de nouvelles louanges, lorsque la bonne l'interrompit :

— Madame, si on s'occupait du dîner?

— Eh bé, vous savez ce que nous mètons.

— D'abord, Madame, il nous faut du bois. Où le prendre?... Et aussi laver la vaisselle.

— Té! Là-bas, dans ce coin du potager, vous voyez le puits... et de l'eau si fraîche, une vraie glace. Le bois? vous le trouverez dans la vigne. Tu y vas, Hélène?

Hélène et la bonne coururent à la vigne ramasser autour des souches et sous les oliviers des sarments oubliés à la taille de novembre, ainsi que des branchettes tombées sous le choc des bourrasques.

Dans la vaste cheminée, on alluma un grand feu qui, de ses flammes dansantes, ranima l'âme ingénue de la maison champêtre. Cependant, Hélène s'étonnait qu'Isidore ne fût pas encore rendu. Elle n'osait trahir son inquiétude d'un tel défaut d'empressement. Mais, comme elle ne parlait plus, maman Lagriffoul la pressentit :

— Tu t'inquiètes de Sidore, je parie?

— Oui, ma foi. Ne lui serait-il pas arrivé quelque chose?

— Non, va. C'est que tout le monde l'arrête dans les rues.

On dressa la table : des planches sur deux treteaux, au mitan de la terrasse, sous les arabesques de la treille qui projetait, avec une ombre légère, le parfum de ses bourgeons mouillés de sève.

A midi, tout était prêt, et Isidore ne se montrait pas. Hélène se hissa bravement sur le parapet, afin



de guetter aux alentours. Au moment que maman Lagriffoul maugréait que le gigot serait brûlé, une voix rieuse éclata dans le silence.

— Ouais, hop!... Ouais, hop!...

— Ah! le voilà!

— Mais, où donc?

— Je suis ici!...

Isidore posait le pied sur le seuil de l'enclos, au-dessous de la terrasse.

— Dépêche-toi, mon fils. Il est une heure.

— Je me dépêche tant que je peux.

En effet, il avait quelque mérite à marcher avec tant de hâte. Car il portait à chaque main un paquet volumineux. Il monta les marches de granit et, sur la terrasse, contre le mur, se débarrassa de ses paquets avec précaution.

— Té, que portes-tu là?

— Vous le saurez après dîner. Je suis artiste, à mes moments perdus.

Otant son feutre à larges ailes, il s'avança délibérément vers Hélène, et, avant qu'elle fût revenue de sa surprise, il l'embrassa sans cérémonie. Il caressa de tapes gentilles le dos de M<sup>me</sup> Charmasson, embrassa tendrement sa mère. Après quoi, il s'assit à table, en maître.

— Venez ici, Hélène, auprès de moi. Nos mams se mettront en face de nous.

Le dîner fut gai, dans l'innocence étincelante de ce jour de printemps. Tout de même, Hélène n'était pas assez familière d'Isidore pour ne pas s'émouvoir de la vivacité de ses gestes et de ses discours. Il mangeait, buvait avec appétit, passait une main, puis l'autre sur son maigre visage de moricaud, pour exciter sans doute son inspiration.

— Enfin, Isidore, comment avez-vous été tellement en retard?

— Mon Dieu, Hélène, tant d'affaires!... On



ne sait pas travailler ici. Il faudra leur apprendre quand nous aurons le magasin. Dès demain, les ouvriers flanquent par terre la bicoque du père André. Dix ouvriers ! La besogne ira très bien.

— On t'en veut beaucoup, insinua la mère d'Hélène. Est-ce que ça ne t'alarme pas un peu ?

— Non. La médisance fait du bien aux hommes d'esprit et d'initiative.

Hélène observait Isidore avec une sorte d'admiration mêlée d'effroi.

— Il y a là quelqu'un qui n'est pas commode, dit-elle. C'est M. Fornay.

— Bah ! un grotesque qui a eu de la chance. Nous lui chiperons sa clientèle...

Après les radis, les olives, le beurre, on avait savouré de belles tranches de gigot. Au dessert, petits pâtés, oreillettes saupoudrées de sucre. Lagriffoul attrapa la bouteille de Pomérois, le vin blanc renommé du terroir proche de Frontignan, et, avec l'onction d'un connaisseur, il en versa dans les verres, mais en telle quantité qu'Hélène protesta.

— Ne vous fâchez pas pour si peu ! repartit Lagriffoul. Allons, à la santé de ma fiancée et de nous tous, et même des absents !

Quand la bonne servit le café, Lagriffoul alluma un gros cigare, et puisqu'on était impatient de connaître le mystère de ses paquets volumineux il s'expliqua :

— Une surprise... qui vient de Paris ! On n'en finissait plus, à la gare, de me la délivrer. C'est pourquoi j'ai été en retard. Là dedans il y a tout un matériel de peinture.

— De peinture ? dit Hélène.

— Parbleu ! Je ne suis pas seulement un boudiquier.



— Ah ! fit-elle, penaude. Pourtant, il ne faudrait pas négliger le travail sérieux.

— Il y a temps pour tout, Hélène. Vous ne connaissez pas tous mes talents.

— Tu ne m'avais pas dit ça ! interrompit maman Lagriffoul, qui d'ailleurs demeurait en extase. Où donc as-tu appris la peinture ?

— Moi tout seul.

Hélène se demandait ce que papa Charmasson penserait des fantaisies de son gendre. Celui-ci tout à coup lui saisit les mains avec tant de ferveur qu'elle frissonna.

— Je vais avoir besoin de vous, Hélène.

— De moi ! Je ne suis pas artiste.

— Que vous êtes drôle ! L'artiste, c'est moi, qui veux essayer votre portrait. Ici, ou bien dans un coin du parterre, à l'ombre ?

On descendit les deux marches de la terrasse. Dans un coin du parterre aux pauvres fleurs sauvages, Hélène s'installa sur un des antiques fauteuils au siège de paille. Lorsque Lagriffoul eut établi, à deux mètres du modèle, son chevalet, il s'assit sur un escabeau, et comme il voulait travailler à son gré, sans témoin, il ordonna d'un ton bref aux deux mamans de se retirer jusqu'à leurs places de tout à l'heure.

Hélène, tenant d'une main un rameau d'olivier, posant l'autre sur son genou, souriait par bienveillance. Car elle jugeait plus que bizarre, inepte, le caprice imprévu de son fiancé. Une fois de plus, elle se sacrifiait de bon cœur, dans l'intérêt de ses parents. Ah ! combien elle eût préféré s'en aller dans la vigne, sous les branches de l'olivette, respirer le vent pur du ciel et du coteau, ou bien dans le fond du vallon, sur les bords de Tartuyé, ramasser des morilles et des doucettes ! Lagriffoul, l'œil attentif, presque sombre, les lèvres serrées sous la moustache drue, abimait des pâtes de son



pinceau la toile grise, sans avoir pris la peine d'esquisser un dessin. D'une heure il ne fit point relâche. Une heure si longue qu'Hélène, malgré son endurance, eut un éblouissement. Sa main laissa échapper le rameau léger, et sa tête, brusquement, se pencha sur l'épaule. Enfin Lagriffoul s'aperçut de son indiscretion :

— Oh ! Hélène, mes excuses !... Reposons-nous.

— J'avoue, ma foi, que je suis fatiguée.

— Dans le feu de la composition, j'oubliais les plus élémentaires convenances. Excusez-moi. Je voudrais traduire l'aristocratie de votre personne.

— Ne vous moquez pas, Isidore.

— Pas du tout, péchère. Je ne sais que trop mal dire mon adoration de vos charmes.

— Soit ! Est-ce que je peux voir ?

— Pas encore.

Les deux mamans profitèrent de cet intervalle de repos pour s'avancer ensemble jusqu'au seuil de la terrasse. Maman Lagriffoul, en souriant de sa hardiesse, demanda :

— Sidore, est-ce que tu ne pourrais pas nous délivrer ?

— Mais si !

— Nous irions nous promener par là, autour du grangeot.

— Mais si ! Ne lambinez pas !

Elles partirent au plus vite de leurs jambes lourdes, en nouant au cou leur foulard, qu'Hélène regarda non sans envie disparaître par la verte allée du jardin. Elle comprit qu'elle serait également délivrée plus tôt si elle reprenait tout de suite la pose. Et de nouveau Lagriffoul abîma la toile à coups de pinceau. Après une demi-heure, elle ne put davantage contenir sa défaillance.

— Assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas, Isidore ?



Comme il enlevait délicatement du chevalet la toile humide, elle demanda :

— Puis-je voir?

— Heu... Ce n'est qu'une ébauche.

Elle s'approcha, câline, se moquant d'elle-même, de ses appréhensions. Dès qu'elle aperçut le gri-bouillage de cette figure sans âge, le nez gros, la bouche ouverte, le front bleu, les cheveux jaunes, elle poussa un cri d'horreur :

— Oh! c'est moi!...

Lagriffoul tressaillit de stupéfaction, de dépit.

— Oui, je crois que c'est vous, puisque j'ai copié!...

— Alors, je suis bien laide.

— Ne vous calomniez pas, Hélène. Seulement, il y a des gens qui ne savent pas voir.

— En effet. Vous avez raison. Mais si vous, Isidore, vous me voyez de cette façon, je ne suis pas digne d'être aimée. Mon Dieu! Mon Dieu!...

Elle éclata en sanglots et, comme une petite enfant, elle s'appuya au mur pour pleurer; Lagriffoul, sans force, ne bougeait plus, tenant d'une main sa toile, de l'autre taquinant sa barbe. M<sup>me</sup> Charmasson, qui revenait seule de la vigne, surprit Hélène en désolation, contre le mur.

— Qu'y a-t-il? s'écria-t-elle, en escaladant l'escalier du parterre. Hélène, ma fille!...

— Isidore a fait de moi un portrait abominable.

— Tu plaisantes! Toi qui es si jolie...

Lagriffoul cachait sa toile comme le témoignage d'une faute, irréparable peut-être, et pris de compassion à l'égard d'Hélène ainsi que de lui-même, il balbutia :

— C'est de la peinture moderne, pardi!

— Non! Non! Je n'en veux à aucun prix! gronda Hélène.

Maman Lagriffoul, qui était arrivée sans bruit.



voulut charitablement concilier les deux partis :

— Hélène a raison, mon fils. Peins le paysage, si cela te convient. Les arbres, qu'ils soient tordus ou malingres dans une peinture, ne se fâchent pas; mais le portrait d'une jeune fille, c'est trop difficile. Et puis, tu es trop ému devant ta fiancée.

— C'est vrai... T'é! allons en balade.

Lagriffoul plia son bagage d'artiste et le porta sur la terrasse, sous la brune ramée des grenadiers aux bourgeons écarlates. Et tous ensemble, par un sentier de vigne, ils descendirent dans le fond du vallon de Tartuyé, sur les bords du ruisseau qui parfois saute comme un poisson au contact d'une pierre, à l'ombre des tilleuls et des platanes, dont le soleil n'éclairait plus que les cimes. Hélène s'évertuait de son mieux à montrer une humeur insouciant, à bavarder, à rire. Mais le cœur n'y était plus. Son Isidore ne serait-il qu'un glorieux personnage ou un imbécile? Elle gardait de longs silences, à son insu.

Aussi vit-elle, avec soulagement, poindre à l'horizon, là-bas, sur les garrigues de l'Hérault, la pâle nuée du crépuscule. On remonta au grangeot. La bonne y avait déjà préparé le retour à la ville. Ne portant guère sur la tête, dans sa corbeille d'osier, que le bagage du peintre, elle partit la première. Et Lagriffoul entraîna le chœur des trois femmes, qu'il essayait d'éblouir par d'enthousiastes descriptions de la banlieue parisienne. Dans le chemin sinueux survenaient de temps à autre des travailleurs de la terre, poussiéreux, les uns fumant la pipe, d'autres, des vieux, juchés sur le large bât d'un âne.

Juste, voilà qu'avant le chemin de fer, M. Azéma, le pharmacien de la halle, gros homme trapu à lunettes, sortait de son grangeot. On fit route en amitié familière. Bientôt, les trois femmes restant



en arrière, M. Azéma entreprit ce Parisien de Lagriffoul.

— Eh bé! ta maison, quand commences-tu les travaux?

— Demain. Ça ira rondement. Avouez que le pays a besoin d'être secoué dans sa torpeur.

— Gare de ne pas dépenser pour rien les économies de ta mère. Tu ne détourneras jamais dans ton bazar le monde qui se fournit chez Fornay. D'ailleurs, il a de l'argent, lui aussi : il est homme à se défendre.

— Fornay, ce préhistorique ! Je ne le crains pas.

— Tu as tort. Il a plusieurs tours dans son sac. Et il n'est pas seul à te faire des reproches. Courtès, Pouget, Julian, qui sont des marchands considérables, se plaignent de tes projets de bouleversement.

Lagriffoul se mit à rire.

— Vous aussi, monsieur Azéma?

— Oui, moi aussi.

— Bah ! de nouvelles habitudes à prendre. Plus tard, vous me remercirez.

— En attendant, on ne parle que de toi : quelle gloire !

— Quelle réclame !

On atteignait la rue Saint-Jean, M. Azéma fila par le grand Planol afin de rentrer seul, par la place des Eaux-de-Vie, dans sa pharmacie de la halle. Sur le Planol, dans la rue, partout, on regardait Lagriffoul comme un phénomène, on chuchotait sur son passage. A la boulangerie, il laissa sa mère qui était rompue de fatigue. Fier de se montrer entre sa fiancée, si sérieuse, et M<sup>me</sup> Charmasson, épouse respectée d'un notable, il les accompagna jusqu'à la librairie. Seulement, de la placette de l'église où se confond la rue Saint-Roch, Hélène remarqua que M. Fornay, au lieu de les saluer, selon l'usage, s'enfermait précipitamment dans sa



boutique. De même, Pougès et Courtès, feignant de ne pas la voir avec sa mère et son fiancé, leur tournèrent le dos. Est-ce qu'on allait être brouillé avec ces braves gens, vivre au milieu d'un quartier hostile? Hélène éprouva une angoisse qu'elle eut néanmoins le courage de ne point trahir.

A la librairie, M. Charmasson, sa calotte de velours sur la tête, était assis derrière la banque, dans la pénombre des livres, et, comme à l'ordinaire, il rêvait. Lagriffoul, d'un cordial salut, le réveilla :

— Bonsoir, cousin! Je vous amène la famille.

— Parfait! Parfait!... On s'est bien amusé?

— Oui, journée délicieuse. Il y a même une surprise qu'Hélène vous racontera. Allons, bonsoir! Je suis pressé.

Et, sans attendre une réponse, après qu'il eut embrassé Hélène, il sortit d'un élan, la tête haute, en balançant les bras.



## III

Depuis huit jours, une équipe d'ouvriers, terrassiers, charpentiers, maçons, démolissait la maison du père André, assez vaste, surtout profonde. C'était du matin au soir un tintamarre de coups de marteaux et de haches, un écroulement de poutres et de murs en d'infâmes tourbillons de poussière. Quelle calamité pour le voisinage ! Azéma, Courtès, Pouget avaient dû barricader aux trois quarts leurs vantaux, de sorte qu'il fallait allumer le gaz toute la journée pour y voir un peu clair, et les clients s'introduisaient dans les boutiques par l'entre-bâillement de la porte, comme des chats. Tout le monde venait assister au spectacle des travaux : les uns distribuaient des critiques, les autres donnaient des conseils.

On ne pouvait pas dire que Lagriffoul ne faisait pas bien les choses. C'est un architecte de Béziers qui avait dressé le plan de la construction. Il jurait, sur son titre de candidat au Prix de Rome — un prix qu'on lui avait volé, d'ailleurs, vingt ans avant la guerre, — qu'elle serait prête à la veille des vendanges. Naturellement, Lagriffoul surveillait sans cesse les travaux, et il faisait son petit maître, n'hésitant pas, au risque de salir ses habits, à grimper aux échelles, à discuter avec l'architecte. Il avait exigé le rez-de-chaussée et le premier étage pour son magasin, un deuxième étage pour son appartement, un troisième pour son studio d'artiste.

— Et comment, lui demanda un jour l'architecte, appellerez-vous votre magasin ?



— Bien simple : *Au Petit Paris*.

Pendant qu'il discutait, un crayon à la main, avec l'architecte, les voisins l'épiaient d'un regard de rancune. Mais, comme il est dangereux de se brouiller avec quelqu'un qui a de l'argent, ils s'approchaient certaines fois zago-zago, et tout mielleux :

— Quand ta maison sera-t-elle finie, La-griffoul ?

— Bientôt. Je vous demande pardon, Messieurs, de vous incommoder pendant quelques semaines, mais je travaille à la fortune de vous tous.

— Que Dieu t'entende !... Et quand est-ce que tu te maries ?

A ces mots, il rougissait un peu, et, caressant sa barbe pointue, il bredouillait :

— Avant l'ouverture du *Petit Paris*. D'abord, il faut que j'aie fait un tour chez mes fournisseurs, à Lyon, à Toulouse.

L'affaire du mariage n'allait pas à son gré. Ainsi, chaque soir, après souper, il se rendait chez les Charmasson courtoiser Hélène. Il avait beau apporter des fleurs, des cadeaux, il sentait une résistance, des moments d'incertitude. Peut-être observait-il assez juste, car il ne manquait pas d'esprit. Mais si ses extravagances effarouchaient parfois Hélène, qui avait toujours été secrète, absorbée par le souci de son avenir, elle se rassurait assez vite dans l'espérance qu'elle dominerait aisément ce garçon si honnête, après tout, et si généreux.

Un soir, il annonça, tout vibrant d'enthousiasme, qu'il s'embarquait le lendemain pour sa tournée chez les fournisseurs.

— Dès mon retour, ajouta-t-il, nous fixerons la date du mariage. Car la maison sera terminée. Sommes-nous d'accord, Hélène ?

— Pourquoi ne serions-nous pas d'accord ? répondit-elle gravement.



On joua aux dominos. Lagriffoul, qui fumait un havane, obligea son futur beau-père à lâcher sa pipe et à accepter un cigare. Quand il partit, plus tard que les autres soirs, il eut une émotion si vive de se séparer d'Hélène pour une quinzaine de jours que les Charmasson furent pareillement émus, et même Hélène.

Ah ! comme il avait tort de quitter Usclas ! Les mauvaises langues jasèrent sans retenue. Tous ses voisins ne se gênèrent plus de tourner en ridicule ce Parisien de pacotille, et quelques-uns insinuèrent qu'il était insolvable. Les boutiquiers des autres quartiers le soutenaient, au contraire, parce qu'ils croyaient que le vacarme de son bazar aux marchandises trop chères chasserait les acheteurs loin de la Place. Si maman Lagriffoul, dans la quiétude de sa boulangerie, ne soupçonna point la tempête qui menaçait son fils, les Charmasson, placides prisonniers dans leur vieux logis comme dans une forteresse, finirent par se troubler de quelques comérages de leur clientèle.

M. Fornay tremblait, lui, pour son commerce, et il s'appêtait à une lutte sans merci contre un concurrent que dans sa frayeur il supposait redoutable. Depuis huit jours que celui-ci voyageait au loin, de fabrique en fabrique, une occasion se présenta de glisser le poison de la calomnie dans l'esprit des fabricants. Le vendredi, dans le calme de cette veille de marché, le messenger d'une maison de Toulouse arriva chez Fornay. Il nota, sur le bout du comptoir où il étalait ses échantillons, une copieuse commande, et dans l'enchantement de son succès, il interrogea :

— Dites, monsieur Fornay, mes patrons ont eu la visite d'un M. Lagriffoul qui va s'établir ici. Que pensez-vous de sa probité ?

— Lagriffoul !... Ah ! le joli merle !

— On le dit assez riche.



— S'il a quelques billets de mille, il les aura prestement dévorés.

— C'est qu'il a passé une grosse commande.

— Je n'en donnerais pas lourd. Voyez : tout le monde vient acheter chez moi. Oh ! chez moi, ce n'est pas du luxe : c'est petit, obscur, un fouillis de ballots, de cartons, de paquets. Eh bé ! plus y a du désordre, plus il nous vient du monde. Que de merciers ont essayé de m'arracher au moins une petite partie de ma clientèle ! Tous ont échoué.

— Diable ! Alors, pour ce M. Lagriffoul, il est bon de réfléchir.

— Oh ! moi, c'est tout réfléchi : Lagriffoul échouera comme les autres. Ou pire !... Té ! Venez voir le bazar qu'une douzaine d'ouvriers lui construisent en vitesse.

On vit sortir de la caverne de sa boutique M. Fornay qui, en son vêtement du temps de son grand-père, redingote verdâtre à basques menues, chapeau tyrolien, conduisait au carreau de la halle le voyageur de commerce qu'hébahit, en effet, l'équipe d'ouvriers tapant des rubans de fer, enfonçant des clous, sciant des cubes de pierre.

— Que dites-vous de ceci ? s'écria M. Fornay.

— Je dis que Lagriffoul aura un magasin bien situé.

— Oui. Mais qui paiera ?

— S'il ne paie pas, une société peut prendre la suite.

A cette révélation imprévue, M. Fornay suffoqua d'une telle surprise qu'il fut incapable de prononcer une parole. Le voyageur remarqua sa désolation et, comme de juste, il s'empressa de le consoler :

— Pour tout cela, il faut beaucoup de temps.

— Pardi !

— En attendant, je ne cacherais pas à mes patrons qu'il est plus sage de ne rien livrer à M. Lagriffoul.



— Je crois que vous ferez bien.

Les voisins Pouget, Courtès, même le prudent Julian, le pâtissier, s'étaient approchés sans bruit, tantôt de biais, tantôt par un mouvement circulaire. Azéma, qui avait le privilège de l'âge, osa questionner le voyageur :

— Monsieur est architecte?

— Non, répondit Fornay. Monsieur est le représentant de la grande maison Reboul, de Toulouse.

— Oh! alors...

Tous les camarades s'inclinèrent humblement.

— Comment trouvez-vous cette construction?

— Pas mal. Bien située. Vous devez être contents?

— Fichtre non! s'exclamèrent-ils en chœur.

Le voyageur, une main sur ses lèvres, dissimula un sourire, et, posant l'autre sur l'épaule de M. Fornay, qui en fut flatté, il dit :

— Dans tous les cas, monsieur Fornay, la maison Reboul vous soutiendra toujours.

Le voyageur se disposait à partir lorsque soudain deux ouvriers dénouèrent, uniquement par malice, un lourd sac de plâtre et, d'une secousse brutale, le vidèrent dans le petit cirque d'un mortier. Ce fut un épouvantable nuage de poussière étouffante, qui fit reculer jusque sous la halle M. Fornay et ses compagnons.

— Les malotrus! gronda M. Azéma. Ah! quel supplice depuis cinq semaines!

Le voyageur de commerce profita de l'incident pour présenter ses salutations à la ronde et décamper.



## IV

Hélène ne songeait qu'avec angoisse au jour fatal où Isidore reparaitrait dans Usclas. Oui, Isidore était brave, animé des meilleures intentions. Mais, que voulez-vous, elle ne parvenait pas à l'aimer. Il était laid, noir comme une taupe, hérissé de barbe et de cheveux, avec une voix de pie-grièche, un gros nez rond, des yeux remuants de myope derrière le lorgnon. Elle ne l'aimait pas, et, frissonnant tout le jour de la crainte de le revoir, elle montait souvent à sa chambre afin de s'abandonner, sans témoin, à sa peine.

Cette après-midi, que la gaieté du soleil rayonnait jusque dans les ruelles, tandis que les pigeons ramiers venaient d'un battement d'ailes effleurer sa fenêtre aux blancs rideaux, Hélène, pourtant jalouse des splendeurs de son ciel, n'avait plus le cœur d'en jouir. Le fracas de la maison en construction, qui devait être la sienne, lui martelait la tête. Depuis un moment elle avait nettoyé sa chambre et elle restait immobile, perdue dans la tristesse d'une songerie, lorsque doucement la porte tourna sur ses gonds. Elle tressaillit d'étonnement, confuse d'être surprise en sa détresse. C'était sa mère qui s'alarmait enfin et qui venait, à l'insu du père Charmasson, consoler Hélène, l'exhorter à l'espérance. Elle s'avança d'un air presque timide et demanda :

— Qu'as-tu, Hélène? Pourquoi t'isoles-tu ainsi dans ta chambre?



— Pour rien, maman. C'est que je me plais beaucoup chez moi.

— Tu es si rêveuse, si maussade, depuis trop longtemps. Qu'as-tu?

Hélène la regarda, non sans hésitation, et murmura :

— Ai-je besoin de parler?

Elle enlaça le cou épais de sa mère et la baisa aux joues, que mouillaient des gouttes de sueur.

— Une fiancée comme toi devrait être heureuse. Et je sens que tu souffres en secret. Est-ce à propos de ton mariage?

Hélène fit signe que oui.

— Mais tu as tort ! se récria M<sup>me</sup> Charmasson. On ne t'oblige pas. Nous ne voulons pas que tu te sacrifies. Mais non ! Si tu n'acceptes pas de bon gré ce mariage, dis-le-moi. D'abord, qu'est-ce que tu reproches à Isidore?

— Oh ! rien. Je ne peux pas expliquer la chose. D'un côté, j'ai peur qu'il ne dévore sottement la fortune de sa mère. D'un autre côté, je pense que, si je parviens à dominer son caractère, je pourrai faire ici beaucoup de bien... C'est que vous n'êtes plus jeunes.

— Tu vois, j'avais deviné. Eh bé, moi, je n'acceptes pas que tu te sacrifies. Je le dirai à ton père.

Hélène, à ces mots, se redressa :

— Non ! je ne veux pas ! je te démentirais !... Non ! Non !

— Soit ! Ne t'emporte pas, Hélène. D'ailleurs, la chose n'est pas faite.

— Elle se fera... Après tout, ce n'est pas un mauvais mariage. Il faut simplement que je m'habitue à cette idée.

Maintenant, c'est Hélène qui raisonnait sa mère et qui la consolait. Mais, au bas de l'escalier,



M. Charmasson, qui ne pouvait longtemps se priver de la présence de sa femme dans la cuisine, appela :

— Hé ! là-haut, que faites-vous ?

Hélène baisa les mains de sa mère et l'accompagna jusqu'à l'escalier :

— Descends vite. Et je te supplie de ne rien dire, au moins. Tout s'arrange...

Elle s'accouda sur l'appui de la fenêtre pour observer le va-et-vient de quelques passants dans la rue de Castelnau : la marchande d'oranges, la marchande de pétrole, puis le précon en habits de police, qui joua de son clairon de cavalerie et qui, de sa forte voix de commandement, annonça que le banquier Gauzy avait perdu une gilette d'or et que récompense était promise à qui la rapporterait à M. le commissaire.

La paix était à peine retombée sur le carreau de la halle, que les balayeurs, épars autour d'un tombereau boueux, nettoyaient de ses détritux de légumes, de viande et de fromage, que soudain déboucha de la rue des Fours un petit homme pressé qu'Hélène ne reconnut pas d'abord. C'était Isidore Lagriffoul qui revenait de son voyage à l'improviste. Que lui était-il donc arrivé ? Elle allait se reculer dans sa chambre, afin de se dérober à quelque une de ses manifestations ridicules, lorsque, ayant sauté le ruisseau, il leva la tête. Enchanté de la trouver à sa fenêtre, il lui adressa un grand salut :

— A bientôt, Hélène ! A bientôt !

Et il éclata de rire. Elle eut la force de lui rendre son salut en souriant. Mais il était reparti déjà pour sa rue Saint-Jean, sans même jeter un coup d'œil à son magasin en construction.

A la boulangerie, dont la porte restait toujours ouverte, maman Lagriffoul faisait un somme sur sa chaise basse, le menton sur la poitrine. Elle se réveilla en sursaut.



— Té! C'est toi, Isidore!... Pourquoi n'as-tu pas annoncé ton retour?

— J'ai voulu vous faire une surprise... Alors, ça va?... Oui? Bien... On va de la gare porter ma malle... J'ai vu tous mes fournisseurs. Tous charmants.

— Pardi!

— A la fin du mois, je commencerai de recevoir mes marchandises.

— Et tu seras seul?

— Forcément, puisque je ne serai pas encore marié. Peut-être embaucherai-je un commis.

— Prends garde. L'argent s'en va vite.

— Il viendra encore plus vite au magasin.

— Tu as vu les Charmasson, en passant?

— J'ai salué Hélène, qui était à sa fenêtre. Je lui ai fait comprendre que j'irai chez eux après souper, et nous fixerons la date du mariage.

— Tu feras bien, car, je n'osais pas te le dire, on jase partout que le mariage n'aboutira jamais.

— On me défie?... Eh bé! nous verrons.

Il monta jusqu'à sa chambre rafraîchir un peu sa toilette, vérifier quelques ouvrages de sa peinture. Puis il s'en alla au Cercle serrer la main à quelques amis, dont la société lui manquait depuis longtemps.

— Au moins, ne bois pas.

— Non, mère. Je ne bois plus.

Il mentait, du moins un peu. Toutefois, il ne rencontra aucun de ses amis, et, dans son isolement, il garda la plus décente sobriété. Après souper, ce fut d'un pas allègre qu'il se rendit chez les Charmasson. Les chauves-souris volaient dans la rue, à la hauteur des premiers étages, où d'un coup d'ailes frémissantes elles effleuraient les réverbères. Les boutiques étaient barricadées. Lagriffoul frappa du



poing à la porte des Charmasson, la première dans la ruelle. Hélène lui ouvrit avec empressement, et, gentille, rouge de son élan de bonne grâce encore plus que de pudeur, elle se laissa embrasser.

Sous la discrète lampe de famille, une lampe à gaz vieille de quarante ans, autour de la table débarrassée de son couvert, les Charmasson se tinrent attentifs à la parole de Lagriffoul, qui s'en trouva flatté.

— Oui, dit-il, j'ai fait un excellent voyage... A présent, il s'agit de fixer le jour du mariage.

— Nous sommes en juin, répondit M. Charmasson. Ce sera en août. Il nous faut bien un mois et demi pour nous préparer.

— C'est un peu long.

— Le temps passe si vite, pécaïré! Mais je ne suis vraiment tranquille que pendant les vacances. En outre, tu sais qu'Hélène passe chaque année cinq ou six semaines à Corniou, dans la montagne, chez Galissarde, sa mère nourrice.

— Je n'en savais rien. Mais devant d'aussi bonnes raisons, je m'incline.

Hélène observait, avec une tendresse qu'inspirait la gratitude, Isidore qui paraissait soumis, généreux.

Il lui demanda :

— Quel jour désirez-vous, Hélène?

— Eh bé! le 5 août, qui est un jeudi.

— Entendu pour le 5 août.

M. Charmasson serra les poings sur ses genoux, se pencha vers Isidore, et, le regardant droit dans les yeux, lui déclara :

— Tu sais ce qu'on dit?

— Non. Quoi?

— On dit que tu as contracté à Paris de mauvaises habitudes de cabaret.

— Que les gens sont mauvais! Pardi, je vais au



café de temps à autre, comme tout le monde. Ça ne m'est pas défendu, je suppose?

Il lançait un violent regard d'indignation à Hélène, qui baissa le front, à la fois contente et gênée de la franchise de son père.

— Nous ne croyons rien de ces médisances, Isidore... Autrement, nous ne te donnerions pas Hélène. Mais il y a encore quelque chose, et de très sérieux.

— Quoi?

— Excuse-moi si je suis indiscret. Mais il faut, ne serait-ce que dans ton intérêt, que je te renseigne. Ta mère, n'est-ce pas, a un dépôt chez le banquier Gauzy?

— Heu!... Oui, je crois.

— Eh bé! on l'ignore encore dans le public. Un employé a dit, sous le sceau du secret, un mot fort inquiétant à l'un de mes amis, qui me l'a répété aujourd'hui : la crise atteindrait la banque.

— C'est impossible! protesta Lagriffou', pourtant étourdi par la frayeur que l'échafaudage de ses projets fût soudain menacé.

— Impossible, dis-tu? Il ne faut jamais dire ça d'une banque. En tout cas, pr'viens ta mère.

— Fichtre oui... Quoique je sois sûr de M. Gauzy, qui est un honnête homme.

— Ce n'est pas pour ton argent que nous te donnons Hélène. Tout de même, nous ne voudrions pas qu'elle connût auprès de toi l'adversité.

— Non! Je me reprocherais toujours ce malheur... Hélène, si vous avez la moindre crainte, ne vous mariez pas avec moi.

— Je n'ai pas deux paroles, répondit Hélène. Seulement, prenez vos précautions.

— C'est juste. Dès demain...

Il y eut un silence, imprégné de tristesse. Pourtant, on prépara les dominos, et M. Charmasson s'efforça par des plaisanteries naïves d'exciter le



rire. Mais Isidore, malgré lui, revenait sans cesse à la question de la banque.

— Personne d'autre, demanda-t-il, ne vous a parlé de Gauzy ?

— Non, répondit M. Charmasson. Dans le public, on ne se doute de rien. Du moins, mon ami me l'a assuré.

Hélène veillait aux petits soins de son fiancé, lui versant une seconde tasse de café, lui offrant le sucrier, lui présentant une allumette pour allumer son cigare. Quand il posait sur sa main, si pure et fraîche, la sienne un peu velue, elle ne se retirait pas. Néanmoins, il prit congé plus tôt qu'à l'ordinaire.

C'est qu'il lui tardait d'être seul, de songer tranquillement à ses affaires. En traversant le carreau de la halle, il eut l'idée d'aller consulter ses amis, ceux qui possédaient quelque bien. Mais, par circonspection, pour ne pas provoquer l'élan des médisances, il rentra chez lui.

Le lendemain, dès qu'il descendit de sa chambre, il informa sa mère de la sinistre nouvelle. Maman Lagriffoul devint blême, bredouilla :

— Que dis-tu, Sidore ?

— L'avertissement nous vient de papa Charmasson. Donc, c'est très sérieux. Il est bon de tout prévoir.

— J'irai ce matin même à la banque.

— Gare ! Ne créons pas la panique.

— Oh ! ma foi, tant pis pour les autres ! C'est que je tiens à mon argent, que j'ai si péniblement amassé. Aussi, Sidore, depuis quelques jours, M. Gauzy, quand il passe devant la maison, n'est plus, à son habitude, glorieux, rieur.

Ce ne fut qu'avec peine qu'Isidore apaisa l'affollement de sa mère, bien qu'il tremblât lui-même. Ils décidèrent de ne demander à la banque que vingt mille francs, et seulement dans quelques jours. Puis,



une semaine après, on retournerait à la banque. Ainsi, petit à petit, ils reprendraient tous les fonds en dépôt.

## V

Hélène était ravie d'aller passer enfin ses vacances chez sa bonne nounou Galissarde, au petit village de la Cévenne. Retrouver le calme, dans l'amitié du ciel et de la montagne, parmi les simples qui ne connaissent que des choses et des sentiments simples, quelle chance !

Sa mère, avec Isidore, l'accompagna ce matin de juillet à la gare, jusque sur le quai. Hélène frémissait d'impatience, et les rayons qui tombaient parfois sur le teint mat de son visage l'emplissaient d'une lumière flatteuse. A la dernière minute, Isidore l'embrassa devant tout le monde, avec une effusion qu'il ne s'était jamais permise. Hélène le sentait malheureux, préoccupé des menaces de la pauvreté. Pendant des semaines, que deviendrait-il dans Usclas, privé de la présence de la belle fiancée qu'il aimait de plus en plus ?

Enfin, le train s'ébranla. Jusqu'au suprême instant où il disparut, dans l'éclat somptueux des jardins, Hélène agita son mouchoir en signe d'adieu.

— Quand la reverrons-nous ? gémit Lagriffoul.

— Bientôt, bientôt.

Le retour en ville fut maussade, M<sup>me</sup> Charmasson ne parlait pas volontiers, inquiète du souci où elle devinait que son enfant était plongée. Lagriffoul, également, gardait un air grave, lui qui



d'habitude prenait tout du bon côté. Arrivés à la halte, ils se séparèrent d'un mouvement subit, sans cérémonie.

Lagriffoul gagna en hâte la boulangerie. Sa mère était déjà prête à partir pour la banque. Elle n'avait qu'une moitié de la rue Saint-Jean à descendre, puis une légère pente du Planol à gravir. Là, juste en face, s'élevait la maison de Gauzy, presque neuve, les murs blancs, un large balcon en fer ouvragé, les volets verts, la lourde porte à deux battants munie d'un marteau de cuivre. Maman Lagriffoul, qui était coquette, arborait, comme un dimanche, sa robe de moire noire, son bonnet tuyauté, ses fines mitaines à jour. Au bout de cinq minutes, elle fut rendue. Elle poussait la porte lorsque, dans le vestibule spacieux, pavé de marbre blanc et noir, elle se trouva nez à nez avec le banquier.

Celui-ci était un homme petit, corpulent, d'une cinquantaine d'années, la figure joviale, une moustache grise, de grands yeux délurés, toujours habillé comme un milord, redingote d'alpaga gris, souliers vernis, gilet de velours mauve, qu'il barrait d'une chaîne d'or.

— Té! s'écria-t-il, vous m'apportez de l'argent, madame Lagriffoul?

— Heu... Cette fois, non. Au contraire.

— Bien... Entrez dans mes bureaux. Vous n'avez pas besoin de moi, n'est-ce pas? Je suis pressé. Au revoir!

Il ôta son melon gris, pour saluer d'une révérence, et, le bec de la canne accroché au bras, il fila prestement. M<sup>me</sup> Lagriffoul hésita un peu dans le bureau de la banque, le long du grillage festonné de cuivre où s'ouvraient deux guichets. Elle qui n'était toujours venue que pour apporter de l'argent, éprouvait la sensation bizarre qu'elle venait à présent solliciter quelque charité. Cependant, le cais-



sier, fort calme, lui versa sans excès de formalités ses vingt mille francs. Elle n'en finit plus de compter les billets, étant honnête jusqu'au scrupule, puis de les ranger dans son petit sac. Elle partit avec un sentiment de gratitude, satisfaite de posséder non seulement une partie de sa fortune, mais la certitude que la banque ne méritait aucune suspicion. Et son cher Sidore, ah ! qu'il fut heureux de la bonne nouvelle ! Ses projets restaient donc intacts, à l'abri d'un risque. Il s'empressa d'aller, l'après-midi, rassurer papa Charmasson.

— Heu ! Heu !... répliqua celui-ci. Le banquier emploie la meilleure des tactiques, qui est de paraître sans ennui et de payer rubis sur l'ongle.

— Vous me faites peur.

— N'exagérons rien. Patience ! Patience !... Sur-tout, n'ébruïte pas mes renseignements.

— Diable !... C'est tout de même un mauvais moment à passer... Ah ! je m'en vais surveiller un peu mes ouvriers.

Le magasin du *Petit Paris* prenait vraiment bonne tournure : haute façade en relief sur les maisons voisines, harmonie agréable des trois étages en croissance régulière, le rez-de-chaussée et le premier protégés chacun d'une glace unique, le second aéré d'un balcon de pierre, le troisième de nouveau protégé d'une glace : et sur le toit un zingueur était en train de dresser une girouette qui était un coq tout doré. Les menuisiers s'occupaient de fixer les portes, l'ébéniste de disposer les meubles.

Lagriffoul monta jusqu'au troisième, dans son grand atelier inondé d'une lumière qui semblait lui sourire. Là, derrière des tentures rouges, tendues et détendues à volonté, qu'il serait bien, tout seul, dans ses études et dans ses rêves, pour se consacrer à des œuvres d'art. qu'il imaginait aussi



belles que les sites de son terroir !... Il descendit de sa solitude avec regret.

Sur le carreau de la halle, il y avait Courtès, Pouget, Azéma, qui chuchotaient tout bas. Pourtant, ils lui firent un accueil amical.

— Eh bé, ça marche, ton affaire ?

— Oui. Je n'ai plus qu'à recevoir mes marchandises.

— Et ton mariage ?

— Le mois prochain.

Tout à coup Lagriffoul vit s'avancer ce drôle de M. Fornay, qui affectait une humeur narquoise.

— Eh bé, Lagriffoul, nous allons être ennemis ?

— Pourquoi, monsieur Fornay ? Usclas et sa banlieue fournissent assez de clientèle pour deux magasins. C'est dans les autres quartiers qu'on pâtira de notre double prospérité.

Ils mentaient tous les deux, mais avec tant de plaisir !

— Et ta peinture ?

— J'en ferai plus que jamais. J'en vendrai. Car, pour aider à la propagande de mes œuvres, j'aurai tous les artistes du pays, et Dieu sait s'il y en a !

— C'est possible, dit M. Fornay qui riait jaune. Moi aussi, il faudra que je me mette à la peinture.

— Vous, à votre âge !

Et tous se moquèrent de ce gringalet sans poésie qui, sous le prétexte qu'il avait beaucoup d'argent, se croyait peut-être l'étoffe d'un Raphaël. Malgré tout, Lagriffoul riait jaune à son tour. Fornay n'était-il pas capable de mander de Béziers quelques artistes présomptueux qui, dans la vieille boutique de la rue Saint-Roch, fabriqueraient des portraits à la minute ?

— Dans tous les cas, dit Lagriffoul, c'est bon signe pour la civilisation.

Pouget, l'artiste, qui serrait sous son bras la *Revue des Deux Mondes*, protesta :



— Ce n'est pas mon opinion. Si nous avons trop de monde, on ne pourra plus faire la sieste.

— Oh ! vous, ne vous fâchez pas. Vous ne travaillez que le matin !

Pouget s'en retourna chez lui lentement, en haussant les épaules. Puis Courtès, qui avait la parole courte. Puis Fornay, que sa femme, du seuil de leur boutique, appelait à grands cris. Lagriffoul, délivré de leurs obsessions, s'en alla chez le quincaillier. En chemin, il songeait qu'Hélène, depuis les huit jours de son départ, n'avait donné qu'une seule fois de ses nouvelles. Quand reparaitrait-elle dans Usclas ? Et que faisait-elle à Corniou ?...

Le village, au flanc de la Cévenne, s'étirait au long d'un mauvais chemin que foulaient depuis des siècles tant de charrettes, de mules chargées de bois, de troupeaux de moutons ou de vaches. La maison de Galissarde se présentait la première, sur la gauche, et assez cossue, agrémentée d'un jardin qu'enfermait une grille. Pour aboutir à la haute porte en fer à deux battants, il fallait contourner l'angle de la maison, où conduisait une allée large, bordée par des rosiers et des lilas. Du côté opposé au chemin, le parapet d'une muraille surplombant la grasse prairie où paissaient les troupeaux, était décoré de vases de fleurs, tandis que des grenadiers à la folle verdure encadraient la porte de la maison, au-dessus de laquelle une treille offrait de gros raisins muscats, veloutés d'or et d'émeraude.

Lorsque Galissarde reçut Hélène à la gare de Bédarieux, elle s'étonna de la voir pensive, préoccupée. En route, la grande route qui, par Lamalou, grimpe jusqu'à Saint-Pons, une fois qu'elles furent installées sur la carriole, que traînait le courageux *Cadet*, un âne presque sans défaut, Galissarde se plaignit :

— Tu ne parles pas beaucoup, Hélène ?



— Tout à l'heure, nounou. Le train m'a fatiguée.

— Tu sais, le pays devient plus beau chaque année, tellement à l'écart du monde. Ah! que tu me manquerais, si je ne t'avais plus, au moins l'été!... Alors, tu es contente de te marier?

— Certes!

— Dans de bonnes conditions?

— Excellentes. Il est riche, Lagriffoul. Et moi je n'ai rien.

— Oui. Mais plus tard... Est-il beau garçon?

— Ça, impossible de le prétendre. Seulement, il a du cœur. Il a passé dix ans à Paris.

— Paris!... Il ne me méprisera pas?

— Non, voyons!... C'est le fils de M<sup>me</sup> Lagriffoul, la boulangère.

— Depuis le temps, je ne me rappelle plus. La boulangère, oui. Mais le fils, pechère!

La carriole se détacha de la grande route, aussi glissante qu'un parquet, pour s'engager dans le chemin sauvage qui fend avec peine la brousse d'un bosquet et qui, par un nonchalant contour sur le bord de la grasse prairie, monte, sous de vieux chênes, à Corniou. Hélène retrouvait avec une félicité véritable ce pays de montagne primitive dont la mélancolie s'adaptait à la mélancolie de son âme. Mais n'éprouverait-elle pas, dès ce soir même, une désillusion? Les deux enfants de son âge, les amies avec lesquelles, en ce village pauvre, elle avait appris, parmi les animaux domestiques, à marcher et à parler; ses amies, qu'elle rencontrait chaque été, à l'époque des vacances, étaient descendues dans les villes de la plaine gagner de l'argent. Ma foi, tant pis! Elle serait plus à l'aise, seule, pour réfléchir à sa destinée prochaine.

Chaque jour, quand elle avait ratissé les allées du jardin, cueilli des fleurs pour parer la maison, ou aidé nounou aux besognes du ménage, elle s'en



allait demander aux bonnes grâces de la montagne, qui est si forte contre le caprice des saisons, un peu de courage et de sagesse. Au vent des hauteurs, dans le murmure des ruisseaux et des feuillages, elle goûtait le charme d'une paix consolante, pleine de promesses. Elle pensait à son mariage sans cesse. Ce miracle, tant attendu par toutes les jeunes filles, s'était pour elle réalisé à l'improviste, alors qu'elle ne l'attendait plus. Que lui apportait-il ? Le bonheur ou la misère ?

Chaque jour, elle errait dans les bois, sous les voûtes blondes ou vertes des chênes et des châtaigniers. Souvent, vers le soir, elle se reposait dans la vaste clairière de la Clamouse, où s'écroulait du haut d'une falaise une onde blanche et froide, qui par un pli de rochers arrosait des jones, des roseaux et des nénuphars. Au loin, dans une vasque limpide, les bêtes de la forêt venaient boire, aux heures troubles des premières ombres. Près de la cascade, sur un rocher qui trempait dans les bleuâtres remous du ruisseau, Hélène s'asseyait un moment, les mains jointes en un geste de prière.

Quelquefois, elle s'attardait trop en ses promenades, et si nounou la grondait, elle promettait toujours de ne plus commettre d'imprudences. Or, ce soir, l'avant-veille de son retour à Usclas, elle n'était pas encore rentrée à la maison.

Déjà le nuage du crépuscule s'exhalait des prairies, au-dessous du village. Galissarde s'inquiéta. Dare-dare, elle s'en fut à travers la forêt jusqu'à la Clamouse, dont Hélène lui avait fréquemment vanté la beauté bienfaisante. Dès qu'elle l'aperçut sur son rocher, le dos tourné, elle s'avança en hâte, mais avec précaution, par le sentier caillouteux. Hélène demeurait immobile, le front dans la main. Une fois, elle regarda le ciel, comme pour implorer l'assistance de Dieu. Nounou, malgré son impatience, craignait de l'effrayer par son apparition



soudaine. Mais glissant sur un gravier, elle dut s'appuyer à un arbre, et elle poussa une plainte. Hélène, en tressaillant de peur, se détourna :

— Oh ! ma petite ! s'écria Galissarde. Pourquoi es-tu là si tard ? Pourquoi si désolée ?

Hélène la regarda fixement, avec un peu de honte, comme si elle se fût reproché une faute. Galissarde s'assit auprès d'elle, à genoux sur le sentier, et lui saisit les mains.

— Je devine, mon enfant, que tu es ennuyée de repartir pour Usclas, n'est-ce pas vrai ?

Hélène voulut répondre, mais un sanglot l'en empêcha.

— Voyons, sois raisonnable. Dis-moi tout. Ce garçon ne te plaît pas ?

— Mon Dieu, je ne l'aime pas.

— Alors, il ne faut pas l'épouser.

— Mes parents sont si contents !

— Ils ne t'obligeront jamais à te marier contre tes idées.

— Non. Ils sont si bons ! Et ce Lagriffoul, lui, fait tout pour me plaire. Autant vaut celui-là qu'un autre. Nous sommes un peu cousins.

— Eh bé, qu'est-ce qui te tracasse ? Je ne comprends pas.

— Moi non plus. Vois-tu, ce garçon a vécu dix ans à Paris. J'ai peur de ses grands projets, qui le conduiront à la ruine. Et ce sera le malheur à jamais, pour mes parents et pour moi.

Hélène se mit à pleurer, doucement, de tout son cœur si faible. Galissarde, pour qui tout était simple, soupirait d'étonnement.

— Je crois, mon enfant, que tu t'alarmes vite. Pourquoi ne prévois-tu que des calamités ? Pourquoi n'aurais-tu pas ta part de satisfactions comme tout le monde ? Allons, viens, nous arrangerons tout ça.

Nounou la souleva par un bras, non sans quelque



rudesse, à son insu. Elles marchaient côte à côte, par le sentier qui grimpe sous la voûte obscure des bois.

— J'ai eu tort, petite, de te laisser aller seule. La solitude est souvent mauvaise conseillère. Voyons, après tout, il faut avoir de la raison. Puisque ton fiancé a de l'argent, il te faut l'accepter de bon cœur.

— Oui, c'est très vrai... Seulement, je voudrais rester chez toi quelques jours encore.

— C'est qu'on t'attend après-demain à Usclas...

Elles avaient gravi le talus qui limite la forêt. Elles suivaient le vieux chemin aux ornières profondes, au-dessus des prairies. Quand elles arrivèrent à la maison, il leur sembla que la nuit lui était tombée dessus tout d'un coup. Le chat, sur la dalle de la cheminée, ouvrit les yeux, se remua prudemment, pour changer de place; le chien-loup, en s'étirant de tout son long, s'approcha d'Hélène pour lui faire une caresse; l'horloge, dans le haut de sa gaine de bois verni, sonna neuf heures de son timbre grave et lent.

On eût dit que toute la maison se réveillait de ses rêves, pour recevoir sa chère paysanne et son enfant.

Le lendemain, Hélène imagina un prétexte pour ne pas quitter la montagne. Et puis, les jours suivants. Nounou, après quelque hésitation, cédait toujours. Mais à Usclas on s'inquiétait du sans-gêne d'Hélène, et surtout Lagriffoul. Aussi, interrompant l'organisation de son magasin, il partit sans délai pour Bédarieux. Là il loua une auto qui, roulant le long du Jaur, sur le gravier cévenol, atteignit au bout de vingt minutes le terroir de Corniou. L'auto dut ralentir à l'allure du pas sur le sol broussailleux du bosquet, par les ornières du vieux chemin. Il était près de midi, quand elle arriva au village.



Hélène, dans le jardin, cueillait des roses pour en parer la table, lorsque soudain un pas impatient la fit tressaillir et, dans l'innocence de son âme et des choses, elle devint toute rouge.

— Vous ne m'attendiez pas, Hélène?

Lagriffoul s'avancait délibérément, sa petite figure brûlée par le vent et le soleil. Il souriait avec une sorte d'orgueil triomphant.

— On finissait, dit-il, par vous croire malade?

— Pas du tout. Au contraire.

— Vous ne « languissiez » donc pas de me voir?

Elle baissa les yeux et, fort incapable de mentir, elle devint rouge davantage. Il lui prit les mains jalousement, sans qu'elle esquissât un geste de défense.

— Votre nounou, où est-elle?

— Au village, pour des emplettes. Vous dînez avec nous, naturellement?

— Oui, si je ne suis pas indiscret.

Il s'assit dans un fauteuil d'osier et, un moment de silence, il contempla Hélène qui restait debout, intimidée de se trouver seule avec lui.

— Alors, demanda-t-il, vous êtes bien ici?

— Il faut ici peu de chose pour être content. Pas d'ambition. Pas même de toilette.

— A la ville, ce ne sera plus pareil.

— Je le sais.

— J'espère qu'à la ville le bon Dieu nous aidera.

Elle eut, au saint nom de Dieu, un désir de soumission heureuse. Le charme de la montagne opéra de nouveau sur son âme, et pour la première fois l'ouvrit au pudique sentiment de l'amour.

Tout d'un coup, la corpulente Galissarde apparut sur la marche du seuil, d'abord stupéfaite et fronçant les sourcils. Les fiancés se retournèrent vers elle avec une tranquillité si pure qu'elle eut également du plaisir.

— Té! s'écria-t-elle. C'est M. Lagriffoul.



— Lui-même, fit-il, en se levant.

Galissarde, qui tutoyait volontiers tout le monde, repartit :

— Je t'ai vu si jeune que je ne t'aurais pas reconnu dans une foule. Tu n'as pas beaucoup grandi, pécaïre !

— Ça ne m'empêche pas de me bien porter.

— Pardi ! Et ta mère ?

— Elle va très bien.

— Quelle brave enfant tu épouses ! Tant de qualités ! Honnête, intelligente, modeste...

— Assez, nounou ! Assez !...

Hélène, avec un geste de protestation, s'éloignait jusqu'au fond de la longue salle.

— Mettons le couvert, mes enfants. C'est l'heure.

On dina dans le jardin, à l'ombre de la maison, parmi l'enivrant parfum des fleurs et des treilles. Et quel délice d'oublier les soucis de l'argent et de la vanité, les médisances des vieux boutiquiers d'Usclas qui ne souhaitaient à Lagriffoul que les pires déboires ! Puis les fiancés allèrent en promenade par les entours du village. Dans la forêt, Hélène voulut montrer à son fiancé la clairière de la Clamouse, où l'on n'entend que la voix de l'eau tombant de la lèvre du causse et le bourdonnement des feuillages, où tant de fois elle avait songé à lui, sous la bénédiction du ciel. Là, dans le sein de la montagne éternelle, ils communiquèrent des mêmes pensées, d'une fièvre douce de vivre et d'espérer.

Ils revinrent au village. A l'improviste, le démon du rêve ressaisit Lagriffoul, qui demanda :

— A qui appartiennent ces bois ?

— A la commune.

— On y pourrait bâtir un pavillon de repos, pour les vacances.

— Mais non. N'aurons-nous par le grangeot ?

— C'est vrai, Hélène. Vous avez toujours raison.



Le soir, avec sa nounou, Hélène accompagna Lagriffoul jusqu'à son auto, qui attendait au bas de la côte, sur le chemin de la prairie.

— Donc, c'est promis, Hélène, vous rentrez demain à Usclas?

— Demain ou après-demain.

— Non, demain. Sans vous, je n'aurais plus d'élan à l'ouvrage. Allons, au revoir!

Ils se rapprochaient l'un de l'autre, et ils tremblaient de n'avoir pas le courage des fiancés depuis longtemps familiers. Mais nounou battit de ses mains rudes et commanda :

— Embrassez-vous, pardi ! Puisque je suis là !

Ils s'embrassèrent tendrement, dans l'enivrante lueur des verdure. Lagriffoul monta dans l'auto. Le chauffeur démarra sans retard. Lagriffoul, penché à la portière, salua de la main une dernière fois ; Hélène lui envoya un baiser. Quelle joie fière pour Lagriffoul ! Il était venu à la montagne naïve et généreuse, comme à un éden ignoré de la pauvreté des hommes, respirer enfin le bonheur d'aimer et d'être aimé.



## VI

Ils s'étaient mariés, non au jour fixé d'août, mais, à cause d'empêchements imprévus, le 20 septembre seulement. Le *Petit Paris* n'ouvrirait sa porte qu'en octobre. Dans toute la ville, on ne parlait que de cette fameuse inauguration. La maison étalait, sur le carreau de la halle, la blancheur de ses trois étages, si éclatante entre les maisons basses qui, dans leur vétusté, paraissaient plus noires. Au-dessus du premier étage resplendissait en énormes lettres dorées l'enseigne : *Au Petit Paris*. Courtès, Pouget, les gens du voisinage, plus ahuris qu'aux débuts de la construction, souffraient d'un incurable malaise. Des badauds gênaient parfois la circulation, empêchaient l'un des boutiquiers de sommeiller sur une chaise ou l'autre de lire son journal. Quant à M. Fornay, il ne s'aventurait guère jusque sur le carreau, de crainte qu'à son air de mépris Lagriffoul, qui était plus jeune, ne lui ripostât vertement. On se serait battu. Et Fornay n'était pas sûr que ses voisins lui vinssent en aide. Ce qui l'exaspérait le plus, c'était que Lagriffoul affectait de ne pas l'apercevoir ni même de penser à lui. On n'appelait plus que rarement par son prénom d'Isidore le patron du *Petit Paris*.

Tout allait à merveille, dans le suprême effort de l'installation, au *Petit Paris*. Les ouvriers mettaient de l'amour-propre à presser l'ouvrage et à le figoler, quelques-uns en artistes. Lagriffoul les encourageait par des cadeaux de cigares, des invita-



tions au café. De sorte qu'à son insu il flattait la classe populaire, la meilleure clientèle, celle qui paie comptant et qui, sans trop de risques, satisfait ses caprices. Enfin, on travailla d'un tel élan que le magasin se trouva prêt avant le 1<sup>er</sup> octobre.

Un matin, Lagriffoul décida sa femme à monter avec lui tout en haut de la maison, dans son atelier, qu'il avait rempli de meubles anciens, décoré de tentures, tapissé d'images. Il voulait à tout prix retoucher le portrait qu'il n'avait qu'ébauché au grangeot.

— Allons, ma belle Hélène, fit-il en riant, assieds-toi là, dans ce fauteuil, et ne bouge plus.

— Non, je t'en prie. Occupons-nous de choses sérieuses.

— C'est très sérieux, la peinture.

— Non ! Non !

— Si, m'amie. J'en vendrai, comme des mouchoirs et des caracos.

— D'ailleurs, il est midi.

Juste, la grosse cloche de l'horloge municipale sonna dans le clocher, au-dessus d'eux, les douze coups de bronze. Puis ce fut la cloche de l'angélus : boum !... boum !... un bruit formidable qui, par bonds réguliers, ricochait sur le toit. Dans l'après-midi, Lagriffoul ne pensait plus à sa peinture.

Quatre jours après, *Au Petit Paris* ouvrit sa porte. Depuis l'aurore, les tambours battaient par les divers quartiers d'Usclas, les fifres sifflaient comme pour la farandole, en carnaval. Au rez-de-chaussée du magasin, une commise se tenait prête à servir sous la direction du patron, et la vitrine exposait une riche variété de marchandises, draps et lainages ; à droite de l'entrée, la caissière, derrière son grillage, rangeait dans son tiroir des billets et de la menue monnaie. Au premier, sous la direction d'Hélène, une commise, également jeune et jolie,



ordonnait sur des étagères les paquets de lingerie fine.

A huit heures précises, la porte s'ouvrit. Moment solennel. Une véritable foule s'engouffra dans le magasin. Il fallut modérer le flot. Dans ce pays du Languedoc, on n'est pas avare; au contraire, on y aime la vie, la jouissance, tout ce qui brille et qui chante. Les vendanges, cette année, assuraient à presque tous une fortune. Aussi chacun désirait le linge le plus beau, et même, par gloriole, acheter plus cher que son voisin. Les ventes allaient rondement et, chose extraordinaire, sans marchandage. Tant de succès éblouissait Hélène. Son Isidore ne s'était donc pas trompé dans ses prédictions. A midi, Lagriffoul, se flattant d'imposer à la population un nouvel usage, ferma son magasin jusqu'à deux heures. Ainsi, on pourrait déjeuner à son aise. Comme le ménage n'était pas organisé, ils s'en allèrent, de même que les autres jours, s'asseoir à la table des Charmasson. Seulement, on n'avait pas de temps à perdre.

— Allons, maman, un peu de zèle! s'écriait Lagriffoul. Ah! quel succès! Je parie qu'Hélène n'y croyait pas.

— Ma foi, c'est presque vrai.

— Moi non plus, déclara le vieux libraire. Surtout, ne vendons pas la peau de l'ours.

— Oh! vous, beau-père, votre fille vous ressemble: raisonnable, craintive, traditionnelle. Mais, que diable! nous voulons du nouveau!

— Pas de discours, fils. On verra plus tard.

Après le repas, Lagriffoul, en savourant son café, consultait sa montre à chaque instant. A deux heures sonnantes, il rouvrait son magasin. Même foule empressée, rieuse, jusqu'au soir. A sept heures, fermeture complète, sans rémission. Les clients qu'on n'avait pu satisfaire promirent sans rancune de revenir le lendemain. Ensuite, après souper, ce



fut une illumination magnifique, qu'on accourut de partout admirer, comme dans la nuit du 14 juillet on va voir les lampions de la mairie, du théâtre et du collège.

Cependant, les voisins du *Petit Paris* étaient ennuyés de tant de lumière et de tant de bruit. Eux qui depuis toujours se promenaient seuls sous la halle, dans le voile reposant de l'ombre, à présent la splendeur aveuglante de ce magasin les poursuivait sans répit. Pliés dans leurs longs burnous à capuchon, ils n'avaient plus de verve en leurs bavardages, ils maugréaient contre ces tas de badauds qui feraient mieux d'aller au lit se coucher.

M. Fornay, lui, ne cachait pas son indignation :

— Voilà que chez nous la nuit n'est plus la même. Encore si toutes ces balivernes signifiaient quelque chose ! Mais Lagriffoul ne vendra pas une pelote de plus.

— Ne dis rien, mon ami, répondit tout bas le grand Courtès. Autrement, il serait capable d'inventer pire.

— C'est impossible... Té ! je m'en vais.

Et, frappant de sa canne le pavé poisseux, M. Fornay traversait le carreau lorsque soudain il frôla Lagriffoul, qui l'interpella sans façon :

— Ne soyez donc pas en colère, monsieur Fornay. C'est inutile. —

— Tu étais là, toi ! A cause de tes illuminations, je ne te voyais pas... Ah ! Tu fais du propre ! Tu te ruineras !

— Tant mieux pour vous, puisque vous aurez mon magasin à bon compte...

— Ton caravansérail ? Je n'en veux pas.

— Vous préférez votre caverne.

— Une caverne où j'ai gagné une fortune, n'gaud ! Et puis, ne m'insulte pas.

Tandis que M. Fornay s'éloignait, la tête dans son capuchon, des badauds, pour s'amuser, ou pour



flatter le patron du *Petit Paris*, lui lancèrent des quolibets :

— Té! M. Fornay qui est de la vieille classe! Nous voulons le progrès, nous autres!

Ce pauvre Fornay aimait tant les petites douceurs de l'existence, et maintenant il n'en avait pas fini avec ses tracas. Sa clientèle, qui connaissait depuis toujours ses manies, les respectait docilement. Ainsi, la matinée de chaque jour, il la consacrait tout entière à la vente, auprès de sa femme, de sa longue et sèche Brigitte, qui était, hiver comme été, habillée de la même robe de deuil. A midi, ils dinaient au premier étage, et personne n'osait alors les déranger. Ensuite, jusqu'à trois heures, tandis que Brigitte vaquait à son ménage, M. Fornay, dans la tiède pénombre de sa boutique, se reposait au creux de sa chaise, dans un coin, à droite de la porte, un mouchoir sur la figure, à cause des mouches. Or, une de ces après-midi d'octobre, il sommeillait, bouche bée, son chapeau tyrolien chu à ses pieds, lorsque la porte lentement s'ouvrit, et tirititi!... la vieille clochette retentit une longue minute de sa musique stridente, qui se répercuta par les alentours, jusqu'à la place. M. Fornay sursauta dans le brouillard du sommeil.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? bredouilla-t-il avec effroi.

Il vit devant lui un gamin d'une douzaine d'années, qu'avait intimidé la stupeur du bonhomme.

— Qu'est-ce que tu veux? Qui t'a permis d'entrer?

— Monsieur Fornay, je veux dix sous de caoutchouc pour une balle.

— Et pour dix sous tu me déranges! Tu ne sais pas que je fais la sieste jusqu'à trois heures!

— Si, Monsieur. Seulement, je croyais que vous aviez tout changé, depuis le *Petit Paris*.

— Je m'en fiche, moi, du *Petit Paris*. Il faut le



détester, quand on a de l'éducation. Ce Lagriffoul est un fou, un impoli, tu entends !

— Oui, Monsieur. Mais je suis pressé, pour le collège.

Le gamin tendait sa pièce de dix sous. M. Fornay le rabroua :

— Té ! Puisque tu ne m'écoutes pas, file ! Tu n'auras pas ton caoutchouc.

Il frappait des pieds, tourmentait sur sa tête le chapeau tyrolien en un si menaçant désordre que le gamin, pris de peur, décampa bien vite.

Fornay se rétablissait au creux de sa chaise, dont le dossier se renversait contre le mur, et, le mouchoir sur la figure, il croisa les bras. A peine se rendormait-il que de nouveau la clochette retentit. Fornay, en tremblant de tous ses membres, se redressa. Et il vit auprès de lui une bonne jeune fille, simple, qui tremblait aussi.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ?

— Une bobine de fil blanc, Monsieur.

— Tu viens me réveiller pour vingt sous ? Et tu ne sais pas que les boutiquiers honnêtes font la sieste ? Et tu n'as rien à faire dans ta maison ?

— Pour le moment, non, Monsieur. Il me faut une bobine de fil blanc.

— Oui, je comprends. Qui t'a dit de venir ici ?

— Le *Petit Paris*. Il m'a dit qu'il ne vend pas qu'une seule bobine.

— Pardi ! Il est si riche ! Eh ! bé, va-t'en lui dire qu'il est un insolent. Non, té ! J'y vais moi-même.

Poussant dehors la bonne, si naïve, M. Fornay longea d'un pas rapide les boutiques aux auvents à demi clos ; puis, d'un élan, il pénétra dans le *Petit Paris*, dont le luxe le troubla une seconde.

— Votre patron ? demanda-t-il à la vendeuse... Que je lui parle.

— Il est là-haut, Monsieur.



Mais la voix aigre de M. Fornay était parvenue au premier étage, et Lagriffoul descendait avec empressement.

— Ah ça! dis-moi, de qui te moques-tu?... Oui, tu m'envoies des imbéciles pour m'empêcher de faire la sieste!

— Moi!

— C'est lâche, grossier.

— Ah! pardon! En voilà assez!... Vous venez tempêter chez moi sans motif. Je vous prie de passer la porte.

— Moi! Un homme comme moi!

— Vous cherchez par le scandale à me nuire. Regardez tout ce monde, déjà!

En effet, s'ameutait déjà, devant la porte du *Petit Paris*, un tas de curieux, narquois, des balayeurs de la halle, un facteur du télégraphe, des ménagères allant à leurs emplettes, quelques faîneants qui rôdent toujours par-ci par-là, en quête de distractions.

— Tant mieux! répliqua Fornay. Tout le monde se rendra compte enfin du désordre que tu apportes dans le quartier. Si, vis-à-vis de moi, tu recommences tes impolitesses, je préviens la police.

— Vous n'avez qu'à dormir toute la nuit, et tout s'arrangera.

— Suffit, mon garçon!

Et Fornay, en épongeant la sueur de son front, sortit du magasin précipitamment. Les curieux, d'un remous, s'écartèrent : les uns par flagornerie lui donnaient raison, les autres raillaient à l'envi ce vieux déguisé de 1830. Pouget et Courtès, que le tumulte avait réveillés sur leurs chaises, à l'abri de leurs auvents, se tenaient ensemble dans un ruban d'ombre, contre le mur. Ils saisirent l'ami Fornay au passage, et, pour ne pas trop se compromettre à l'égard de Lagriffoul, ils l'attirèrent derrière l'épi-



cerie Pouget, dans l'ample encoignure d'où s'élève la haute muraille de l'église.

— Est-ce vrai que nous ne pourrons plus faire la sieste?

— Il paraît. C'est maintenant Lagriffoul qui commande. Avouez que vous avez des torts. Au lieu de rompre avec un tel personnage, vous lui prodiguez vos indulgences.

— Hé! Nous sommes si voisins! D'ailleurs, comment le contraindre au respect de nos usages?

— Il n'y a qu'à le mettre en quarantaine... Je m'étonne que sa femme, une demoiselle Charmasson, ne lui apprenne pas les bonnes manières.

À l'instant même débouchait, de la rue Saint-Jean, Hélène, revenant de chez la maman Lagriffoul, qui avait eu un malaise. Fine, attentive, elle comprit que les trois voisins, groupés dans l'ombre de l'église, chuchotaient quelque complot. Elle attrapa au vol les derniers mots, que M. Fornay avait, malgré lui, lancés à haute voix. Soudain, elle s'arrêta, non sans courage et en souriant, car elle ne tâchait toujours, par intérêt autant que par bienveillance, qu'à concilier les choses.

— Je crois, Messieurs, que vous parlez de mon mari, dit-elle.

Pouget nettoya les verres de son lorgnon, Courtès rejeta du pied des feuilles de salade que les balayeurs avaient oubliées. M. Fornay emprunta un air sucré, et appuyant sa petite main sur le bras de la jolie Hélène :

— Je ne veux pas vous chagriner, mon enfant. Mais oui, nous parlions de votre mari. Il n'a pour moi, qui pourrais être son père, aucune déférence.

— Par exemple!

— Oui, il a envoyé chez moi deux imbéciles, pour m'empêcher de faire la sieste.

— En êtes-vous sûr? On l'accuse de tant de méfaits!



— J'en suis tellement sûr que je viens de lui adresser des reproches, et ma foi, sans ménagement. A part ça, je ne demande pas mieux que de vivre bons amis.

— Sans doute. Je vous promets que ces malentendus ne se renouvelleront pas.

— Avec vous on peut s'entendre. Faites-lui la leçon.

Hélène salua d'une gentille révérence M. Fornay, un peu fier, et ses camarades qui ôtèrent leurs chapeaux jusqu'au pavé. Sur le carreau de la halle, il n'y avait plus de curieux; au *Petit Paris*, plus de clients. Hélène marcha droit vers son mari, qui dans un coin du magasin, sorte de retraite aux trois quarts enveloppée par des colonnes de cartons, avait installé un bureau où il était en train de vérifier des factures.

— Ta mère va mieux, Lagriffoul. Mais, dis-moi, que s'est-il passé tout à l'heure avec Fornay?

— Rien du tout.

— Tu as tort de lui envoyer des clients à l'heure où il sommeille.

— Ma foi, c'est sans le vouloir.

— Le brave homme est âgé. Ne le taquine plus.

Lagriffoul eut un frémissement d'impatience; il s'agita sur sa chaise, leva ses bras courts en criant de sa voix de pie-grièche :

— Est-ce pour ce vieux rococo que je dois subir tes remontrances? Je sais me conduire en homme ecourtois.

— Non, tu n'es pas poli.

— En tout cas, il n'a encore rien vu. Au carnaval...

— Qu'inventeras-tu, mon Dieu!

— Je ne te le dirai pas. C'est un secret.

— Ne dépense pas l'argent en pure perte. Crois-tu que nous en ayons un puits?

— L'argent est à moi



— Oh !... quelle vilaine parole ! Alors, je ne suis rien, moi ?

— Si. Tu es une épouse intelligente, dévouée ; je reconnais tes mérites. Seulement l'argent est à moi. J'en fais ce que je veux.

Elle s'appuya des deux mains sur le bureau et regarda Lagriffoul fixement, avec une moue de mépris qui le fit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Tu m'insultes dans ma pauvreté, gronda-t-elle. Tu n'es qu'un lâche.

— Pas de grands mots, Hélène.

— Ce n'est pas moi qui suis allée te chercher. Mais, n'importe ! Que deviendras-tu quand tu n'auras plus d'argent ?

— J'en aurai toujours. Le magasin prospère à merveille.

— Mais tu dois de si fortes sommes !... Enfin, tant pis !

Elle s'isola derrière une pile d'étoffes, qui la cachait complètement de la caissière et de la vendeuse. Tandis qu'elle épinglait des étiquettes, Lagriffoul s'approcha d'une allure prudente, afin de lui offrir une caresse. D'un geste las, en baissant les yeux, elle l'écarta.

— Ne sommes-nous plus amis, Hélène ? Quoi de grave as-tu à me reprocher, toi ?

Hélène, devant une aussi puérile inconscience, daigna avoir pitié.

— Tu m'as fait de la peine.

— De la peine ? Je ne m'en doutais pas... Au travail, alors !

Il revint à son bureau, en soupirant de chagrin, car il se croyait méconnu, presque malheureux.



## VII

Il y avait ce matin un grand mouvement de conciliabules sur le carreau de la halle, non loin du *Petit Paris*. C'est que la semaine prochaine on célébrerait la fête des jardiniers, les jardiniers-maraîchers, dont les riants enclos entourent d'une luxuriante ceinture de fleurs de fruits et de légumes la ville d'Uscas. Qu'imaginerait-on cette année pour en rehausser l'éclat? Les jardiniers, mi-citadins, mi-terriens, amis de l'ordre et de l'économie, sont tous pourvus d'une réelle aisance, ce qui ne les empêche pas de trimer de l'aurore au soir sous le soleil ou à l'ombre de leurs petits arbres. Le matin, dans leurs parlotes, au milieu des corbeilles vides, quelques-uns avaient émis des idées plus ou moins ingénieuses, lorsqu'une jardinière, jeune et hardie, prit la parole.

— Ecoutez!... Jamais nous n'avons eu le *Poulain*.

— Té! fit un vieux, c'est vrai. Seulement, la sortie du *Poulain* coûte cher.

— Il y a des combinaisons.

Et, tout bas, la jardinière ajouta :

— Ne pourrait-on pas s'entendre avec ce Lagriffoul, qui cherche toujours un moyen de faire parler de lui et de son magasin?

— Compris! fit le vieux. L'idée est excellente. Nous y penserons... Oui, n'est-ce pas, vous tous!... Pour aujourd'hui, salut!...

Les groupes de camarades se dispersèrent, sans bruit, vers les corbeilles ou les charrettes, en riant sous cape, dans un mystère qui intrigua les mé-



nagères occupées à leurs emplettes. Mais, dans ce Languedoc, la lumière est si limpide que la moindre parole prononcée dans la rue se répercute au loin, en longs échos. Ainsi, midi n'était pas encore sonné que le grand secret des jardins parvenait aux oreilles d'Hélène. Elle frissonna de la crainte que cette invention du *Poulain* n'eût trop de chances de plaire à son original de mari. Alors, sans tergiverser une seconde, elle laissa les clients du magasin aux soins de sa vendeuse et monta jusqu'à l'atelier où il était en train de peindre.

Elle entra d'un pas douxereux, belle de l'éclat de ses trente ans, que le soleil d'automne dorait comme un fruit.

— Te voilà ! s'écria Lagriffoul. Je finis justement de peindre le grangeot. Comment le trouves-tu ?

— Très ressemblant... Oui, c'est bien ça : la terrasse, les grenadiers, la treille et ses muscats, les lézards verts. Ma foi, c'est très joli.

— Je crois que je suis en progrès, murmura-t-il, en penchant la tête à droite, puis à gauche, pour mieux juger de son œuvre.

Hélène s'était assise dans un fauteuil, auprès de lui, et, époussetant sans besoin le genou de sa robe elle insinua, comme sans y attacher de l'importance :

— Les jardiniers ont, paraît-il, l'intention de s'adresser à toi pour l'organisation de leur fête. Ils ont même une idée assez baroque.

— Ah ! Ah !... Quelle idée ?

— Faire sortir le *Poulain*. Et ils veulent que tu t'occupes de cette espèce de farandole.

— Mais, sapristi, l'idée n'est pas si baroque !

— Voyons, Lagriffoul, tu n'as rien de commun avec les jardiniers. En tout cas, je te demande, moi, de laisser ce *Poulain* en repos.

— Mon Dieu, tu as toujours peur. Au contraire, nous devons mettre de l'animation dans le pays.



— Tu vois qu'on ne peut plus se passer de moi. Si je refuse mon concours, ce sera tant pis pour notre magasin.

— Erreur ! on te chargera de tous les frais de cette farandole, sans aucun profit. Et puis, ça ne s'est jamais fait.

— Voilà, par exemple, l'objection d'un esprit rétrograde. Tant de choses ne se sont jamais faites dans le passé, qui se font de plus en plus... D'abord, c'est Fornay qui fumerait de jalousie.

— Lui !... Il rirait plus fort que les autres.

Hélène s'inclinait vers son mari avec des manières de supplication tendre : il n'osa plus résister contre sa volonté. Après un silence confus, il l'embrassa d'un baiser délicat, sans qu'elle se refusât à la caresse, ainsi qu'elle faisait souvent.

— Ne t'inquiète pas, Hélène. Nous verrons.

— C'est tout vu. Je ne veux pas que tu sois la risée du monde.

Elle quitta son fauteuil d'un mouvement câlin et, pour conquérir Lagriffoul tout à fait, elle l'accabla de nouveaux éloges pour son tableau, si bien qu'il ne songea plus qu'à sa peinture.

L'après-midi, au rez-de-chaussée du magasin, il mesurait gravement des étoffes, tandis qu'à l'autre bout du comptoir Hélène déplaçait pour une cliente des layettes de bébé, lorsque deux maîtres jardiniers, costumés en beau dimanche, se présentèrent. Hélène, qui comprit aussitôt l'intention de leur visite, épia son mari avec une autorité menaçante. Pourtant, celui-ci, flatté dans son orgueil, lâcha ses étoffes et accourut au-devant de ses solliciteurs. C'était Bringuier et Carrière, tous les deux ayant pendant quelques années, après leurs études au collège, gardé un aspect de bourgeois citadins, mais repris tous les deux par les griffes de la terre, sous le soleil qui leur avait rôti la peau, en compagnie



de la pioche et de la charrue qui avaient durci leurs mains comme des pattes. Bringuier, poli, modeste, se taisait volontiers, dans l'appréhension de mêler au français des mots de patois. Carrière, lui, figure de Guignol hardi et narquois, qui, dans son rire, montrait de grosses dents de loup, eût voulu parler continuellement. Son chapeau noir à la main, il dit à Lagriffoul :

— Nous vous demandons, cher Monsieur, une minute d'entretien,... pour vous expliquer quelque chose.

— Ça va, ça va... Té! Montons chez moi.

Lagriffoul, sans prêter attention à Hélène qui, de dépit, haussa les épaules, frétillait de plaisir; et de ses courtes jambes il escalada lestement jusqu'à son atelier. Une fois que ses visiteurs se furent installés dans les fauteuils d'osier, la porte close, Carrière prit la parole. Ce fut un véritable discours, prononcé d'un ton doctoral :

— Donc, conclut-il, nous avons pensé à vous, Monsieur, pour nous aider à associer le *Poulain* à notre fête, cette année. Car vous ne reculez pas, tout le monde le sait, devant les manifestations qui sont susceptibles de contribuer à la prospérité de notre cher pays.

— Sans doute, répondit Lagriffoul. Mais là dedans je n'aperçois pas quel sera mon bénéfice personnel. Et puis, pour quel motif me joindre à votre fête? Je n'ai pas l'honneur d'être jardinier.

— Té, par exemple! On suspendrait au flanc du *Poulain* une bande de calicot portant votre nom et l'enseigne du *Petit Paris*. Ce sera une publicité appréciable.

Lagriffoul, le front entre les mains, réfléchit un moment.

— Une telle manifestation représente évidemment pour moi des avantages. Mais combien coûtera-t-elle, à peu près?



— D'abord, on vous promet la clientèle de tous les jardins.

— Pardi, j'y compte... Ah! si vous saviez, j'ai tant de frais dans cette grande maison!... Enfin, je ne suis pas seul, il y a M<sup>me</sup> Lagriffoul. Hé! Hé! Les femmes, qui sont très attachées à la tradition, n'admettent pas tout de suite les idées neuves.

— Oh! ça coûtera peut-être un millier de francs.

— Bigre! ne le dites pas hors d'ici, ma femme me ferait une scène.

Carrière éclata de rire : Bringuier, timide, souriait gentiment.

— Ah! mes amis, ce n'est pas toujours drôle dans un ménage, vous le savez bien. N'importe! Je vous rendrai ma réponse dans quatre ou cinq jours.

— Quatre ou cinq jours? Bien, monsieur Lagriffoul.

Les jardiniers se levèrent, lourdauds, exhalant une odeur de fleurs et de légumes. Carrière, qui prétendait, lui aussi, être un artiste, mais en décoration de plantes, admira quelques figurines en plâtre que Lagriffoul avait essayé de pétrir, ensuite des tableaux à demi ébauchés et la toile en train, sur le chevalet.

— Vous êtes un vrai peintre, monsieur Lagriffoul, sans vous flatter. C'est beau, tout ce travail... Et ce paysage, qu'est-ce que c'est?

— Mon grangeot de la Roustanienque.

— En effet; j'aurais dû le deviner. Qu'en dis-tu, Bringuier?

— C'est magnifique.

Lagriffoul buvait du lait, le brave homme, et de ses doigts soigneux il lissait les poils noirs de sa barbe pointue.

— Entendu, Monsieur. Dans quatre ou cinq jours. Au revoir!



— Au revoir, Messieurs. Je ne vous accompagne pas : la vue de mes tableaux m'a inspiré le désir de les travailler encore. Excusez-moi.

— Oui, oui ! Merci de votre accueil.

Le bruit se répandit rapidement en ville que Lagriffoul paierait, pour la fête des jardiniers, la sortie du *Poulain*.

Ce fut partout une explosion d'hilarité. D'autre part, si l'on se réjouit du spectacle de carnaval qu'il acceptait d'offrir à la population, on plaignit sa femme, sa vieille mère, ses beaux-parents qui tenaient si jalousement à leur tranquillité. M. Fornay se frottait les mains de satisfaction, au moins devant le monde. Car, après tout, son commerce périclitait, ne fût-ce qu'à peine, au profit du *Petit Paris*. Les gens n'étaient-ils pas assez niais pour acheter maintenant chez ce toqué de Lagriffoul, qui n'employait ses bénéfices qu'au bouleversement des coutumes du pays ! Alors, mon Dieu, qu'inventerait d'assez prestigieux M. Fornay pour lutter efficacement contre le *Petit Paris* ? M. Fornay reconnaissait sans ambages qu'il manquait d'imagination, sa femme Brigitte encore plus, et qu'ils étaient trop vieux pour s'échapper de leur routine.

Néanmoins, un matin qu'ils se trouvaient seuls dans la boutique, M. Fornay proposa d'y mettre de l'ordre :

— Nos cartons s'entassent ici pêle-mêle, comme dans un bric-à-brac. Il n'y aura bientôt plus de place pour les clients.

— On pourrait repeindre la façade, dit M<sup>me</sup> Fornay. Depuis plus de vingt ans, elle en a besoin.

— On peut toujours commencer par là. J'irai demain chez Vignal.

Le lendemain, Vignal, un artiste encore, grand, beau, avec sa barbe luisante et ses yeux noirs, arriva lentement, la cigarette aux lèvres. Pour plaire aux Fornay, il médit odieusement de gre-



din de Lagriffoul, lequel d'abord ne lui avait pas donné la pratique, et tout en mesurant du regard la muraille des Fornay, à l'extrémité de la rue Saint-Roch, il se confondit en bavardages :

— Allons, monsieur Fornay, on vous fera quelque chose de chic, qui tire l'œil des moins connaisseurs. Et rira bien qui rira le dernier !... D'ailleurs, savez-vous que... hum !

— Eh bé ! parle !

Vignal épia tout alentour si personne ne surveillait. Il ajouta sourdement :

— Vous savez que c'est la banque Gauzy qui détient la fortune de maman Lagriffoul. Sans cette fortune, le *Petit Paris* tomberait par terre. Alors...

— Alors ?

— La banque n'est pas solide.

— Bah ! On l'a dit si souvent.

— Oui, mais cette fois... On m'a mis au courant, moi...

— Qui te renseigne, farceur ?

— C'est un secret qui ne m'appartient pas. Ne soyez pas incrédule, monsieur Fornay, comme maman Lagriffoul qui n'écoute aucun conseil.

— Heu !... Si je compte là-dessus pour démolir mon concurrent, j'attendrai longtemps. Revenons aux choses sérieuses. Je veux que tu te mettes à l'œuvre sans retard.

— Non, demain. J'ai besoin de réfléchir, de tirer des plans.

Vignal, d'un geste large, embrassait la boutique, toute la maison, comme pour y jeter des gerbes de lumière.

— Demain, monsieur Fornay, je serai à mon poste de combat. Seulement, il faudra que vous débarrassiez la boutique de ses marchandises. Vous les rangerez dehors.



— Dehors ! Tu es toqué !... Puisqu'il s'agit de peindre la façade.

— Oui, en effet. Il me semble que vous avez raison. Allons, à demain !

Vignal, au lieu de rentrer chez lui, dans sa petite boutique de la rue Saint-Jean, là, tout proche, s'en alla faire un tour de promenade en ville. Devant la vitrine du *Petit Paris*, il s'arrêta, par simple curiosité. La vente, ce matin, y subissait un moment d'accalmie. Or, Vignal aperçut, au fond du magasin, M<sup>me</sup> Lagriffoul qui, accoudée sur le comptoir, les yeux fixes, songeait. Comme Vignal n'aimait pas la tristesse sur les choses ou sur les êtres, il fit une pirouette et s'éloigna.

M<sup>me</sup> Lagriffoul songeait une fois de plus aux imprudences, dangereuses peut-être, de son mari. Celui-ci, qui descendait enfin de l'atelier, où depuis une heure il maniait le pinceau, s'étonna de la voir seule et maussade.

— Qu'as-tu, Hélène ?

— Je ne suis pas contente.

— Quoi ! chaque jour nous avons des tas de clients ! De l'argent qui entre ! Et tu n'es pas contente !

— Je sens qu'un malheur nous menace. Oui, pendant que tu t'amuses, le monde se moque de toi.

— Merci !... Ah ! les femmes ! Vous ne comprenez rien... D'ailleurs, toi, tu es d'une famille qui se complait dans la médiocrité.

— Médiocrité heureuse... O mon chéri, si tu es raisonnable, tu te dégageras de ta promesse aux jardiniers.

— Non ! Je veux faire ton bonheur malgré toi... Assez causé. Voici des clients.

L'après-midi, dans le magasin encore, la discussion recommença.



— Oh ! s'écria Lagriffoul, tu n'es vraiment pas gaie, Hélène. Té ! Je m'en vais !...

Tandis qu'entrait un flot de terriens de la banlieue, il prit les clefs du grangeot et partit. Dans le magasin, les bavardages de la clientèle, l'agrément d'encaisser de l'argent, remirent, malgré tout, Hélène en bonne humeur. Jusqu'au soir, elle ne resta pas inactive une minute, ne fût-ce que pour dissiper tout souci. Quand elle eut fermé le magasin, à sept heures, elle monta dans son appartement, tout droit gagna la cuisine, où elle allait chaque soir donner un coup d'œil à son ménage. Bientôt les minutes lui parurent lentes, lourdes. Pourquoi Lagriffoul ne rentrait-il pas ? A cause de ses fantaisies parfois inexplicables elle avait certes trop de raisons de redouter quelque malheur. La bonne, Ursule, une montagnarde dévouée, qui savait à peine lire, mais qui sentait à merveille la souffrance des âmes, s'efforçait en vain de la rassurer.

— Madame, mettez-vous à table. Ça fera venir Monsieur.

— Non ! Je n'ai pas faim.

— Ne vous désolez pas, Madame. Ça ne sert à rien.

— Vous, Ursule, soupez.

— Non, Madame. Pas avant vous.

— Comme vous voudrez.

Il était plus de neuf heures. On n'entendait rien du dehors, on n'y voyait rien que, de temps à autre, la silhouette emmitouflée de M. Fornay et de ses camarades qui, se promenant de leur pas mécanique, apparaissaient un moment au seuil de la halle. Hélène se résigna cependant à souper, dans quelle anxiété, mon Dieu ! A chaque instant elle consultait la pendule, sans prononcer un mot. A la fin du repas, elle dit, le front baissé :

— Sûrement, il lui est arrivé quelque chose.



Peut-être a-t-il rencontré un ami qui l'aura entraîné...

— Oh ! Madame, Monsieur n'est pas un enfant.

— Si, Ursule, un enfant innocent, trop bon, crédule.

— Oui, Madame. Mais il n'y a pas de mauvaises gens dans le pays.

Comme Hélène ne répondait plus, Ursule s'en retourna à la cuisine. Au bout d'une demi-heure, ayant terminé son ouvrage, elle retrouva sa maîtresse assise à table, le visage entre les mains.

— Alors, Madame ?

— Allez vous coucher, Ursule.

— Non, Madame. Je ne veux pas vous laisser seule. Je ne pourrais pas dormir.

Hélène insista si fort qu'Ursule consentit à regagner sa chambre, non sans avoir répété :

— Au moins, Madame, si vous avez besoin de moi, ne craignez pas de m'appeler.

— Oui, ma fille.

Hélène se réfugia au salon, de l'autre côté du couloir. Là, se reposant dans un fauteuil, elle ferma les yeux. Au milieu du silence qui lui semblait hostile, le moindre bruit : un pas sur le carreau de la halle, un frôlement d'ailes sous le larmier du toit, la faisaient tressaillir. Elle souffrait dans son cœur et dans sa chair le supplice de l'impuissance, tandis que le cauchemar déroulait devant sa pensée les plus affreuses images. Quand les coups de minuit sonnèrent dans le clocher perdu sous les étoiles, elle n'y tint plus d'impatience. Elle s'enveloppa d'un manteau et, résolue à solliciter le secours de ses parents, elle descendit d'une allure confuse l'escalier à colimaçon, dans le recueillement du magasin, qui exhalait une forte odeur de linge et de tapis.

Au rez-de-chaussée, elle ouvrit d'une main trem-



blante, hésita sur le seuil une seconde, dans le noir de la nuit, car maintenant les lampes électriques étaient éteintes aux angles des rues. Serrée dans le manteau, elle partit d'un élan. Soudain, elle heurta un homme de haute taille, dont elle n'avait en son désarroi entendu le pas. Elle poussa un cri :

— Mon Dieu, qui va là

— Mais qui êtes-vous? maugréa l'homme.

— M<sup>me</sup> Lagriffoul.

— Où allez-vous donc? Je suis le D<sup>r</sup> Alingry.

— Ah! Dieu soit loué, qui m'a mise sur votre chemin. Peut-être pourrez-vous me renseigner au sujet de mon mari, qui n'est pas encore rentré.

— En effet, Madame, remerciez la Providence. Je sors du Cercle, où j'ai laissé votre mari.

— Et qu'y fait-il?

— Heu!... Écoutez, Madame, je vous conseille de rentrer tranquillement chez vous, sans alarmer qui que ce soit. Au Cercle, il ne reste plus que quelques amis. Lagriffoul ne tardera plus à vous revenir.

— Merci, docteur. J'imaginai tant de choses! Mais où aura-t-il soupé?

— Madame, il n'est pas prudent que vous soyez là, exposée au froid. Suivez-moi.

Hélène obéit docilement. Avec quelque pitié le docteur la vit disparaître dans son magasin, pauvre femme à qui Lagriffoul ne pensait guère, à cette heure!...

Lagriffoul, ressaisi dans l'isolement de son grangeot par le goût de l'alcool, avait vidé maints petits verres des liqueurs qu'y renferme toujours un placard. Le soir, sur le chemin du retour à la ville, il ressentit par moments un léger vertige; il eut honte de se présenter chez lui, et il soupa, malgré son malaise, à l'hôtel. Ensuite, il monta au Cercle. Il y



continua de boire, et dans son trouble il chercha querelle à des amis qui se moquaient des farandoles de son *Poulain* pour jardiniers. Finalement, dans un accès de colère, excité par le feu de ses libations, il détruisit à coups de canne deux candélabres et déchira le tapis vert d'une table de jeux. Alors, ses amis l'avaient abandonné.

Maintenant, le garçon du Cercle lui offrait par charité de l'accompagner jusqu'à la halle. Il était trois heures. Lagriffoul, conscient de sa faute, n'osait pas reparaitre chez lui, devant son Hélène si confiante et si pure. Pourtant, l'heure pressait; il préféra s'en aller seul. Et, brûlant de dégoût, il s'achemina cahin-caha par la grande place des Eaux-de-Vie, dans la fraîcheur croissante de l'ombre moins épaisse qui le faisait grelotter. Seul dans le silence profond de la ville, il levait à peine les yeux sur les murs familiers qui pâlissaient déjà des reflets du ciel resplendissant encore d'étoiles.

Quand il contourna l'angle de la pharmacie Azéma, il eut un frémissement de crainte, et combien davantage quand il introduisit, non sans difficulté, sa clef dans la serrure de la porte, chez lui. Comme s'il pouvait, par des gestes de discrétion, ne rien trahir de son ignominie, il monta l'escalier lentement, avec beaucoup de précaution. Au deuxième étage, tandis que, pour aboutir à sa chambre, dans l'hallucinante obscurité, il longeait le couloir, en s'appuyant à la cloison, un cri d'épouvante retentit :

— Qui est là ?

Hélène, ayant perçu le frôlement d'un pas sournois le long du couloir, s'était réveillée en sursaut, dans le fauteuil où elle dormait depuis deux heures. Elle se redressa, hagarde :

— Qui est là ?

Lagriffoul éprouva une telle émotion qu'il lui fut



impossible d'avancer. Il répondit d'une voix sourde, humblement :

— C'est Fornay qui sera content !

— Je suis ici !... Ah ! que j'ai souffert !

Elle fit de la lumière. Il entra, penaud, le front mouillé de sueur. Elle le toisa des pieds à la tête, comme s'il sortait d'un ruisseau de fange.

— D'où viens-tu?... Dans cet état !... C'est ainsi que tu donnes à ton pays le bon exemple !

— C'est vrai, accable-moi de reproches. Tu en as le droit. Personne désormais ne croira plus en Lagriffoul.

— D'où viens-tu ?

— Si tu savais !... Après tout, ce n'est pas ma faute.

— La faute de qui ?

— Écoute un moment. J'étais seul au grangeot, je m'ennuyais sans toi. J'ai pris quelques gouttes de liqueurs, et puis, de petit verre en petit verre, je me suis sottement grisé. Je suis rentré tard en ville. J'ai eu honte de revenir ici. Je suis allé à l'hôtel, au Cercle... Ah ! laisse-moi m'asseoir, Plains-moi, Hélène !

Il s'assit dans le fauteuil qu'Hélène occupait tout à l'heure. Il était pâle, les cheveux en désordre, la barbe parsemée de gouttelettes qu'il n'essuyait plus. Hélène, debout, l'observait avec une moue de mépris que dissipait parfois un sentiment de compassion.

— Alors, dit-elle, tu as passé la nuit dans cette espèce de Cercle où l'on joue tout le temps ?

— Je n'ai pas joué.

— C'est au moins quelque chose. Mais moi, seule ici, tu n'as pas pensé que je me morfondais d'inquiétude ?

— Tu avais tort, Hélène.



— En effet. Est-ce que tu en vaux la peine?

A ces mots, il leva la tête, regarda fixement sa femme, qui était plus belle encore sous l'étreinte de la douleur. Les mains au visage, il sanglota, comme un enfant.

— Excuse-moi, Hélène. Je n'y reviendrai plus, je te le jure.

— J'y compte bien.

— Oui, Hélène... Quelle heure est-il?

— Bientôt cinq heures. Va te coucher. Tu auras encore le temps de te reposer.

Il s'éloigna aussitôt, courbé par la fatigue, résigné à son humiliation, n'ayant, dans la pénombre de sa conscience, que le chagrin de décevoir l'honnête et bonne Hélène. Enfin, chez elle, la compassion fut la plus forte. Même, tandis qu'elle le bordait dans son lit, elle eut la charité de lui dire des consolations.

— Alors, Hélène, tu ne m'en voudras pas?

— Non. A la condition que tu ne commettes plus d'indignité pareille.

— Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu la commettre. Ce qui me tracasse, à présent, c'est le bruit que tout cela va soulever en ville.

— Hélas! Il faut s'y attendre.

— C'est Forney qui sera content!

— Sans doute. Mais tout passe, tout s'arrange. Dors.

— Et toi?

— Non. Si je m'endormais, il me serait impossible de me réveiller. Je veux être là pour ouvrir le magasin... à son heure, et peut-être recevoir le premier assaut des médisances.

— Je t'aime bien, Hélène. Je te demande encore pardon.

Il lui baisa les mains jalousement. Quand elle se fut retirée, il tourna la tête vers le mur et tout de suite s'endormit. Elle revint à son fauteuil, dans le



salon, et doucement elle ferma les yeux. Il ne lui était guère pénible de lutter contre le sommeil, tourmentée qu'elle était par le souci que Lagriffoul ne menât quelque jour une mauvaise conduite. Quel dommage ! Après tout, il était un brave homme, qui jamais n'avait fait de mal à qui que ce fût. Mais voilà, il avait la faiblesse de s'abandonner, surtout quand des courtisans railleurs l'y poussaient, à de grands rêves.

Hélène, malgré sa résistance, s'assoupissait entre les bras du fauteuil, lorsqu'en un fracas subit tomba sur la maison paisible la voix de l'angélus, qui se mit à sonner le chant souriant et grave du réveil et de la prière. A cette voix tant de fois séculaire, qui rayonnait jusqu'aux campagnes encore voilées de brumes, la vie se ranima dans les rues où roulaient les charrettes cahotantes, chargées des richesses de la terre. Jamais Hélène n'avait, dans le frémissement de l'aube, assisté au travail pittoresque des jardiniers répartissant leurs corbeilles sur les carreaux de la halle, ainsi que des bouchers et des crémiers installant à leurs places respectives les pesants comptoirs et les billots. C'était partout un bourdonnement de ruche, entrecoupé de rires, de cris d'appel, d'inutiles bavardages en patois. Autour de la halle, sur le toit puissant dont commençaient à luire les toiles multicolores, les hironnelles, en jetant leurs cris perlés, s'envolèrent par folles arabesques vers la nue, et les pigeons battirent violemment de leurs ailes, cheminèrent par couples, en échangeant des saluts roucouleurs. Qu'il était donc amusant, le renouveau du jour au sein de la vieille ville !

Hélène s'approcha de la fenêtre pour l'observer à son aise, mais sans ouvrir les persiennes, de crainte d'être surprise debout à une heure aussi matinale. La fraîcheur de l'air la saisit d'une bien-faisante caresse, et elle fut de bonne humeur tout



à fait. Dire pourtant que là, d'un bout à l'autre de la place, on allait bientôt s'occuper de son mari, clabauder à propos de la fredaine de cette nuit!... Bah! le monde d'Usclas n'était pas méchant : il prenait tout à la rigolade, ou presque tout. D'ailleurs, elle se promettait bien de tenir tête aux médisances des grincheux, qui s'indignent si facilement aux dépens de leur prochain sans voir leurs propres défauts.

Des ménagères, des bonnes, arrivaient, de vastes paniers au bras, sur la place, parmi les éventaires. Puis des revendeurs de la banlieue, qui goguenardaient à l'ancienne mode, en se tapant sur l'épaule, vieux camarades qui, une minute après, au cours d'interminables marchandages, se disputaient. Les chiens errants qui, la nuit, dorment au bord des ruisseaux ou dans des coins d'impasses, flairaient prudemment les comptoirs de la viande et ceux du fromage, les corbeilles de légumes et, parfois, à cause de la pâture, ils grommelaient entre eux et, en aboyant se cherchaient des querelles. Pinsel (patois de pinceau), qui s'appelait en réalité Combescure, avait beaucoup de difficultés, au milieu d'un tel remue-ménage, à guider les deux mules de son immense char de sarments, qui se balançait comme une gondole, et il avait beau claquer de son fouet, la foule ne s'écartait pas vite, ce qui provoquait une bataille de quolibets et de rires. Allons, la ville reprenait dans sa joie son traintrain familial.

Hélène ferma sa fenêtre. Elle s'en fut sur la pointe des pieds s'informer de l'état de son mari. Le pauvre dormait comme une souche. Tout à l'heure, devant elle, il paraissait bien malheureux et fuyant son regard. Certainement, il serait désormais plus raisonnable et plus docile.

Dans la cuisine, elle trouva Ursule à l'ouvrage déjà.



— Monsieur est rentré, Ursule.

— Je l'ai bien compris, Madame. Et donc, qu'était-il arrivé?

— Oh! rien... Des amis qui l'ont retenu au Cercle. Que voulez-vous! personne n'est parfait.

Hélène, à la minute précise de tous les jours, ouvrit le magasin... Avec les trois employés qui, depuis un moment, attendaient devant la porte, entrèrent des ménagères de la banlieue et des femmes de jardiniers, empressées à leurs emplettes de lingerie. Hélène constata tout de suite qu'elles avaient une mine indifférente. C'est qu'en ville on ne soupçonnait rien encore de la fredaine de Lagriffoul. Mais, pécaïré! la nouvelle s'en ébruita bientôt. Le D<sup>r</sup> Alingry, en faisant ses visites, la raconta sans malice, pour l'unique plaisir de créer autour de ses malades une atmosphère d'insouciance, de gaieté. Seulement, à chacune de ses visites, il développait son récit davan'tage.



## VIII

Ce matin-là, Vignal apporta chez M. Fornay, pour décorer la façade de sa maison, une longue échelle à deux compartiments. Il était vêtu d'une ample blouse blanche, chaussé de pantoufles fourrées et coiffé d'un chapeau melon que pendant dix ans il n'avait mis que le dimanche. Il appuya soigneusement l'échelle au mur, à l'angle de la rue Saint-Roch et de la rue de la Foire, laquelle monte au château. Et comme M. Fornay sortait de sa boutique en le félicitant :

— Ah ! Ah ! Tu tiens ta promesse, c'est bien.

Vignal salua de sa jolie voix de ténor, qu'accompagnait un geste de tribun :

— Bonjour, monsieur Fornay et la compagnie.

Il n'y avait point de compagnie, M. Fornay était bien seul. Mais cela importait peu à Vignal, qui avait besoin de parler :

— Moi, vous le savez, pour le travail, je ne plaisante jamais... Ah ! voyons !...

De sous sa blouse, il retira de la poche du veston un paquet de tabac, un cahier de petites feuilles, et il se mit tranquillement à rouler une cigarette, non sans épier les gens au passage, surtout les bonnes qui sont toujours disposées à se divertir. Il disait un mot à l'un, un badinage à l'autre, demandant des nouvelles d'un aïeul quasi centenaire, d'un jardin qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, d'un cheval qu'on prétendait aveugle, et même il n'hésitait pas à attaquer sur le terrain de la politique



un notable, un conseiller municipal, un juge au Tribunal de Commerce. M. Fornay, au seuil de sa boutique, avec son chapeau tyrolien et sa petite redingote, trépignait d'impatience. Certes, il connaissait Vignal, sa nonchalance, son goût de la galéjade. Mais il appréciait son habileté d'artiste, son imagination, sa verve. Et puis, il n'avait pu faire autrement que de s'adresser à cet artiste pour l'embellissement de sa maison, parce qu'ils étaient trop voisins, et parce que Vignal, quand il en voulait à quelqu'un, avait une vraie langue de vipère. Comme Vignal allait chaque jour pérorer dans tous les quartiers, M. Fornay avait eu peur de la mauvaise réputation dont, par représailles, il l'aurait gratifié. Tandis qu'au contraire il en faisait son complice, il l'incorporait dans son parti, contre Lagriffoul.

Patiemment, Vignal mouillait du bout de sa langue la cigarette.

— Eh bé! quand commençons-nous?

— Cher monsieur Fornay, ne soyons pas pressés. Le temps ne respecte que ce qui est fait avec le temps.

Enfin, ayant allumé sa cigarette, il grimpa sur l'échelle. Il retirait de sa poche une ficelle, pour prendre des mesures, lorsqu'un bruit d'hilarité lui parvint du côté de la halle.

— Té! qu'y a-t-il là-bas?

Il aperçut Pouget, Julian et Courtès qui s'esclafaient à pleine gorge, en échangeant des bourrades.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc?

Vignal ne pouvait rester plus longtemps sans savoir. Il enfouit la ficelle dans sa poche, caressa son opulente barbe noire, et, le front haut, le buste à demi renversé en arrière, selon sa superbe, il s'achemina vers les vieux boutiquiers, qui riochaient toujours.

— Eh bé! Messieurs, qu'y a-t-il?

— Comment! Tu ne sais pas?... Notre Lagrif-



foul qui a fait des siennes, cette nuit ! Il n'est rentré chez lui qu'à la pointe du jour.

Vignal retentit de son long rire de ténor, qu'on entendit de l'autre côté de la halle.

— Ah ! Ce Lagriffoul qui nous apporte le Progrès de Paris !... Qu'il commence par montrer un peu d'éducation... Et sa femme, qu'est-ce qu'elle en pense ?

— Nous ne l'avons pas encore vue. Elle est à plaindre. Quant à lui, il se cache.

— Et dire que son *Petit Paris* fait autant de recettes que tous les magasins de la ville ensemble !

— Que veux-tu, Vignal ! Le monde est si bête ! C'est égal, la fille de M. Charmasson ne méritait pas ça.

Celle-ci, qui avait peut-être entendu les commérages de Vignal, apparut sur sa porte. Le visage frais, content, elle regarda les évolutions du marché ; de temps à autre, elle saluait d'un mot de gentillesse des passants. Ses voisins, dès son apparition, s'étaient arrêtés de jacasser ; ils se tournaient maintenant du côté de la rue Saint-Roch, vers M. Fornay. Cependant, Vignal était trop curieux pour garder le silence. Il fit une lente pirouette et, en effilant avec délicatesse les longs poils de sa barbe, il s'avança vers Hélène, qui naturellement pressentit ses intentions.

— Bonjour, Madame. Eh bé, comment ca va ?

— Bien, monsieur Vignal.

— Et Lagriffoul ?

— Il se repose.

— Il paraît qu'il en a besoin.

— Hé ! oui, monsieur Vignal. Il faut bien s'amuser à l'occasion, surtout quand on n'a pas volé cette récompense.

— Pardi !... Même, une autre fois, quand Lagriffoul aura l'envie de s'amuser, hé bé ! qu'il me fasse signe. Je suis toujours prêt à lui tenir compagnie.



Hélène éclata de rire. Mais, de là-bas, du seuil de sa boutique, M. Fornay guettait le peintre. Et, de nouveau frémissant d'impatience, il s'avança jusqu'à l'épicerie Pouget, où ses amis aussitôt le harcelèrent d'exhortations :

— Vignal se moque de vous, monsieur Fornay. Si vous n'allez pas le relancer, il ne reviendra plus.

— Ne serai-je pas indiscret aux yeux de M<sup>me</sup> Lagriffoul?... Ma foi, tant pis!

Et M. Fornay, en réprimant son indignation, longea les boutiques, jusqu'au *Petit Paris*.

— Ah ça! Vignal, tu oublies ta peinture. Et tu me feras payer tes heures de récréation.

— Oh! pour une minute! Ne soyez donc pas toujours chiche.

Fornay s'était approché tout à fait, gagné, lui aussi, par le goût du bavardage et poussé par l'instinct de curiosité.

— Alors, Madame, l'ami Lagriffoul est malade?

— Pas du tout. Il se repose. A la vérité, il s'est amusé un peu, cette nuit. On est jeune, vous comprenez.

— Moi, Madame, je ne me repose jamais.

— Aussi, s'écria Vignal, vous êtes riche comme la mer, monsieur Fornay!

Hélène, en riant une fois encore, laissa devant sa porte les deux hommes interloqués. Vignal, qui s'épongeait le visage, maugréa :

— Té! Revenons au travail.

Fornay, blessé dans sa dignité, car il croyait que M<sup>me</sup> Lagriffoul lui avait manqué de respect, eut une idée de vengeance, qu'il voulut sur l'heure mettre à exécution. Justement, il avait besoin d'encre et de papier à lettres. Alors, au lieu de suivre Vignal, il s'en fut dare-dare à la librairie.

M. Charmasson était seul, assis sur son fauteuil bas, à siège de paille, de l'autre côté de la banque, à la porte de la cuisine, que dissimulait aux trois



quarts une tenture de cotonnade rouge. On ne voyait de sa personne que le sommet de la tête presque blanche et des lunettes rondes.

— Bonjour, mon ami! salua M. Fornay.

— Té! Bonjour. C'est toi?... Qu'est-ce que tu veux?

— De l'encre et du papier à lettres.

Pendant que M. Charmasson se levait, sans hâte, pour servir son client, il demanda :

— Et quoi de neuf?

— Quoi! Tu ne sais pas? Ah! tu es bien toujours le même, assoupi dans ta coquille. Mais ton gendre, tu ne sais donc pas ce qu'il a fait!

— Qu'est-ce qu'il a fait?

— Il dort, il se repose. Ah! il a de la chance que tu lui aies donné une femme si indulgente. Oui, il paraît que cette nuit il a fait une noce à tout casser, avec des célibataires. En ville, on ne parle que de ça.

— Ah! diable!... Moi qui ne m'occupe de personne, il ne me plaît pas que les gens s'occupent de moi et de ma famille.

— Comment les empêcher?... Moi, certes, je ne suis pas méchant. C'est par amitié que je te renseigne... Que veux-tu, ton gendre se paie du bon temps.

M<sup>me</sup> Charmasson, qui écartait la tenture de cotonnade rouge, se montra peu à peu, toute tremblante.

— Que dites-vous, monsieur Fornay? Quelle désolation pour nous!

— Je le comprends, Madame. Mais la vérité est la vérité. Faites-en votre profit... Ah! Je m'en vais vite surveiller ce fainéant de Vignal.

M. Fornay paya son emplette et, tout soulagé d'avoir jeté son venin, il s'esquiva. M. et M<sup>me</sup> Charmasson se regardèrent un moment en silence, ébahis de surprise et de chagrin. Leur Hélène bien-aimée,



si sage, si bonne, serait donc la victime des comportements de son mari? Il fallait tout de suite arrêter une calamité pareille.

— Je vais parler à ce nigaud de Lagriffoul! déclara énergiquement le libraire.

Chose inouïe, et qui tira de la pénombre de sa pharmacie le père Azéma, pendant que les marchands chuchotaient par groupes sous la halle, on vit M. Charmasson, chaussé de ses pantoufles, coiffé de sa calotte de velours, traverser le carreau à grandes enjambées et s'engouffrer promptement dans le *Petit Paris*. Gêné par la clientèle qui emplissait le magasin, il s'assit au bureau du patron, dans le coin discret qu'enveloppaient aux trois quarts des piles de marchandises. Il patienta une demi-heure, si longue qu'il s'imagina qu'Hélène, pour différer une explication ou s'y dérober, retenait à dessein ses clientes par d'inutiles bavardages.

Ma foi, il monta au premier où la commise, très sérieuse, époussetait le rayon des cravates. Il monta au deuxième, dans l'appartement privé. Là, au moment d'aborder son gendre, une étrange hésitation le saisit. Quel droit avait-il de le gronder? En somme, quoi lui reprocher?... Un libraire de son âge ne pouvait pas se conduire en petit garçon qui ne sait pas ce qu'il veut.

Mais, dans le couloir, un pas inquiet apparut. Ce n'était que la bonne, qui familièrement s'écria :

— Té! Vous ici, Monsieur!

— Parbleu! Monsieur est là?

— Monsieur dort toujours, et j'ai reçu l'ordre de ne pas le réveiller.

— Bien! Inutile d'insister.

M. Charmasson, content d'avoir un prétexte de décamper, se tournait vers l'escalier, lorsque résonna dans la chambre la voix aigre de Lagriffoul.

— Oui, je suis là!... Une seconde!... Attendez-moi au salon, voulez-vous?



— Une seconde, pas davantage.

M. Charmasson se réfugia au salon, qui dans la jolie lumière du matin le ravit par la fraîcheur de son mobilier et l'arrangement de ses parures. Pendant qu'il passait en revue les œuvres de son gendre, exposées sur les murs : des paysages, des portraits, des photos, celui-ci, sans bruit, entra.

— Bonjour, beau-père !

Le beau-père regarda un moment Lagriffoul, qui lui parut plus petit, plus laid qu'à l'ordinaire, les cheveux hérissés, les yeux clignotants sous le lorgnon, toute la figure boursouflée de sommeil et sillonnée de plis rouges. Il s'assit dans un fauteuil, et plus triste encore, sans proférer une parole.

— Que désirez-vous, beau-père ?

— Mon Dieu, Isidore... C'est mon devoir de te dire que toute la ville clabaude à propos de tes histoires peu honorables, et de souhaiter que dorénavant tu sois plus sage. Moi qui ai toujours vécu dans le calme...

Lagriffoul qui, les poings aux hanches, se balançait légèrement, avec un air de dédain, répondit :

— Mes histoires ? Toute la ville ? Laissez donc clabauder les imbéciles. Pourvu que je sois d'accord avec Hélène, que m'importe l'opinion du prochain ! Mon magasin n'est-il pas un modèle de bon goût et de bonne tenue ? Pardi, j'excite des jalousies féroces, c'est dans l'ordre.

— Et puis, voyons, n'est-ce pas absurde que tu fasses sortir le *Poulain* ? On se moquera de nous.

— De moi, peut-être. Je ne crains pas le ridicule. Plus tard, on m'approuvera d'employer des moyens inédits de publicité... D'ailleurs, vous verrez bien autre chose.

M. Charmasson eut, à ces mots, un frémissement de colère :

— Qu'est-ce que tu inventeras encore ?... Non non, assez !... Je ne veux plus.



— Vous n'êtes pas mon patron... Et puisque je suis d'accord avec Hélène...

— Tu la rends aussi folle que toi... Ou, plutôt, c'est par bonté, pour éviter des querelles qu'elle se soumet à tes caprices, et tu en abuses.

Les yeux du libraire étincelaient d'un fier courage. Maintenant, il pressait de ses mains robustes les bras du fauteuil, en un geste d'agression mal contenue contre ce Tom Pouce de Lagriffoul, qui répliquait sans vergogne. Enfin, leurs clameurs de bataille s'exaltèrent si fort qu'on les entendit du rez-de-chaussée. Hélène, qui heureusement achevait ses ventes, monta d'un pas précipité à son appartement. A peine atteignait-elle le seuil du salon que son père l'interpella :

— Dis-moi, Hélène, je n'aurais jamais cru que ton mari soulèverait en ville un pareil scandale.

— Oh ! papa, pourquoi te désoler ainsi !... Le soir même de la fête des jardiniers personne n'y pensera plus.

— Personne ! Et moi... Ah ! que tu as dû souffrir, cette nuit ?

— Oui, évidemment. Mais Isidore n'y reviendra pas. Il me l'a promis.

— Nous verrons s'il tiendra sa promesse. A présent, je t'en supplie, Isidore, ne va pas au moins danser devant le *Poulain*. Tu ferais rire le monde.

— Bah ! on ne rit pas si souvent.

— Si tu te livres à la moindre excentricité, je ne t'accepte plus chez moi. Point de solidarité dans le ridicule. Je suis l'homme de la paix.

— La paix ne vous a pas mené à la fortune.

— Bon ! Voilà qu'il m'adresse des reproches.

Hélène, douce, les bras ballants, intervint :

— Tais-toi, Lagriffoul. Sois respectueux.

M. Charmasson se remettait debout, sans regarder son gendre qui, penaud tout de même, murmura :



— Est-ce que nous sommes brouillés ?

— Non. Mais je veux que dans la ville on ne s'occupe plus de nous.

— Pardi !... Et moi qui voulais faire votre portrait !

— Pfou !... s'esclaffa le libraire. Laisse ta peinture, ça vaudra mieux.

— Alors, vous m'enfermeriez dans un magasin, comme M. Fornay ?... Par exemple, celui-là, il faut que je le ruine.

M. Charmasson haussa les épaules et, avec un soupir de chagrin, il se dirigea vers l'escalier. Hélène, qui l'accompagnait, en enfant compatissante, jusqu'au rez-de-chaussée, lui dit sur la porte, en souriant de tendresse :

— Nous avons chacun des défauts, papa. Ne prenons pas les choses au tragique.

— Oh ! toi, tu excuses tout. Allons, adieu !

Sur le carreau, où des marchands l'attendaient patiemment, M. Charmasson reparut soudain, rouge de fatigue. Les marchands se reculèrent ensemble, par discrétion, consternés de voir si malheureux un savant qui étudiait encore, à son âge, du matin au soir. Seulement, tandis que Pouget et les camarades se rencoignaient chez eux, afin de ne pas servir de témoins en cas d'accident, M. Fornay, là-bas, devant sa boutique, se frottait les mains de plaisir. Vignal s'agitait de nouveau sur son échelle :

— Lagriffoul doit être malade. Il faut savoir, que diable !

La tête haute, il s'avancait baladi-baladan jusqu'au *Petit Paris*, lorsque Hélène, toujours douce et souriante, se planta sur sa porte. Vignal baissa les yeux, puis les leva vers le ciel, vers les gentils martinets qui jetaient leurs cris autour de la halle. Hélène se moqua de lui :

— Ne vous tourmentez pas, monsieur Vignal, il n'y a rien de perdu.



— Tant mieux, pécaïre !

— D'ailleurs, mon mari n'a de compte à rendre à personne.

— C'est ce que je disais.

La conversation fut interrompue par le précon, le beau cuirassier, qui sonna de sa trompette à trois reprises, ensuite annonça que « le poisson de la traîne » était arrivé du grau d'Agde à des prix absurdes de bon marché. Instantanément, le calme se rétablit. Car la plupart des ménagères couraient, le panier au bras, à la poissonnerie. Vignal s'en retourna vers son échelle, non sans flâner un moment auprès de Pouget et de Courtès, lesquels, par prudence, ne l'écoutèrent point. C'est que M. Fornay l'appelait à grands cris, avec des gestes de supplication.

— Monsieur Fornay, lui répliqua Vignal, vous ne connaissez rien au tempérament d'un artiste. Bien que je n'en aie pas l'air, je travaille. Oui, dans le brouhaha de la rue, mon esprit travaille.

M. Fornay, pour empêcher un discours, rentra chez lui bien vite.



## DEUXIÈME PARTIE

## I

C'était le jour de la fête des jardiniers, un jour charmant de fin novembre, inondé d'un courageux soleil dont les tièdes rayons pétillaient sur les toits multicolores de la halle et répandaient sur toute la place une légère nappe d'or. Il était à peine huit heures du matin. Déjà on entendait dans le quartier du château le rappel des tambours et des fifres. De sourdes rumeurs réveillaient les indifférents. Pensez donc ! le *Poulain* allait sortir. Dans la cour de la Mairie les jardiniers se réunissaient en bon ordre, prêts à parcourir les rues principales et finalement se rendre à la grand'messe, dite en leur honneur.

Lagriffoul, qui payait seul la promenade du *Poulain*, qu'allait-il faire ? S'abstiendrait-il sagement de toute démonstration publique ? Tout à coup, il apparut sur sa porte en habit noir de cérémonie. Un mouvement de curiosité sympathique agita les groupes de badauds, pendant que les chiens, dérangés en leur quête de pâture, aboyaient, et que les pigeons, effarés peut-être, s'envolaient de la halle sur les toits du voisinage.

De-ci de-là, les gens bien informés — il y en a



toujours beaucoup — échangeaient leurs impressions ou des nouvelles. « On dit que Lagriffoul dansera devant le *Poulain*. Sa femme le lui permet. — Pas son beau-père. — Oh ! le vieux Charmasson n'a aucune autorité. Tandis que Lagriffoul est riche. — Allons donc ! Il ne travaille qu'avec l'argent de Gauzy. — Au contraire, Lagriffoul a déposé dans la banque sa fortune, ou plutôt celle de sa mère. — Pourvu que la banque ne saute pas un de ces jours... Té ! Regardez Lagriffoul qui, au milieu de son magasin, essaie un pas de valse !... »

En effet, on voyait, à travers la glace de la devanture, Lagriffoul, malgré les objurgations d'Hélène, gigotant entre les piles de marchandises,

— Voyons, mon ami, assez ! Tu es ridicule.

— Bah ! Chacun est ridicule par quelque côté.

Il n'aurait pas voulu contrarier sa femme. Mais, rien que de sentir par la ville un frémissement d'agréable amitié, rien que d'entendre au lointain le ronflement des tambours, un enthousiasme le soulevait, et il sautait sur un pied, puis sur un autre. Bientôt, on perçut très clair un écho de la clique. C'est que, dans le quartier de la Mairie, la corporation des jardiniers partait d'un élan discipliné, mais sans hâte. Au-dessus de la maison du *Petit Paris*, retentissante de secousses profondes, les cloches se mettaient en branle, toutes les cloches, emplissant l'espace radieux de leurs voix de bronze et d'argent, qui appelaient à la glorification des jardins le brave peuple de la terre usclasoise. Bada boum ! Tin tin tin !... Les boutiquiers, même les vieux, surpris par la rafale, sortaient de leurs boutiques. Des quartiers de l'Ecorchoir, des Ursulines, des Calquières, accouraient les travailleurs de la terre, les pauvres qu'attirait infailliblement la vertu de la tradition, malgré l'affectation de supériorité railleuse chez certains. De sorte qu'au bout de quelques minutes, une foule déferla sur la place,



comme un fleuve en temps d'orage, grossi de vingt ruisseaux.

Tout à coup, ce fut, de l'autre côté de la halle, une explosion de musique. La corporation, débouchant de l'étroite rue du Collège, se déversait sur la large avenue du Quai (*le Quai, promenade relevée du XVII<sup>e</sup> siècle*). D'abord les garçons de quinze à seize ans, héritiers ou apprentis des jardins, portant des corbeilles imprégnées d'une odeur de fruits et de légumes, des couronnes de lauriers, ainsi que du pain et des fouaces, que M. le curé bénirait à l'église. Puis les fillettes portant des bouquets de fleurs champêtres et de fleurs des jardins, qu'on allait à travers la ville offrir aux membres honoraires. Puis les *farauds* et les *faraudes*, fiancés tout jeunes, qui toujours fréquentent ensemble les bals et les promenades. Puis un jardinier, bel homme, robuste, tenant haut le lourd drapeau de la corporation, immense carré de soie verte, traversé d'une croix blanche, les bords frangés d'or, la hampe d'or empanachée d'un bouquet d'épis de blé et de brins de luzerne. Derrière le drapeau, le bataillon des hommes, bien alignés deux par deux, les anciens d'abord, chacun arborant au revers du veston ou de sa redingote un gros nœud de rubans verts et blancs.

Puis le *Poulain* (1), bien sage encore, en sa carcasse énorme. Enfin la chique, tambours et fifres, qui menait un tapage du diable, comme au carnaval. Et le cortège s'avancait d'un pas presque solennel, au chant allègre qui, les jours de leurs

---

(1) Le Poulain rappelle le passage de Louis VIII à Uscias, en 1226, pendant la guerre des Albigeois. La jument royale mit bas, dans une écurie du château, un superbe poulain que les habitants présentèrent au roi et à la reine Blanche de Castille, avec les marques d'une allégresse générale. Louis VIII en fit cadeau aux consuls. — C'est une sorte de cheval de Troie,



fêtes, accompagne le cortège de toutes les corporations de métiers :

*Ran plan plan tiro liro !  
Lou Camard sé marido...*

Lorsque le *Poulain*, sur la place qu'on avait de bon matin débarrassée de ses corbeilles et de ses éventaires, se déploya au soleil, ce fut une grande émotion dans la foule reconnaissante qui poussait des clameurs et des vivats, comme au temps des consuls et du prince de Conti. On saluait le fameux *Taoulo-Carris* (Tombe-Charrettes), long, maigre, aussi agile qu'un pantin, qui sautait, virevoltait devant la bête symbolique, en esquissant avec un tambour de basque le simulacre de présenter un picotin d'avoine à sa gueule ornée de rubans verts et blancs, laquelle, emmanchée d'un interminable cou toujours en mouvement, montrait des dents de loup. Le *Poulain* paraissait, lui aussi, heureux de la joie du populaire, et tantôt il marchait d'une lente cadence, tantôt il décrivait un subit demi-tour, qui causait des paniques dans la foule. Et la clique jouait toujours ; et toujours sonnaient les cloches, infatigables témoins des jours de deuil et des jours de réjouissances.

Sur la place, le cortège avait fait halte devant le domicile de deux membres honoraires : chacun avait reçu son bouquet, en échange de quoi il avait, au président de la corporation, remis son offrande. A présent, on se rendait chez Lagriffoul. Ah ! Ah !... Qu'allait-il se passer !... Les jardiniers ne

---

un monstre en cerceaux de barriques, recouvert d'une robe d'azur, que parsèment des étoiles. Sur son dos, deux personnages en habit de noces et dont on a toujours ignoré la signification, peut-être le roi et la reine, et qu'on a baptisés Estienne et Estiennetto, tressaillent aux moindres secousses de la bête.



pouvant s'engager sous la halle, à cause des comptoirs de la boucherie qui l'embarrassaient encore, descendirent la rue de Castelnau qui en longe le côté est, depuis la boutique de Tieure, le cordier, jusqu'à celle de la mère Boyer, la boulangère. Tous les boutiquiers et leurs familles, sauf les Charmasson, s'alignèrent, en une haie de curieux, sur le bord du trottoir.

Le cortège se déploya sagement, sous les plis de son drapeau, et pour écarter du *Petit Paris* la foule encombrante, le *Poulain* tournoya trois fois sur lui-même. Lagriffoul, cependant, tardait à paraître. C'est que, dans le magasin, il suppliait Hélène :

— Allons, ma belle, suis-moi. Souvenons-nous que mon grand-père était garçon jardinier... Tu n'es qu'une enfant... Et le respect de la tradition?

— Je ne renie pas la tradition. Mais elle ne s'accorde pas avec tant de vacarme.

— Ma foi, tant pis!

Lagriffoul se précipita dehors. Tandis que tous les regards, au milieu d'un grand silence, se portaient sur sa personne, si petite, si élégamment habillée, les jeunes de la fête le pressèrent de questions :

— Et votre dame! Elle est malade?

— Non, elle n'est pas malade. Elle n'ose pas sortir. Mais elle viendra à la messe.

— Alors, c'est bien.

On offrit à Lagriffoul son bouquet. Il remit son offrande. Puis, grave, non sans émotion, il baisa le drapeau, ses franges d'or. Des curieux applaudirent, pendant que le *Poulain*, au son des fifres et des tambours, reprenait par la rue Conti son pas de farandole.

Il était près de dix heures lorsque, au son de la clique et du grondement des orgues, le cortège pénétra par le maître portail dans l'église, qui était décorée de fleurs et qui brûlait de toutes ses lu-



nières. Tandis que sur la placette le *Poulain* se reposait, des fidèles, en tête desquels Lagriffoul, suivirent le drapeau.

Hélas ! la messe n'était pas achevée qu'un vent de bourrasque s'engouffrait dans la ville, heurtant à chaque rue les portes les plus humbles : le banquier Gauzy était mort. Quelques-uns devinèrent tout de suite qu'il s'était tué. Lagriffoul sortit de l'église tout pâle, chancelant d'angoisse. Sans prononcer un mot, il passa devant Pouget et les camarades, qui chuchotaient sombrement. M. Fornay, au contraire, riait sur sa porte, en même temps que Vignal amentait par ses commentaires de l'affreuse nouvelle les jardiniers qui semblaient désarmés auprès du *Poulain* immobile.

Chez lui, au *Petit Paris*, Lagriffoul remarqua l'œil surnois de la caissière et de la vendeuse ; puis il aperçut là-bas, dans le coin de son bureau, Hélène, debout auprès de maman Lagriffoul qui se lamentait bien fort, en frappant sur ses genoux.

— Eh bé, c'est donc vrai, ce malheur ?

— Oui, mon petit. Quelle canaille, ce Gauzy ! On raconte qu'il est mort subitement, cette nuit. Personne ne le croit.

— Pourtant, si la caisse est vide, ça ne s'est pas fait comme un coup de pistolet. Ses employés, qui savaient ses difficultés depuis longtemps, auraient dû prévenir la population.

— Certes !... A la vérité, on annonçait par moments sa débâcle. Mais on disait : Non, c'est de la calomnie. Et les employés, pour garder leur situation, avaient intérêt à se taire. Peut-être Gauzy espérait-il, malgré tout, se tirer d'affaire. Enfin, n'importe. Nous n'avons plus le sou. Moi qui avais tant travaillé, qui me suis tant privée !

— Alors, tout est perdu ?

— Oui, pardi !... Quoi faire ? Et comment garderas-tu ce magasin ?



— Je ne sais pas.

— Et moi, si vieille, que deviendrai-je?

— Ne désespérons pas avant l'heure. J'ai toujours ma peinture.

Hélène regarda fixement son mari, avec une stupeur mauvaise. Est-ce qu'il voulait rire, en ce moment de détresse!

— Mais oui, j'ai du talent... puisqu'on me le dit!

— Toi, du talent?... Que tu es naïf!... Et tu ne crains pas la faillite?

— Non, c'est trop. Pas de faillite... Quant à tes parents, Hélène, ils ne doivent rien savoir encore. Ils ne savent jamais rien.

— Du moins, ils ne courent aucun risque... Ah! nous aurons créé ce beau magasin pour quelqu'un qui te déteste, Isidore.

— Fornay!... Je l'empêcherai bien de s'en emparer.

Hélène haussa les épaules. Maman Lagriffoul gémissait :

— Je n'aurais pas voulu vivre jusque-là.

Sur la place, dans toutes les rues, des boutiquiers, des travailleurs de la terre s'agitaient en désarroi, atteints du même mal, pire que le choléra, les uns éprouvant le besoin de proclamer leur perte d'argent, les autres prodiguant à leurs amis des consolations. Néanmoins, d'aveugles optimistes prétendaient que tout n'était pas perdu, que des notables riches apporteraient par humanité, pour ne pas laisser la ville d'Usclas déchoir de sa réputation de probité et de fortune, des ressources suffisantes au renflouement de la banque. Des jaloux, afin de s'insinuer dans l'intimité des familles, simulaient l'anxiété la plus charitable, pour leur demander si elles avaient confié à Gauzy leurs économies.

Lorsque chacun avait bien couru et bavardé dans son quartier, il se rendait vite au Planol où, sur le bord de la route nationale, auprès du plus radieux



platane, s'élevait la maison confortable de Gauzy, éclatante de blancheur, avec des volets verts, un clocheton sur le toit de tuiles rouges, des barreaux de fer aux fenêtres du rez-de-chaussée, lequel était occupé par la banque. Une foule, plus dense que tout à l'heure sur la place, se pressait contre la porte de vieux chêne au heurtoir de cuivre, que la veille encore on ne franchissait qu'avec une sorte de respect. Dans la foule, les victimes de la banque ressassaient d'un ton plaintif leurs petites histoires; d'autres se contentaient de grommeler des invectives; d'autres, par dignité, serraient les dents, sans souffler mot. Ils étaient de moins en moins nombreux, les optimistes qui soutenaient, suivant la version de ses proches, que Gauzy, au retour d'une promenade dans la nuit, était tombé raide mort sur le seuil de sa maison. Cependant, la vérité, aussi simple que tragique, s'imposa bientôt aux braves gens qui ne veulent jamais voir les choses telles qu'elles sont.

La vérité, c'était que le banquier, se voyant sans ressources et sans espérance, après des spéculations malheureuses, n'avait pu survivre à l'humiliation de la défaite. Par orgueil, il avait proposé à son fils de disparaître ensemble, afin qu'un si généreux sacrifice provoquât dans le public un mouvement de pitié, peut-être d'admiration. Mais son fils ayant refusé de briser sa vie si jeune, Gauzy s'était acheminé jusqu'à son grangeot, *l'Indépendante*, et, avec un furieux courage, il s'était frappé d'un coup de revolver dans la tête. Vers dix heures du soir, par les chemins déserts, son fils et son frère étaient allés au grangeot, où tant de fois on avait fait bombance, et sur le chariot servant aux ouvrages du jardin ils avaient transporté le corps ensanglanté, plus pesant qu'une barrique pleine. On l'avait couché sur son lit, et on l'y avait abandonné, comme un criminel.



A présent, personne ne bougeait dans la maison profonde. Sa femme, ses proches, écoutaient, non sans frayer, les grondements orageux de la foule sur le Planol. Pourtant, ils ne manquaient ni d'endurance ni de hardiesse. Bien résolus à nier le suicide à la face du vieux curé de la paroisse, qui ne pouvait que s'en référer à leurs déclarations formelles, ils demandèrent pour l'enterrement tout le plus beau cérémonial. Des dépôts de leurs clients à la banque, ils ne se préoccupaient guère. Ils se souciaient uniquement de savoir ce qu'il adviendrait d'eux-mêmes le lendemain.

Devant la maison cossue, la foule se renouvelait toutes les heures, et si tumultueuse que les quatre agents de police ne parvenaient pas à l'éloigner, même lorsque sur la route une charrette ou une auto tentait de se faufiler. Chacun éprouvait-il quelque plaisir à entendre son prochain exhaler tout haut sa douleur et son indignation? En tout cas, il semblait à tous que la communauté de leurs souffrances opérerait le miracle d'amener une réparation de l'injustice qui les atteignait à l'improviste.

Ce que l'on remarquait, d'un bout à l'autre du Planol, c'est que Lagriffoul ne se montrait pas parmi les protestataires. Pourquoi? Quel intérêt avait-il donc à se cacher?

Après une semaine de lamentations, le désarroi de la ville, soit fatigue, soit dégoût, s'apaisa. D'abord, on touchait au Premier de l'An; dans quelques jours arrivait le carnaval, le carnaval bien-aimé que jamais Usclas ne néglige. Et puis, ma foi, tout le monde n'était pas touché par le désastre. Pourquoi s'éterniser dans le deuil? Enfin, personne ici-bas ne peut rien changer aux catastrophes fatales, pas plus qu'à la pluie et à la grêle. Il n'y avait qu'à attendre les événements. Et, mon Dieu, la vie court si vite!



On avait apposé les scellés chez Gauzy, aux portes et aux fenêtres du rez-de-chaussée. Le Tribunal de Commerce s'apprêtait à déclarer la faillite de la banque et à désigner un syndic qui, en monarque absolu, s'emparerait de son gouvernement, et de nouveau on respirerait en ville les douceurs de la paix. Cependant, au cours de l'orage, certains avaient saisi l'occasion de prendre figure de citoyens distingués, presque riches, car n'ayant jamais confié au banquier le moindre dépôt, ils se rangeaient bruyamment parmi ses victimes, ce qui d'ailleurs leur permettait de différer jusqu'à nouvel ordre le paiement de leurs dettes.

Ce qui étonnait toujours la ville, c'était la sérénité que manifestait Lagriffoul, son allégresse à barbouiller des peintures et à embellir de parures son magasin. Est-ce que, par hasard, Gauzy, avant de se tuer, lui aurait remboursé les cent ou deux cent mille francs de son dépôt? Dans quelle intention machiavélique un tel privilège? Ces doutes tracassaient le cerveau des hommes et des femmes, dans les boutiques, dans les cafés, au jeu de boules et au jeu de ballon. Le soir, dans leurs promenades, Pouget et les camarades ne discutaient que des perfides manigances de cette espèce de Lagriffoul.

M. Fornay, pendant le jour, n'osait pas dire toute sa pensée, mais par ses grommellements continuels il finit par agacer Vignal, qui se troublait dans le fil de ses chansonnettes. Depuis un mois que celui-ci s'occupait de la boutique de la rue Saint-Roch, il n'avait couvert qu'à moitié la façade d'une couche d'azur, qu'il rêvait de parsemer d'étoiles d'or. M. Fornay n'acceptait pas une décoration aussi prétentieuse.

— Alors, répliqua Vignal sur un ton de dépit, je peindrai des bas, des mouchoirs, des bonnets.

— Non! Rien que du bleu, avec mon nom en lettres bien voyantes.



— Laissez-moi faire, monsieur Fornay. Je ne peux signer qu'une œuvre digne de moi.

— Ah ! Vignal, tu me rendras fou. Pourtant, je suis chez moi.

— Non. Le mur est à moi pendant que je le décore. Et vous me tourmentez avec vos plaintes à propos de Gauzy et de votre argent.

— Quoi ! Est-ce que je n'ai pas le droit... Ah ! par exemple. Toi, tu ne pourras jamais rien perdre.

— C'est vrai : je ne suis qu'un pauvre diable sans le sou. Mais je suis un artiste, je n'obéis qu'à mes inspirations. Et si ça ne vous convient pas, je m'en vais.

— Non ! Non !... Ne t'en va pas ! Un autre peintre, en supposant que j'en trouve un autre, bouleverserait tout ce que tu as fait.

— Alors, laissez-moi tranquille avec votre banquier et votre ami Lagriffoul. D'abord, que leur reprochez-vous à tous les deux ? Vous n'aviez pas d'argent dans la banque, et vous n'avez donc pas à en vouloir à Gauzy. Quant à Lagriffoul, vous l'accusez à tort. Oui, sapristi ! Est-ce que vous avez vu qu'il avait été remboursé ?

— Je ne l'ai pas vu. Mais ça se comprend.

— Té ! Vous êtes si intelligent !

Vignal, dont les beaux yeux étincelaient d'une sorte d'ivresse, accompagnait de grands gestes son discours si bruyant que tous les voisins sortirent de leur boutique, Lagriffoul lui-même. Aussitôt, comme il ne manquait pas de prudence, évitant de se compromettre entre les partis, il se tut et, le pinceau à la main, il remonta sur son échelle.

Les échos de la dispute ne furent pas perdus pour le patron du *Petit Paris*. Qui donc avait imaginé que Gauzy, avant sa mort, lui avait remboursé son dépôt, la fortune de sa mère ? Accusation abominable qui pouvait vider d'un seul coup le *Petit Paris* de sa clientèle.





Lagriffoul rentra chez lui fort sombre, accablé d'un tel chagrin qu'il en eut honte. Sans dire un mot, il monta jusqu'à son atelier, agréable refuge de ses rêves. Hélène bientôt alla doucement l'y surprendre. Déjà il avait disposé une toile sur le chevalet; il préparait sa palette pour peindre les caves de Pintou, lugubre gouffre de l'Hérault qui depuis des siècles ronge la base du coteau de Saint-Antoine, d'où il se retourne brusquement vers la plaine.

— Té! Te voilà!... fit-il de sa voix aigre à Hélène, qui entraît sur la pointe des pieds.

Elle s'assit près de lui, avec un émoi de tendresse consolante. Elle savait que, pour l'amener à des idées raisonnables, elle ne devait pas le brusquer.

— Oui, dit-elle, c'est un véritable repos que d'être ici, loin du monde et de ses méchancetés.

— Ah! ma chère Hélène, nous étions trop heureux.

— Que vas-tu peindre?

— L'Hérault, les caves de Pintou. Qu'est-ce que tu veux! quand nous n'aurons plus le sou, j'aurai recours à mon art.

— C'est pour rire que tu répètes toujours ça?

— Non. Si nous sommes ruinés...

— Ruinés!... Toi qui étais plein d'ambition, si fier de tes projets!...

— Sans doute. Mais cette tuile de Gauzy!

— Nous ne sommes pas les seuls blessés. Si les autres guérissent, nous aussi, je pense?

— Les autres peut-être, ceux qu'on ne jalouse pas. Moi, je suis le plus malade. Forcément!... Quand on dépasse par l'esprit ou par le succès le menu fretin des foules... Ah! si tu avais entendu Vignal tout à l'heure!

— Il criait, oui. Mais quoi? Ça lui arrive si souvent!

Lagriffoul interrompit le cheminement de son



pinceau sur la toile. Et le front grave, les yeux tristes sous le lorgnon, il soupira :

— Je n'aurais pas voulu t'inquiéter, m'amie, mais, d'après ce que j'ai saisi dans la discussion de Vignal et de M. Fornay, sais-tu de quoi on m'accuse? On m'accuse d'avoir été remboursé par Gauzy, comme une sorte de complice.

— Toi, un si honnête homme!

— Oui, moi. Et la calomnie fait toujours la boule de neige.

— A coup sûr. Mais qui ose dire une pareille infamie?

— Notre pire ennemi, qui paraît un imbécile et qui est un finaud qui m'en veut à mort. Oui, Fornay!

— Quel monstre!

— Rien ne sert de proférer des injures. Ce qu'il faut, c'est parer le coup.

— Péchère! Comment arrêter le vent qui passe?

— Pourtant, le syndic découvrira la vérité par les livres de la banque, et il sera bien obligé de la déclarer.

— On ne le croira pas. En attendant, nos ventes diminuent chaque jour, et nous sommes à la veille de ne pas couvrir nos frais. Que faire?

— Je ne sais pas.

Lagriffoul se tourna vers sa jolie femme, que l'anxiété rendait plus belle encore, les joues d'une pâleur étincelante, les lèvres entr'ouvertes sur les dents blanches. Ils se regardèrent avec une mélancolie profonde, qui les émut plus que l'amour. Lagriffoul, comme pour puiser à son contact le réconfort d'une espérance, lui prit les mains et longuement les baisa.

— A présent, murmura-t-il, de quoi ton père ne va-t-il pas m'accuser, lui aussi?

— A présent, il aurait tort. Tu n'es en rien responsable de toutes ces misères.



## II

— Evidemment. Mais il me semble que le ressort de ma volonté est brisé. Tu es courageuse, toi.

— Il faut que tu le sois, surtout aux heures d'épreuve. Les jaloux seraient bien trop contents.

— C'est vrai.

Une flamme passa dans les yeux noirs de Lagriffoul. Elle lui caressa les mains à son tour pendant un long silence, innocents l'un et l'autre, que hantait la menace de la pire infortune. Et cette femme, qui l'avait épousé sans effusion pour se dévouer à ses vieux parents, pour obtenir une situation indépendante, s'éprenait par pitié, par un élan de générosité encore, de cet homme petit, laid, noiraud, dont la tête un peu folle s'illuminait néanmoins de rares vertus de grandeur et de bonté humaine.

— Alors, dit-elle, tu ne vois personne qui soit susceptible de nous aider ?

— Personne.

Ils se turent de nouveau, immobiles, les yeux dans les yeux. Soudain Hélène se frappa le front, et dans un rire de gaieté jeune, elle s'écria :

— Il y a quelqu'un !... Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ?

— Qui ?

— Ma nounou Galissarde.

Il resta coi un moment, émerveillé par la vision d'un prodige. Puis le doute survint :



— Mais, Hélène, il faut beaucoup d'argent. Ne te fais-tu pas des illusions, comme moi naguère?

— Non. Ma nounou ne sait rien me refuser. En tout cas, nous devons essayer, n'est-ce pas? Lui écrirai-je?

— Vaut mieux pas. Une lettre, ce serait confus pour elle.

— J'irai donc la trouver dans sa montagne.

— Par ce temps d'hiver! Et moi, tu me laisseras seul?... Au fait, il est préférable que je ne t'accompagne pas, parce qu'on s'imaginerait ici que je fuis devant le danger. Et puis, tu ne resteras pas longtemps à Corniou?

— Non... Je partirai demain.

Et, affectant une fois de plus une gaieté légère, Hélène descendit au magasin. Lagriffoul, ému de surprise, heureux, ne bougea plus d'un moment sur son tabouret. Soit Hélène si sage, trop calme, qui ne savait jamais répondre à ses caresses, voilà qu'elle devenait charmante d'entrain et de bonne grâce. L'adversité avait donc quelque chose d'agréable, puisqu'elle lui apportait l'amour de sa femme. Et maintenant, c'était lui qui considérait sans illusion, sans goût, la vie présente.

Il reprit son pinceau, sa palette, s'efforça naïvement de s'attacher à une œuvre. Impossible. Le souci de l'avenir l'obsédait : il n'avait plus le courage de se sentir seul dans le silence. De guerre lasse, il descendit au magasin, pour se retrouver auprès d'Hélène, dans l'atmosphère de son âme. Le magasin resplendissait de richesses et de parures qui auraient dû, comme les premiers jours, solliciter de nombreux clients. De toute la matinée il n'en vint qu'un seul, et pauvre; l'après-midi, point du tout. La calomnie poursuivait son chemin dans la ville et dans les campagnes. Mais est-ce que Fornay, lui aussi, n'était pas atteint dans sa prospérité? Car Lagriffoul se disait, par manière de



consolation, que la débâcle de Gauzy arrêta chez tout le monde la moindre velléité de dépenses.

La caissière, la vendeuse, semblaient également désorientées, la mine inquiète. Lagriffoul essayait parfois de plaisanter avec elles : en vain. La sincérité n'y était plus. La caissière, un moment, osa proposer :

— Si nous faisons sonner du clairon par la ville ?

— Non. Pas encore. On croirait que c'est de ma part une bravade.

— Et des prospectus dans les villages ?

— Plus tard. Permettons au temps de dissiper la mauvaise humeur d'une clientèle devenue trop prudente.

On gardait le silence, on bâillait d'ennui. Alors, on ne tardait guère à entendre la voix ardente de Vignal, qui, sur son échelle, entonnait une chansonnette patoise ou qui racontait une histoire à des passants.

Le soir, après souper, les Lagriffoul s'en furent vite, en catimini, à la rue Saint-Jean, informer la maman Lagriffoul de leurs intentions d'un voyage intéressé à Corniou. La maman Lagriffoul, qui avait un peu l'imagination romanesque de son fils, accueillit avec faveur les espérances d'Hélène, qui était toujours si sérieuse. Déjà peut-être entrevit-elle la possibilité de réparer, au moins en partie, son désastre à la banque.

Chez les Charmasson, quel accueil décourageant ! Toujours calmes, dans la cuisine faiblement éclairée, ils écoutèrent d'un air maussade le discours de leur gendre. Quand il eut copieusement parlé, M. Charmasson se coiffa de sa calotte de velours, autorisa sa femme à verser le café dans les tasses, enfin ricana :

— Oui, Isidore, tu lâcherais le *Petit Paris*. C'est une désertion.



— Comment voulez-vous ! répliqua Lagriffoul. Tous ces mauvais bruits sur mon compte nous ruineront, si je n'organise pas la résistance.

— Les autres boutiquiers vendent-ils plus que le *Petit Paris* ?

— Ma foi, ils sont tous malades.

— Un jour ou l'autre, la vie reprendra, forcément. La faillite de la banque !... Qui donc y gagnerait ?... Et puis, pour vos échéances, est-ce que les fournisseurs ne nous accorderont pas des délais ?

— J'ai peur que non.

— S'ils sont trop sévères, à quoi servira l'argent de Galissarde ? Il sera tout de suite noyé comme un verre d'eau dans la rivière.

— Pardon, beau-père. Il nous permettra d'attendre les beaux jours. En tout cas, essayons quelque chose.

M. Charmasson ôta ses lunettes, se frotta les yeux en soupirant :

— Je crois qu'il n'y a pas moyen, ce soir encore, de modifier les idées d'Isidore. Ce qu'il y a de malheureux, c'est qu'Hélène souffre.

— Mon mari souffre autant que moi, dit Hélène avec assurance. Il n'est pas juste de l'incriminer à tout propos, car Isidore, mon père, n'a que les meilleurs sentiments.

— A l'époque d'aujourd'hui, ma fille, le sentiment n'est rien. Allons, tant pis ! agissez à votre gré, mes enfants. C'est l'heure de se coucher. Nous te souhaitons bon voyage, Hélène. Que Dieu t'assiste !

Il embrassa Hélène avec effusion. Puis, sa chère Marguerite, qui l'imitait en toutes choses, ne put réprimer un petit sanglot en faisant ses adieux. M. Charmasson, ayant ouvert la porte, frappa sur l'épaule de Lagriffoul :

— Quant à toi, Isidore, dès que tu auras reçu des nouvelles, tu nous les communiqueras.

— Naturellement.



Lagriffoul, qui était déjà dans la ruelle, glissa son bras sous celui d'Hélène; et ils partirent d'un pas rapide, serrés l'un contre l'autre avec amour, dans la nuit froide.

### III

Le lendemain, Hélène, accompagnée de son mari, qui portait la valise, s'en alla prendre le train pour Bédarieux, le premier train, celui de sept heures. La ville s'éveillait lentement, dans la brume que chassa bientôt le rayon du soleil. Sous la halle, les marchands installaient leurs éventaires. Toutes les boutiques, sauf celles de l'alimentation, étaient encore fermées. M. Pouget, ayant déjà servi les revendeurs des villages, s'était enveloppé de son épais manteau à capuchon, et, le lorgnon d'or sur le bout du nez, il lisait, dans l'encoignure de sa vitrine, la *Revue des Deux Mondes*. Par les rues, des enfants, cartable au dos, montaient à l'école laïque ou au collège. Au fond de la rue Conti on entendait le tapage du service de la voirie, les cahots de sa lourde charrette boueuse, la voix rauque et furibonde de Mangeluss qui cherchait querelle aux passants et leur donnait des leçons de politesse. Des ménagères, des vieilles balayaient le devant de leurs maisons; d'autres, les jeunes, agréables en leur blanc caraco, les cheveux en désordre, les yeux battus de sommeil, se rendaient en pantoufles chez le boulanger choisir des petits pains bien dorés pour la trempette dans le bol de café. Les unes et les autres affectaient de ne pas apercevoir M<sup>me</sup> La-



griffoul, mais, une fois qu'elle était passée, la plupart, surtout celles de son âge, se retournaient pour la suivre des yeux sur le chemin de la gare. Quelques-unes cependant l'interpellèrent au passage :

— Tê! Madame, vous nous quittez?

— Oh! pas pour longtemps.

— C'est drôle... Au moment du Premier de l'An?

— Hé oui!... Affaire urgente.

Et toutes ces damettes si gentilles comprenaient qu'il s'agissait de trouver de l'argent pour ce coûteux magasin du *Petit Paris*.

A la gare, Lagriffoul, qui tremblait de chagrin, n'en finit plus de dire à Hélène ses conseils et ses prières.

— Ne t'éternise pas à Corniou, m'amie. Tu pourras certainement dans quarante-huit heures régler notre destin, continuer le commerce ou nous démettre.

— Que tu es découragé, dès le premier obstacle!

— C'est vrai. Aussi je t'admire, m'amie. Tu me révéles un caractère énergique et positif que je ne soupçonnais pas.

— Il ne faut jamais se fier aux apparences. Allons, adieu! voici le train.

Elle l'embrassa sur les deux joues, de même qu'un enfant. Il s'efforçait bien de sourire, par tendresse, avec une gratitude infinie, mais l'angoisse lui serrait le cœur, comme dans un étau.

Quand le train eut disparu là-bas, dans la campagne déserte qu'enchantait le joli soleil d'hiver, Lagriffoul, sur le quai de la gare, eut un mouvement de vertige. Mais il comprit soudain l'imprudence de trahir devant le monde ses tristes préoccupations. Et, poussant un soupir, le front bas, tel qu'un vaincu, il s'en revint chez lui dare-dare.

Hélas! par une de ces coïncidences étranges qui



ne nous paraissent un mystère que si nous ne les expliquons pas, tandis qu'Hélène prenait à Usclas le train pour Bédarieux, Galissarde, à Bédarieux, sans prévenir qui que ce fût, prenait le train pour Usclas. De sorte que les deux convois se croisèrent en route. Galissarde n'avait pas revu Hélène depuis le jour de son mariage. Seulement Hélène, dans ses lettres, lui vantait si fort le *Petit Paris* qu'impatiente de connaître cette merveille elle n'avait plus résisté, en cette veille du Premier de l'An, au désir de descendre de sa montagne. Seulement, elle entendait bien ne pas être à la charge de sa fille. Elle apportait dans des corbeilles étroitement ficelées des œufs, de la volaille, du beurre et des pots de confitures.

Aussi, chargée d'un si pesant fardeau, s'arrêtait-elle parfois, sur le chemin de la gare d'Usclas à la ville, pour respirer un peu. Elle n'arriva qu'avant midi à la halle, toute rouge, trempée de sueur, mais si contente ! Là, sur le carreau, il y avait Vignal qui, au milieu des camarades Pouget, Courtès, Julian, plaidait la nécessité, afin de rajeunir le quartier, de repeindre toutes les boutiques. Evidemment, Vignal, pas plus que les autres, ne soupçonnait l'absence de M<sup>me</sup> Lagriffoul, qui était partie de si bon matin. Le premier, il reconnut la montagnarde de Corniou. Et, levant les bras avec une joie d'écolier, il s'écria :

— Té ! Galissarde !... En voilà une, par exemple !... Et où tu vas comme ça, Galissarde ?

— Tu le demandes, sacripant ! Je vais au *Petit Paris*... Où est-il ?

— Quoi ! Tu ne le vois pas ! C'est pourtant écrit en grosses lettres !

— Oui, c'est vrai. Et des lettres cousues d'or, s'il vous plaît.

M. Fornay s'était approché, sournois, rasant les murs.



— Bonjour, Galissarde. Nous sommes toujours amis, je pense?

— Toujours, monsieur Fornay. Et alors, ça va bien?

Fornay, ses petits yeux à l'abri du chapeau tyrolien, examinait de bas en haut l'énorme Galissarde.

— Allons, allons! Et vous êtes venue voir le *Petit Paris*?

— Il faut bien, pécaïre! répondit Galissarde, qui déposait les corbeilles à ses pieds. Au mariage de mon Hélène, la maison était construite, oui, mais le magasin n'était pas organisé, et il ne me disait pas comme à présent. Eh bé! à présent, la maison me paraît haute, trop peut-être.

— Vous n'avez pas tort, Galissarde. La hauteur excessive de cette maison dépare l'harmonie de la place.

— Non! protesta Vignal: jamais trop haut: il n'y a qu'à démolir les autres maisons, si vieilles qu'elles ne tiennent debout que par miracle. Suivons le progrès, que diable!

— Toi, tu ferais mieux de travailler à mon magasin... Galissarde, savez-vous que les Lagriffoul me font concurrence?

— Pourquoi?

— Hé! puisque nous vendons les mêmes choses. Ils ne sont pas gentils... Quand même, tout s'arrange.

— Oni, monsieur Fornay. Il n'y a que la mort qui ne s'arrange pas.

Des badauds s'aggloméraient autour de Galissarde, et tous la reconnaissaient avec sympathie. Mais que venait-elle chercher à Usclas? Se flattait-elle, par hasard, d'empêcher la débâcle du *Petit Paris*, qui n'avait pas tenu longtemps ses magnifiques promesses?

— Ah! maugréa-t-elle, je ne suis pas descendue



de mon Corniou pour entendre des discours.

Brave, hissant deux de ses corbeilles sur une épaule, assujettissant la troisième sous un bras, elle se dégagea, non sans peine, de la tourbe des badauds et se rendit au *Petit Paris*. Point de client. Le magasin somnolait dans une paix morne. Là-bas, dans son coin, à son bureau de patron, Lagriffoul hocha la tête dès que retentit le timbre de la porte. Tout d'abord, il ne distingua pas très bien la personne qui entraît gaiement, coiffée d'un foulard à carreaux blancs et rouges, chargée de lourdes corbeilles. Puis, dans un grand effarement, il se dressa.

— Ouais! demandait Galissarde à la caissière. Où qu'ils sont, les Lagriffoul?

Lagriffoul, haletant d'émotion, s'empressa :

— Mon Dieu, Galissarde, c'est donc vous!

— Pardi! que c'est moi. Vous ne m'attendiez pas?

— Péchère, non! Vous auriez dû écrire.

— Oh! mon petit, toujours écrire! Non! Il vaut mieux venir. Et mon Hélène, où elle est?

Lagriffoul, navré de douleur, prit les mains chaudes de Galissarde, qui ne cachait pas non plus son ahurissement, et lui dit en un sanglot :

— Quelle malchance!

— De quoi? Hélène, où elle est?

— Justement, elle est allée ce matin à Corniou.

— A Corniou!... Et pourquoi?

— Pour vous voir, fit-il avec embarras.

— Alors, je m'en reviens à la montagne. Qu'y ferait-elle sans moi?

— Non, vous ne partirez pas. Au moins, pas encore. Té! C'est l'heure du dîner, on va fermer le magasin. Montons. Et qu'avez-vous dans ces corbeilles?

— Pour manger, que j'étais si contente!... Ah! quelle misère! Enfin, tant pis! On mangera un morceau avec plaisir. Ah! mes paquets!



Elle tint à les porter, elle seule, comme des trésors, jusqu'au bout. Là-haut, dans le salon, elle s'extasia devant les élégances du mobilier et tant de parures qui débordaient sur les murs et les tapis. Mais bientôt elle remarqua la mine affligée du petit Lagriffoul, presque muet, qui se grattait la barbe ou clignait des yeux sous le lorgnon. Alors, pendant que la bonne, qui tout à l'heure s'était emparée des corbeilles, préparait maintenant le dîner, Galissarde interrogea sans gêne le patron de céans :

— Que se passe-t-il ? Tu es si triste !

— Je n'irai pas par quatre chemins, répliqua Lagriffoul avec la même franchise. Vous vous rappelez la banque Gauzy ?

— Si je me rappelle !... Même, j'ai donné de mon lait à sa fille.

— Eh bé, la banque a sauté.

— Oh ! mon Dieu !

— Oui. Et Gauzy s'est tué.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !...

— Ma mère lui avait confié toutes ses économies, et la banque me soutenait par des avances. Alors, voilà : mon affaire ici est compromise.

— Tu plaisantes?... Ce magasin, ces marchandises?...

— Je dois à peu près tout. Et pas de ressources. Ma clientèle, qui était si nombreuse, diminue tous les jours.

— Pourquoi ?

— Parce que le bruit court que j'étais de connivence avec Gauzy, que je savais sa ruine menaçante et que ma mère est la seule personne à qui le banquier ait remboursé son argent.

— Tout ça n'est pas vrai, je suppose ?

— Mille fois non ! Et il m'est impossible d'arrêter ce méchant bruit. D'autre part, à qui demander du



secours? Mes beaux-parents n'ont pas le sou. Lagriffoul, les mains jointes, en humble imploration, s'inclina doucement, tout proche de Galissarde, qui devenait rouge d'appréhension, car elle devinait enfin les intentions de Lagriffoul.

— Hélène est donc partie d'ici à cause de la misère?

— Pas précisément. Elle a dit que sa nounou l'a toujours aimée...

— Pour ça, oui. Je l'aime plus qu'un enfant à moi, puisque je les ai tous perdus.

— Elle a voulu aller à Corniou solliciter votre assistance.

— De quelle assistance suis-je capable, moi?

Lagriffoul, refoulant tous scrupules, répondit précipitamment :

— Vous ne faites rien de votre argent. Vous nous prêteriez une somme assez forte, qui serait bien placée.

Galissarde, les mains sur la tête, jeta les hauts cris :

— Moi!... De l'argent?... Comment voulez-vous!

— Vous avez aussi des terres, des troupeaux... Vous prendriez une hypothèque sur le *Petit Paris*. C'est M. Lugagne qui est syndic de la faillite du banquier.

— M. Lugagne, je le connais beaucoup. Il est gentil, pas fier.

— Vous viendriez vivre avec nous, ici, dans Usclas. Allons, Galissarde, vous ne permettrez pas qu'on nous déclare en faillite, nous aussi?

— Jamais je ne quitterai ma maison de la montagne, à mon âge. Et puis, une faillite, ce n'est pas la mort. On en revient. Aie donc un peu de sang-froid, mon petit.

Tout de même, le chagrin que son Hélène connaît une si affreuse détresse troublait le cœur simple



de Galissarde. Et comme Lagriffoul, accablé par le désespoir, baissait le front, elle lui mit une main sur l'épaule et dit :

— Té! Je ferai quelque chose.

A cette lueur d'espérance, il se releva tout radieux. Aussitôt Galissarde, regrettant de lui avoir, à son insu, donné une illusion, le détrompa loyalement :

— Prêter, non! Mon bien, c'est ma vie. Seulement, j'irai voir M. Lugagne pour un arrangement.

— La démarche sera inutile.

— Nous verrons.

Sans rien céder de sa résolution, Galissarde détourna l'entretien. Devait-elle ce soir même remonter à Corniou ou attendre Hélène? Elle consentit à attendre, parce que sans doute Hélène s'empresserait de rentrer à Usclas. Ce fut déjà une satisfaction pour Lagriffoul, qui depuis son malheur se contentait de peu. D'ailleurs, avait-il tort de penser qu'Hélène serait auprès de sa nounou plus éloquente que lui?

Après dîner, lorsque Galissarde eut rangé dans les placards de la cuisine son beurre, ses œufs et ses volailles, elle s'en fut dire bonjour aux Charmasson. Elle savait qu'il ne fallait guère les tracasser dans leur paisible pénombre. Pourtant, ils l'accueillirent de bonne grâce, avec une sorte de gratitude, comme si elle eût apporté de sa montagne un élément de réconfort.

— Hé! Cette Galissarde! Quelle surprise!

— Oui, Monsieur, Madame, j'étais si heureuse ce matin! Et voilà qu'Hélène se trouve chez moi.

— Péchère, elle est partie, parce qu'ils ne brillent pas beaucoup dans leur magasin. La banque a sauté.

— Oh! peut-être qu'on pourra arranger quelque chose.

Les Charmasson, se méprenant, eux aussi, sur



les intentions de nounou, la regardèrent avec admiration, mais sans trahir leur curiosité davantage.

— Bah ! dit-elle, ils sont trop jeunes pour ne pas avoir raison de tous les ennuis... Ah ! je vous quitte, j'ai pas mal d'ouvrage.

Ils la reconduisirent jusqu'au bord du trottoir, ce qui éveilla l'émotion du voisinage. De son grand pas lourdaud, Galissarde, les bras ballants, se dirigea du côté de la rue Saint-Jean. Devant l'épicerie Pouget elle fut bien obligée de s'arrêter un moment, ayant quelques curieux à ses trousses, Vignal tout le premier, qui sans vergogne l'interpella :

— Té ! Où vous allez, Galissarde ?

— Me promener, mon ami.

— Quelle coquine, qui est toujours la même !... Vous venez de si loin pour vous promener dans Usclas ?... Enfin, qu'est-ce que vous pensez de ce pauvre Lagriffoul ?

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— La banque a sauté. Et le *Petit Paris* n'a plus de monde.

— Le monde reviendra. Ainsi, point d'alarme. Ils ne risquent rien, ils sont riches.

Quand elle passa en vue de la boutique Fornay, au moment où elle s'apprêtait à tourner l'angle de l'église, le vieux boutiquier la salua de son bonjour, puis s'esclaffa d'un rire moqueur. Galissarde dédaigna d'y faire attention, tant elle était pressée. A la boulangerie, maman Lagriffoul, assise dans son coin comme dans une niche, sommeillait sur sa chaise basse. Au bruit de Galissarde, elle s'ébroua mollement, et, de même que si elle l'avait vue la veille, elle gronda :

— Té ! c'est toi ?... Depuis quand es-tu à Usclas ?

— Depuis midi, et pas pour longtemps.

— Que dis-tu de ces histoires de la banque ?

Maman Lagriffoul ne désespérait pas tout à fait



du relèvement de ses affaires, parce que, au lieu de l'informer des détails de la faillite, on la leurrait des mensonges les plus agréables.

— Bah! répondit Galissarde, les histoires d'argent s'arrangent toujours. Il n'y a que les morts qui restent morts.

— Tout de même, qui aurait cru ça de Gauzy!

— Un banquier, ça monte, ça descend, comme les gobelets d'un puits à roue, té!... Juste, je vais à la banque savoir s'il n'y a pas moyen d'apprendre quelque chose de précis. L'argent des dépôts est-il complètement mangé, oui ou non?

— Bon courage, nounou...

Nounou fut bientôt rendue sur le Planol, à la maison Gauzy. Hélas! Frappe que tu frapperas. Pas de réponse. Le syndic Lugagne était-il absent? Ou bien avait-il décidé de n'ouvrir jamais à qui que ce fût? Car, du matin au soir, des victimes de la banque accouraient, de la ville ou de la campagne, chercher auprès du syndic, sous différents prétextes, un menu grain d'espérance. Lasse de frapper en vain du heurtoir de cuivre, Galissarde s'en retourna vers la Porte Saint-Jean. Tout à coup, au seuil de la rue, lui vint l'inspiration merveilleuse que sans doute elle obtiendrait un renseignement de cette pie de M<sup>me</sup> Lugagne, avec laquelle, autrefois, elle s'accordait assez bien.

Tout contre la boulangerie de maman Lagriffoul, dans une large encoignure, s'élevait la splendide demeure d'un seigneur du XVII<sup>e</sup> siècle, une demeure en pierres de Beaucaire, fenêtres à meneaux, solennel escalier à colimaçon. Les Lugagne habitaient l'appartement de l'entresol, que fermait une porte à deux battants. Galissarde tira le cordon de laine jaune effilochée. M<sup>me</sup> Lugagne ouvrit nonchalamment, revêche d'abord, presque méfiante. Galissarde entra dans la pièce spacieuse, que deux hautes fenêtres emplissaient d'une riante lumière. M<sup>me</sup> Lu-



gagne, petite, maigre, figure ridée à nez crochu, à pétillants yeux de souris, avait été surnommée « M<sup>me</sup> Agar » à cause de sa grandiloquence et de sa voix formidable.

— Té! Galissarde! D'où sortez-vous?

— Je venais voir Hélène. Ah! la pauvre!

— Allons, asseyez-vous. Là, près de cette fenêtre, dans ce fauteuil.

Quelle joie pour M<sup>me</sup> Agar d'avoir une occasion de longs bavardages! Seulement, dès les premiers mots, elle saisit le profond dessein de la rusée montagnarde.

— Hélène n'est pas heureuse, par la faute de M. Gauzy. Croyez-vous qu'on ne trouvera rien dans la caisse de la banque?

— Comment voulez-vous que je sache? Mon mari ne me dit rien, et c'est son devoir.

— Oh! les femmes sont si fines qu'elles devinent tout de leur mari.

— Pas moi. Non! Laissez-moi tranquille.

— Madame, je ne répéterai rien à personne, je rentre dans ma montagne.

— Non! Non!... Est-ce que déjà on ne nous accuse pas de trafiquer dans cette faillite! Mon mari serait un voleur.

— Oh! qui dit ça?

— Je ne sais pas. On ne sait jamais. Ça bourdonne, ça vole... Ah!

M<sup>me</sup> Lugagne s'était levée d'un bond, la peau en feu, et, parcourant la salle à grands pas courroucés, agitant les bras, elle retentit de sa voix terrible :

— Mon mari un voleur! On n'y songe pas!... Toucher à mon nom!

— Pas moi, pécaïré!

M<sup>me</sup> Lugagne n'écoutait pas les protestations de Galissarde; elle continua :

— On oublie donc que j'ai du sang royal dans les veines! Et que, si nous sommes des pauvres,



nous sommes aussi des aristocrates ! Dans tant de vérifications de faillites, et de millions et de millions d'argent, mon mari ne gagne que notre modeste vie. Oui, retenez ceci, Galissarde : mon mari ne possède pour tout bien que la casquette qu'il porte sur la tête.

M<sup>me</sup> Lugagne n'en pouvait plus. S'épongeant le visage, elle s'assit en face de Galissarde qui, dans son fauteuil, restait bouche bée, elle qui, cependant, ne s'intimidait pas facilement.

— Non, Galissarde, je ne sais rien. Et vous êtes la cinquante ou soixantième personne qui essaie de m'arracher un secret.

— Pardi ! Tout le monde s'inquiète. Ce n'est pas amusant de perdre sa fortune.

— Oh ! je suis bien sûre qu'il en reste encore aux Lagriffoul.

Galissarde, par orgueil, ne contredit point la flatteuse supposition de M<sup>me</sup> Lugagne. Même, en sortant, elle fouilla les poches profondes de son tablier, comme si elle y eût remué des louis d'or. Le fait est qu'en ville on croyait de plus en plus que Lagriffoul, complice de Gauzy, avait pu du naufrage sauver son bien. A présent, la visite de Galissarde chez les Lugagne n'allait pas manquer de surexciter les médisances.

Au *Petit Paris*, point de client. La caissière et la vendeuse se rongeaient les ongles. Le patron s'était réfugié là-haut, dans son atelier si calme, qu'égayait la flamme du couchant. Galissarde le trouva sur son tabouret, essayant, le pinceau à la main, d'oublier ses misères.

— T'é ! lui dit-elle. Que fais-tu là ?

— Le moulin de Roquemengarde.

— Ça, un moulin !... Enfin, soit. Ça te distrait.

— Qui sait si mon talent ne me sera pas utile bientôt ?

— Ne disons pas des enfantillages. Des peintres,



il en vient par bandes à Lamalou.. Ils crèvent de faim, ceux qui n'ont pas quelque fortune.

— Bon ! Je connais l'antiëne. Mais que rapportez-vous de chez le syndic ?

— Rien. Lui, je ne l'ai pas vu. J'ai vu sa femme, M<sup>me</sup> Agar. Elle est fermée comme un coffre-fort... En tout cas, tu es condamné à la ruine, à moins que tu ne vendes cette grande maison à M. Forney.

— Jamais à Fornay. D'abord, il ne quitterait pas sa caverne.

— Enfin, arrange-toi. Quant à moi, je ne tolérerai pas qu'Hélène souffre. Té ! Je partirai demain...

— Demain ! Et si Hélène revient ici ?

— Non. Puisqu'elle est à Corniou, elle m'y attendra. Là, je la garderai jusqu'à ce que tu aies réglé tes affaires.

— Hé ! combinaison commode, mais pas pour moi. Oui, à moi tout le fardeau.

— Pardi ! Tu es responsable.

Lagriffoul lui tourna le dos, et dans la suprême lueur du jour, il se remit à barbouiller son moulin. Galissarde, en maugréant contre ce nigaud, descendit à la cuisine. Là, tout en rangeant les provisions, qu'elle avait un peu le regret d'avoir apportées, quel plaisir elle eut de jacasser avec la bonne, Ursule, et de s'informer des commérages du quartier !... Le lendemain, de grand matin, elle s'en alla seule à la gare prendre le train de Bédarieux.



## IV

Hélène, stupéfaite de ne pas rencontrer Galissarde à Corniou, avait frappé chez la voisine, M<sup>me</sup> Calande, qu'on appelait Mariou, dont toutes les filles étaient mariées, même très bien, dans la plaine, avec des instituteurs ou des agents des postes. Mariou habitait une maison spacieuse, égayée d'un jardin, elle aussi, et qui existait depuis si longtemps que plusieurs générations y avaient accumulé des meubles de toutes sortes et les plus variés ustensiles d'un ménage.

Lorsque Mariou, ayant ouvert la porte, vit sur le seuil M<sup>me</sup> Lagriffoul, elle s'extasia :

— Hé ! Que viens-tu faire ici ! Galissarde est allée à Usclas.

— Oh !... Pas possible !

— Si, ma fille. Eh bé, tu l'attendras chez moi. Car elle reviendra vite. Elle t'aime tant !

— C'est pourquoi je suis venue.

— Tu la croyais donc malade?... Et tu me parais si triste !

Toujours d'une franchise spontanée, Hélène raconta le drame imprévu de son adversité, pendant que Mariou lui préparait, selon l'usage dans le Midi, une bonne tasse de café.

— Ah ! ma fille, comme vous êtes tracassés dans la plaine ! Nous qui sommes si tranquilles dans notre vieille montagne. Mais tout s'arrangera, pas vrai ?...



— Oui. J'espère que ma nounou me viendra en aide.

— C'est même sûr.

— Alors, il faut que je l'attende. Mais où coucherai-je ?

Mariou s'égara dans un coin de la salle, qui était aussi la cuisine, et elle soupira d'un malaise, travaillée qu'elle était par la crainte de se compromettre en des démêlés de famille. Cependant, une curiosité violente la ranima, ainsi que la compassion à l'égard de cette brave Hélène, qu'elle avait connue si petite et qui était l'amie de ses filles. Elle revint à pas de velours :

— Si tu veux, tu coucheras chez moi.

— Je ne vous importunerai pas ?

— Mon Dieu, non. Seulement, tu sais, je ne veux pas m'occuper de ton affaire, même pas avoir l'air d'être au courant.

— Oui. Je comprends.

Elles se regardèrent, pareilles à deux complices échangeant un serment de discrétion. Puis Mariou rangea le feu, prépara la dinette.

— Té ! fit Hélène, qui s'ennuyait de penser sans cesse à la fortune de Galissarde. Donnez-moi un tablier, je vous seconderai au ménage.

— Tu plaisantes !... Toi, une dame !

— Ne vous moquez pas, Mariou. Jè suis habituée au travail.

Hélène noua un tablier autour de ses reins, mit des chaussons qui traînaient par là, sous la petite dalle en fonte de la cheminée. Et, contente de s'ébrouer un peu, elle coupa des sarments sur le dossier d'une chaise, pela des pommes de terre, remplit au cellier une bouteille de vin, balaya le carreau. Après la dinette, elle décortiqua des châtaignes pour la purée que Mariou se proposait de



confectionner le lendemain. L'une et l'autre se retenaient toujours d'insinuer quelque allusion à l'argent de Galissarde.

La tentation, cependant, était forte, si forte que, par intermittences, elles s'épiaient du coin de l'œil, en souriant, non sans malice. Quand le nuage de l'ombre, qui se lève si tôt en décembre, envahit la maison, l'intimité devint plus étroite, la confiance plus impatiente. Les terriens savent, comme les primitifs, évoluer dans l'obscurité, où ne brille parfois que la flamme du foyer. Ce ne fut donc qu'assez tard que sur la table ronde, assez fragile sur son trépied, Mariou alluma sa lampe à huile. Mieux que pendant le jour, on entendait du bruit sur le chemin, tout le long du village : charrettes qui reviennent des champs ou de la ville, ânes qui apportent des fagots de bois dans leurs corbeilles, ménagères qui s'en vont à la dernière minute chez le boulanger ou chez l'épicier.

Le soir, à table, dans le faible rayonnement de la lampe, Mariou, qui servait la soupe, dit bravement :

— L'affaire de ton magasin exigera beaucoup, hé?

— Oui, beaucoup. Nounou aura-t-elle assez?

— Ça dépend de tes besoins. Mais elle a du foin dans ses sabots.

— Combien? Une cinquantaine de mille?

— Ne jouons pas à cache-cache, té! Elle a plus que ça. Ah! elle en a, de la chance! Oui, rien qu'avec les gros lots qu'elle a gagnés, voici dix et cinq ans!

— Des gros lots? Je ne savais pas.

— Mais si, voyons! Ne fais pas la rouée.

— Je vous assure que je ne savais pas.

— Si elle voulait, elle aurait des domestiques, une auto et tout le tremblement d'une rentière à



Bédarieux. Puisqu'elle possède au moins cent mille, peut-être deux cent.

— Deux cent mille? Vous badinez, Mariou.

— Non, que je ne badine pas. Ainsi, ma petite, n'aie point d'inquiétude... Galissarde est comme ça, dans notre montagne, pas élevée dans les salons, mais, sous sa rude écorce, elle a du cœur. Et puis, elle n'a plus que toi au monde. A qui veux-tu...? Seulement, rappelle-toi que...

— Quoi?

— Ne dis jamais que c'est Mariou qui t'a si bien renseignée. Autrement, je t'infligerais un démenti.

— Ce ne serait pas joli de ma part. N'ayez crainte.

— A présent, inutile d'user l'huile de la lampe... Allons à la paille.

Mariou dit sa prière, à genoux sur la pierre de l'autel; Hélène à genoux sur le bord de la chaise basse. Hélène coucha au deuxième étage, dans une soupente, sur un petit lit de fer où elle aurait dormi à merveille, si le souci de l'argent ne l'eût agitée encore. Aussi se leva-t-elle avant le jour, tandis que les premières charrettes descendaient vers la plaine. Avec quelle anxiété elle guetta le retour de Galissarde, qui ne manquerait pas, évidemment, de quitter Usclas tout de suite!

Nounou arriva, en effet, à Bédarieux avant midi. D'abord, elle acheta des biscotins, qui sont une célèbre gourmandise dans cette Cévenne et, sans louer une voiture, ce qui eût été une dépense ridicule pour une montagnarde en bonne santé, elle se mit en route. On ne l'attendait plus à Corniou, lorsque vers trois heures, par un temps de bourrasque, elle se présenta chez l'amie Mariou.

Hélène, assise sur la chaise basse, regardait tristement le manteau noir de la cheminée. Au bruit



d'un pas sur la marche du seuil, elle se détourna. Et, tout émue de voir enfin la robuste Galissarde, elle s'élança passionnément, pour l'embrasser.

— Je savais, dit Galissarde, que je te trouverais ici. Mais quelle coïncidence ! Nous avons eu la même pensée d'aller l'une vers l'autre. Enfin, te voilà, et contente d'être à Corniou, j'espère ?

— Oui, grâce à Dieu... Mais accablée par le malheur.

— Je sais. Nous parlerons de ça tout à l'heure.

Après avoir remercié de ses bontés Mariou, laquelle, les poings aux hanches, déçue dans sa curiosité, demeura coite, Galissarde emmena Hélène. A peine furent-elles entrées dans sa maison qu'elle éclata de colère.

— Dans quel état de famine êtes-vous tombés, toi et ton niais de mari, qui mangerait la fortune du gouvernement !

— Quoi, nounou !... Sommes-nous la cause de la faillite Gauzy ?

— On ne se fie pas à un banquier de cette trempe !

— Lagriffoul t'a expliqué, cependant ?

— Oui, tout. Et il n'y a rien à faire. Car j'ai vu le syndic, ou plutôt sa femme, M<sup>me</sup> Lugagne, qui m'a presque mise à la porte.

— C'est ennuyeux. Seulement, je ne suis pas venue ici pour me plaindre. Il nous faut chercher un moyen de tout arranger.

Galissarde, qui s'était calmée subitement, ne répondit pas. Elle ôta son chapeau, changea de robe, se chaussa de galoches et, feignant d'oublier les misères du *Petit Paris*, elle ne s'intéressa plus qu'à la personne d'Hélène.

— Tu as bien diné chez Mariou ? Tu n'as besoin de rien ?



— Non. Ne t'inquiète pas pour moi. C'est toi qui dois avoir besoin de repos. Aussi, je te demande pardon de te tracasser de mes affaires.

— Ma fatigue de tant de voyages! Bah! Une nuit de sommeil et il n'y paraîtra plus. Viens avec moi.

Galissarde amena Hélène dans le village faire des emplettes. Chez les fournisseurs, elle eut soin, par dignité, de cacher la détresse trop véritable qui menaçait son enfant. De retour à la maison, elle resta sans voix, à tel point qu'Hélène n'osa plus bouger.

On se coucha de bonne heure, comme il est de coutume dans la montagne, les soirs d'hiver. Hélène, que l'angoisse étouffait, se jeta brusquement au cou de Galissarde, qui l'avait accompagnée dans sa petite chambre.

— Je n'ai que toi, nounou, toi qui peux me sauver!

— Non, ma poule, non. Tu te trompes. D'abord, nous ne sommes pas de force à causer tranquillement, ce soir. A demain! Demain!... Allons, sois sage.

Galissarde desserra l'étreinte éplorée de son enfant, et après l'avoir embrassée une fois de plus, elle s'esquiva bien vite. Hélène, meurtrie de corps et d'âme, s'endormit jusqu'au matin. Elle s'éveilla doucement, si heureuse dans la paix de la campagne qu'elle n'évoqua qu'avec peine le fantôme de son malheur. C'était un dimanche. Des coqs chantaient, des chiens aboyaient, des troupeaux pataugeaient dans la boue du chemin, et parfois, sur les pentes de la montagne, la foule des pins et des châtaigniers faisait une sourde rumeur dans les remous du vent. Ces voix agréables de l'éveil rappelaient à Hélène les jours dorés de sa petite enfance, les matins radieux de dimanche, quand sa nounou venait l'habiller dans cette chambre, ensuite la conduisait



à la messe, la messe qui sentait bon l'encens et que disait encore le même curé, si vieux à présent.

La cloche sonnait, la même cloche innocente, plaintive, quand nounou, ce matin, la conduisit à l'église. En chemin, on rencontra Mariou, qui ne se tint pas, tandis que Galissarde entra un moment chez l'épicier, d'interroger Hélène :

— Eh bé, ma fille, as-tu satisfaction?

— Pas encore, gémit Hélène en baissant les yeux.

Au retour de l'église, la discussion recommença, dès le seuil de la maison. Plus on discutait, plus Galissarde s'obstinait dans cette idée que son argent s'évanouirait dans la débâcle de Lagriffoul. Et, ma foi, supposez qu'un beau jour ils se trouvent tous ensemble dépourvus de ressources, qui leur accorderait la charité? Personne.

— Vois-tu ma fille, je n'y crois pas, au relèvement du *Petit Paris*. La clientèle ne revient plus jamais au magasin qu'elle a quitté. C'est injuste, mais c'est comme ça.

— Je suis donc abandonnée de tous, même de toi.

— Non! Ici, tu auras toujours du pain, et aussi du beurre, et aussi ton mari, té! Tu vois bien!...

Galissarde lui avait pris les mains avec effusion, en s'efforçant de sourire. Hélène, le front penché, murmura lentement :

— Puisque tu m'abandonnes, nounou, et comme je risque trop de t'agacer par de nouvelles insinuations, il vaut mieux que je parte ce soir.

— Non! Non!... On dirait bien que je t'ai chassée!

— Il me tarde maintenant de retrouver mon



pauvre mari. Que devient-il là-bas, seul, entouré de tant d'ennemis !

— Pourtant, il me semble qu'autrefois tu n'étais pas si susceptible à cause de lui ?

— C'est peut-être vrai. Mais tout change dans notre cœur, surtout quand on subit côte à côte les pires épreuves.

— Je ne dis pas. En tout cas, je ne veux pas que tu partes, et jamais de mauvaise humeur. Tu me fâcherais.

— Bien. Pour ne pas te contrarier, je reste.

Après dîner, Hélène se revêtit de son manteau de fourrure et, sur un ton de défi étrange, elle annonça qu'elle allait dans la forêt faire un tour.

— Oh ! gronda Galissarde, par un froid pareil ! Ne commets pas d'imprudence, au moins.

— Non !

De gros nuages répandaient sur la forêt une ombre farouche, où croassaient par bandes les corbeaux poussés par le vent.

C'était bien un jour de deuil. Mais qu'il devait faire bon chez de jeunes époux amoureux et sans soucis, douillettement reposés, l'un près de l'autre, au coin d'un feu qui chante, sous la vigilance d'une lampe qui éclaire juste les mains et les visages ! Dans la forêt gémissante, Hélène suivait le sentier familier, le premier qu'elle eût connu au monde. Quand elle se délivra de l'obscurité des grands arbres, elle fut surprise de ne voir, dans la clairière de la Clamouse, si chère à son souvenir, qu'une lueur blême, une solitude pleine de menaces. Car de la lèvre du causse la cascade s'écroulait en un fracas redoutable qu'accompagnait en sourdine le sanglot monotone de l'onde dans le sillon du granit. Une frayeur la saisit. Elle courut par le sentier presque invisible déjà de la forêt. A deux reprises,



elle tomba sur le tapis glissant des feuilles et des aiguilles, tassées là depuis des années sans nombre. Enfin, du haut du talus qui s'incline vers le chemin aux ornières caillouteuses, elle aperçut la bonne étoile, à la vieille maison de nounou Galissarde. Lumière douce aux yeux, après l'horreur de l'isolement au sein de la forêt, qui lui avait semblé hostile, elle aussi ; petite lumière heureuse qui, dans le silence de la montagne, offrait un abri, simple, mais sûr, à sa souffrance.

Quand elle atteignit la maison, elle haletait d'émotion, encore plus que de fatigue. Nounou maugréa :

— D'où viens-tu donc ? Tu ne caches pas à te rendre malade, par hasard ?

— Non, ma nounou. Ne t'alarme pas. J'ai voulu revoir, pour la dernière fois peut-être, ces retraites de la forêt qui m'enchantaient naguère.

— La dernière fois, tu dis ? Que non. J'espère bien que tu y reviendras souvent, et même quand je ne serai plus de ce monde.

A ces mots, Hélène pressentit que sa nounou daignait enfin comprendre ses misères et lui ouvrir de nouveau son amour. Doucement, elle la saisit par ses fortes épaules et, pour lui marquer déjà sa gratitude, elle la baisa aux joues.

— As-tu confiance en moi, maintenant, nounou ?

— En toi, j'ai toujours eu confiance. Mais peut-on avoir la même confiance en ton mari, qui est un fantaisiste !

— Oui, tu le peux. C'est fini, la fantaisie. Le malheur s'acharne sur nous trop injustement pour que le caractère de Lagriffoul ne se soit pas modifié. Il souffre, et peut-être plus que moi.

— Ça fait du bien de souffrir. Allons, ma fille, il m'est pénible de te voir si malheureuse. On fera de son mieux.



— Merci, nounou, merci ! Je savais bien que tu aurais pitié... Dis, tu me permettras d'aller demain à Usclas annoncer la bonne nouvelle ?

— Oui, puisque tu le veux.

Hélène dormit d'un seul sommeil, calme, sans rêve. Impatiente d'apporter à Lagriffoul sa vertu d'espérance, elle se leva de bonne heure. On attela l'âne *Cadet* à la carriole. Et quel gentil voyage au petit soleil de l'hiver, brillant ainsi qu'un jour de printemps sur la route blanche, le long du Jaur tout vert qui parmi les joncs et les roseaux fredonnait sa chanson de montagne !

Hélène n'arriva qu'à cinq heures du soir, déjà obscur, à Usclas. De sorte que, dans les rues, personne ne remarqua son passage. Il faisait froid. Chacun se chauffait dans sa cuisine. Hélène ne rencontra guère que des ménagères courant à leurs emplettes, un élève du collège sortant de sa retenue, trois amateurs de café s'empressant, le col du pardessus relevé, à leur apéritif.



## V

L'enseigne en énormes lettres dorées du *Petit Paris* resplendissait inutilement sur l'orgueilleuse façade. Les Lagriffoul ne cachaient plus leur défaite. Depuis une semaine, ils avaient congédié leur personnel.

Le plus odieux ou le plus triste de leur épreuve imméritée, c'est qu'ils ne devaient plus compter sur l'assistance de Galissarde. Celle-ci, à leurs rappels de ses promesses, répondait invariablement qu'elle avait encore besoin de réfléchir. On était en février. Les Charmasson ne consentaient à se mêler de rien, comme s'ils eussent craint de se brûler dans l'aventure.

— Ah ! grommelait le libraire, que ce Lagriffoul se débrouille, puisqu'il n'a pas écouté mes conseils. Par exemple, il a eu vite dévoré son bien et plié boutique.

Cependant, le carnaval battait son plein.

Courtès avait accroché au-dessus de sa porte la volumineuse tête grimaçante, peinturlurée de vert, de jaune et de rouge, qui depuis quarante ans enseignait que chez lui le public trouvait toute une collection, la plus variée, de masques et de déguisements.

Cette année, il faisait des affaires d'or. Les vigneronns avaient richement vendu leurs récoltes. Chaque corporation : les travailleurs de terre, les tonneliers, les jardiniers, organisait à tour de rôle de grands bals au théâtre. Les blessés de la



faillite Gauzy avaient tous, sans doute, pansé leurs blessures, ou, du moins, ils ne paraissaient guère en souffrir. Si quelques-uns pâtissaient d'un manque de ressources, ils ne proféraient aucune plainte, pareils à ces pauvres toutous errants qui, mordus au cours d'une bataille, se contentent d'aller dans le fond d'une impasse lécher leurs plaies saignantes.

Les Lagriffoul, parce qu'ils étaient francs, n'essayaient pas de tromper le monde. D'ailleurs, leur magasin toujours vide, si bien éclairé au milieu de la ville, ne trahissait-il pas suffisamment leur détresse?

Hélène, au contact permanent de Lagriffoul, lequel se plaisait à vivre face au public, dans une sincérité ostentatoire, n'avait-elle pas pris un peu de son caractère? Après tout, si elle avait maintes fois éprouvé ses extravagances de poète baroque, elle avait également été gagnée par l'innocence de son cœur, plus généreux que son esprit. Le malheur, pour eux, n'était pas seulement de se savoir à la merci de tant de créanciers, mais de sentir l'hostilité perfide des gens du voisinage, puis de toute la ville, qui les accusait toujours, sans l'ombre d'une preuve, de n'avoir retiré que des bénéfices de la faillite Gauzy.

Alors, ma foi, avant de jeter le manche après la cognée, ils décidèrent de tenter tous les moyens de sortir de leur embarras.

Un vendredi, qui est le jour le moins favorable au commerce, vers trois heures de l'après-midi, où la ville repose en sa somnolence, quand les jardiniers eurent enlevé leurs dernières corbeilles et que Mangeluss eut achevé de nettoyer les carreaux de la place, Lagriffoul s'en fut gravement chez M. Fornay.

M<sup>me</sup> Fornay, si modeste en sa robe de laine noire qui l'enveloppait étroitement jusqu'aux talons



comme un sac, était sur le haut de l'échelle, en train de ranger les cartons d'une étagère. Elle ne quittait jamais sa maison; elle éprouvait un véritable délice à remuer le fouillis de cotonnades, de lainages et de lingerie, au milieu duquel son instinct savait — et quel miracle! — découvrir la piste d'un article désiré par une cliente.

Heureuse ainsi qu'un pinson dans sa cage, elle accueillit avec son amabilité de marchande le patron du *Petit Paris*.

— Té, monsieur Lagriffoul! Qu'y a-t-il pour votre service?

— M. Fornay n'est pas là?

— Non, péchère! Vous savez bien qu'il fait la sieste. Mais je crois qu'il aura bientôt fini.

— Tant pis. A une autre fois.

Pour rien au monde elle n'eût commis l'indiscrétion de demander à Lagriffoul l'intention de sa visite, car n'était-elle pas, selon la tradition, l'épouse docile, la servante de son mari, son maître? Rôle de servante qui ne l'humiliait point, au contraire, puisqu'il la dispensait d'initiative et de responsabilité.

— A une autre fois, répéta Lagriffoul. Il n'est pas malade, au moins?

— Que non! Lui, jamais malade. A présent, c'est là-haut, dans sa chambre, qu'il fait la sieste... Mais je l'entends.

En effet, dans l'étroit escalier de pierre, que rétrécissait encore un tas de cartons sur chaque marche, on entendait le pas précautionneux du maître.

Quel étonnement le saisit lorsque, ayant ouvert la petite porte où étaient suspendus des balais et des brosses, il aperçut, debout dans la tranchée ménagée entre le comptoir et les colonnes de paquets montant jusqu'au plafond, son jeune rival



attentif et qui tout de suite affecta l'air d'un courtisan !

— Té ! dit-il, bourru. Toi, ici !

— Je viens vous parler d'une affaire sérieuse.

— A moi !... Toi !...

— Ne nous serait-il pas possible de nous isoler ?... Si une cliente arrive...

— Non. Ce n'est pas l'heure. Té ! Prends la chaise, et moi je me mettrai là, au-dessus de toi.

Lagriffoul s'installa dans le coin le plus sombre, à gauche de la porte, qui du matin au soir restait ouverte sur la rue. M. Fornay, ayant retroussé les menues basques de sa redingote, s'assit sur le bout du comptoir, et la tête basse, afin de mieux écouter Lagriffoul, sans que sa femme eût esquissé le moindre signe de curiosité, il eut un sourire moqueur :

— Alors, qu'est-ce qu'y a ?

— D'un mot j'expliquerai tout. Mon magasin ne marche pas. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Pardi !

— Tout le monde m'en veut. Eh bé ! je vous offre la succession. Voilà !

M. Fornay, jouant la comédie à merveille, s'ébroua brusquement, avec une telle agilité qu'il aurait chu du comptoir, s'il n'avait eu l'habitude de s'y percher.

— Que racontes-tu, à moi ! Ton bazar du *Petit Paris* ? Mais il en faudrait, des sacrifices, pour le ranimer !

— Vous êtes riche, allons !

— Je suis à mon aise ; oui ! Mais ici, dans ma caverne, comme tu l'appelles, je travaille à peu de frais. Dans ton bazar, la clientèle ne me suivrait pas. Car ce n'est pas chez moi qu'elle vient, c'est dans la caverne, par routine, comme la fourmi va dans sa fourmilière.

— Vous avez une si belle réputation...



— Non ! Non !... Ah ! Lagriffoul, tu m'as fait souffrir par tes ambitions. J'ai cru un moment que j'étais perdu. Et maintenant, je suis plus que jamais attaché à ma bicoque. D'abord, si toi, avec toutes tes inventions, tu n'as pas réussi dans ce magasin si bien situé, personne n'y réussira.

— Vous ne me donnez pas beaucoup de confiance.

Tandis que Lagriffoul, penaud, se mordait les ongles, M. Fornay, triomphant du haut de sa gloire, cligna des yeux et ricana :

— Et puis, es-tu à plaindre ? Non. Voyons, tu n'es pas sans le sou ? Tu as su amasser bonne pelote.

— Moi ?... Oh !... Repoussez ma proposition si honnête, mais ne croyez pas, je vous en supplie, aux méchants racontars du monde.

— Allons donc !... Entre nous, Lagriffoul, avoue que Gauzy t'a épargné, ou plutôt à ta mère, les pires conséquences de sa catastrophe.

— C'est honteux, ce que vous dites ! Moi que Gauzy a maltraité plus fort que les autres !

— Personne ne le croit. En effet, tu serais bien sot de te retirer du commerce, si tu n'avais pas de quoi vivre demain. Après tout, tu as raison de te défendre. N'avoue jamais !

Lagriffoul, en un frémissement d'indignation, se leva de sa chaise, et M. Fornay, ayant sauté de son comptoir, ils se défièrent un moment comme deux petits coqs maigres.

— Té ! s'écria Lagriffoul, il n'y a que des gredins qui soient capables de m'accuser d'une duplicité aussi criminelle !

— Merci pour le gredin que je suis, n'est-ce pas ?... Hé ! va-t'en au diable ! Que tu voulais me ficher dans le sac !

Lagriffoul sortit d'un bond, en serrant les poings,



tandis que M. Fornay, du seuil de sa boutique, lui jetait ses malédictions.

M. Pouget, qui, dans l'encoignure de sa porte, lisait un journal, reconnu au passage, par-dessus les verres de son lorgnon, Lagriffoul qui grommelait entre ses dents.

— Ouais, Lagriffoul, qu'est-ce qu'il y a?

— Votre Fornay est une canaille!

Julian, Courtès, non sans prudence, en balançant leur grand corps, arrivèrent.

— Oui. Fornay ne m'accuse-t-il pas d'avoir gagné de l'argent dans la débâcle de Gauzy?

— Hé! mon petit, tu n'empêcheras jamais le monde de jacasser.

— Sachez que je n'ai plus assez de ressources pour payer tous mes fournisseurs. J'étais allé chez M. Fornay lui proposer la succession du *Petit Paris*.

— Que veux-tu, il est si bien chez lui! Nous n'aimons pas, comme toi, courir l'aventure.

— L'aventure, mais non! C'est la fatalité qui m'accable, croyez-le.

Lagriffoul parla longtemps, d'une voix si retentissante que tous les voisins, Azéma lui-même, sortirent de leurs boutiques. Seulement, personne ne lui répondait plus.

Il rentra chez lui d'un pas las, en gémissant des plaintes qu'il savait inutiles.

Hélène, toujours charitable, le prit par la main comme un enfant. L'ayant emmené là-bas, dans le coin de son bureau, afin de le dérober à la vue des curieux, elle insista une fois de plus sur la nécessité d'abandonner le pays d'Usclas et de se retirer dans la montagne, au moins pour quelque temps.

— Mais notre magasin, que deviendra-t-il?

— Quand nous serons tranquilles à Corniou, nous tâcherons de le céder à une société.



— Ma foi, tu as raison. Mais Galissarde nous acceptera-t-elle dans sa maison? Elle ne répond pas à nos lettres.

— Parce qu'elle hésite encore à ouvrir son portemonnaie. Autrement, je suis sûre que, si je me présente chez elle, et toi avec moi, bien entendu, elle nous acceptera de bon cœur.

— En effet, Hélène, tu as encore raison.

Jusqu'au soir, comme tous les jours, ils examinèrent ensemble leurs projets de relèvement. Cependant, la scène de Lagriffoul chez M. Fornay se répercuta dans les divers quartiers de la ville, et naturellement jusque dans le café où Vignal savourait son apéritif, en grillant des cigarettes. Aussi, le lendemain, celui-ci se rendit, la tête haute, au magasin du *Petit Paris*.

— Ouais! Il paraît, mon ami, que tu veux quitter Usclas? C'est fou.

— Très raisonnable, au contraire. Je ne vends plus rien : pourquoi le cacher? Et je ne veux pas m'user dans ma fainéantise.

— Mon ami, on pourrait s'entendre. Je te ferais de belles peintures — oh! pas dans ton genre, bien sûr, — des peintures d'enseignes, et la clientèle te reviendrait.

— Non. Ma résolution est prise, tu n'y changeras rien.

— Regarde chez M. Fornay. Il est enchanté de mon travail.

Lagriffoul haussa les épaules avec un rire railleur, trempé d'amertume.

— Tu te moques de moi, Lagriffoul. Tu me crois peut-être un besogneux en quête d'ouvrage. Mais de l'ouvrage, j'en ai toujours plus que je n'en demande.

Comme Vignal s'excitait à mesure en sa gloriole d'artiste, Hélène, qui n'avait soufflé mot, par crainte d'une dispute vint au secours de son mari :



— Notre destin est fini dans cette maison. Il faut que nous partions. Ce n'est donc pas le moment de nous livrer à des dépenses superflues.

Le corpulent Vignal poussa un soupir de chagrin. Puis, non sans quelque compassion à l'égard des deux époux que hantait le malheur, il interrogea :

— Où vous irez ?

— Nous ne le savons pas encore.

— Je suis peut-être indiscret, mais on pourrait vous donner un coup de main.

— Merci ! répliqua Hélène, qui se mit à rire. On se débrouillera tout seuls. Nous sommes jeunes.

— C'est bien ce que je disais. Pourtant j'avais cru... Enfin, nous sommes à votre disposition.

— Merci, vous êtes bien brave.

Hélène l'accompagna jusqu'à la porte. Et d'une telle marque de considération le beau Vignal se rengorgeait, à la fois superbe et gentil.

Il n'avait pas fait trois pas sur le carreau qu'il aperçut, au seuil de sa boutique, le long et maigre Courtès.

— Bonjour, monsieur Courtès. Eh bé, qu'est-ce que vous dites ?

— Pas plus, répondit de sa voix caverneuse Courtès, dont les yeux, enfoncés dans des orbites presque noires, brillaient d'une espiègle gaieté.

Car la seule apparition de ce brigand de Vignal, qui ne possédait pas un sou et qui était toujours content, provoquait l'envie de rire.

— Tout de même, monsieur Courtès, est-ce que le bal des « petits messieurs » se présente bien ?

— Très bien. Pour ça !... J'ai déjà loué quinze dominos et cinq grosses têtes, qui me sont arrivés de Paris.

— De Paris !... Oh ! je vous félicite. On sait faire les choses à Usclas... Allons, adieu, hé !

En passant, Vignal jeta un coup d'œil chez Ju-



lian, le pâtissier, ainsi que chez Pouget, l'épicier. Mais les volets n'étaient qu'entre-bâillés. C'est qu'il faisait un peu froid, et ces messieurs prenaient leurs précautions.

Vignal avait raison.

En ville, la faillite Gauzy étant oubliée, on ne s'occupait que du bal masqué de la semaine prochaine. On disait qu'y assisteraient non seulement les travailleurs de terre, les lessiveuses et les couturières, comme d'habitude, mais aussi, chose inouïe, les demoiselles, les vraies demoiselles de la petite bourgeoisie.

Dans beaucoup de maisons, même chez les fiancées de la plupart des petits messieurs du négoce, on confectionnait des costumes pittoresques, que sûrement on n'avait jamais vus.

Que de surprises, mon Dieu ! Et que de joies partout ! La rivalité des familles, séparées toujours par la politique ou par l'argent, faisait trêve. Et chacun des masques gardait jalousement secret le dessin du costume inédit qu'il se proposait d'arborer.

Enfin, le grand jour, ou plutôt le grand soir, arriva, le samedi, naturellement. La nuit était à peine tombée qu'on entendit le tonnerre des tambours et des grosses caisses, là-haut d'abord, au quartier du château, puis au quartier de la Farelle, à celui de Béziers, de l'Ecorchoir. Et, au bout d'une heure, la clique infatigable déboucha de la rue Conti sur le carreau de la halle, en un fracas qui ébranla les vieilles maisons étonnées. Les gens du voisinage apparurent vite sur leurs portes, ensuite se répandirent jusque sous la halle, M. Fornay lui-même. Sauf, par exemple, les Charmasson, qu'importunait tant d'émotion grossière. Quant aux Lagriffoul, ils n'osaient pas se montrer, du moins pas encore. Après le souper, ils s'étaient calfeutrés dans leur salle à manger si douillette, et parfois ils s'interrogeaient du regard longuement. Quelle envie les tra-



vaillait d'aller, en bons enfants d'Usclas, voir la farandole!...

— Après tout, dit Hélène, nous ne devons rien à personne.

— Pardi!... Qu'on dise ce qu'on voudra.

Pourtant, ils ne bougeaient pas de leurs chaises, retenus qu'ils étaient par un dernier scrupule et par la peur de l'opinion publique.

On entendait à présent sur le Planol le grondement des tambours et des grosses caisses, un grondement pareil à celui du canon. Soudain, quand la bonne eut levé le couvert, elle s'approcha de ses maîtres avec un air de supplication calme et s'appuya contre la table.

— Qu'avez-vous, Ursule?

— Madame... je n'ai jamais vu la farandole dans la nuit.

— Moi non plus.

— Alors, je demande à Madame la permission d'aller sur le Planol.

Hélène se tourna vers son mari qui caressait soigneusement sa petite barbe noire.

— Je crois, dit-il, que nous en avons envie tous les trois.

— Et la vaisselle, Ursule? objecta Hélène.

— Je la ferai demain de bonne heure.

— Bien! Allez voir la farandole.

— Oh! merci, Madame! Merci!

— Nous y allons aussi, dit Hélène. Viens, Lagriffoul. Tu as besoin de dissiper ta tristesse.

— Oui, ma bonne Hélène. A mon tour, je te remercie.

Il l'embrassa tendrement, non sans avoir eu l'idée étrange, qui lui parut saugrenue et qu'il n'osait point révéler, qu'ils commettaient une imprudence en quittant ce soir leur maison, et qu'ils la voyaient pour la dernière fois.

Ils entendirent Ursule dégringoler prestement



l'escalier. Eux-mêmes, couverts de leurs manteaux, se trouvèrent bientôt sur le carreau de la halle, parmi les remous de la foule qui affluait toujours de tous les quartiers.

Au Planol, sur la terrasse du Grand Café de la Bourse, la farandole des masques s'organisait.

On y remarquait des déguisements tout neufs et de la plus riche parure : des pierrots, un polichinelle, un danseur, jeunes et vaillants.

Sur le parapet de la promenade, de l'autre côté de la route, des bombes éclatèrent, une douzaine, pour annoncer le signal du départ. Et la farandole se déroula, sur deux rangs largement espacés, la farandole qui devait, après ses évolutions sur le Planol, monter à travers la ville jusqu'au théâtre. Partout alentour, sur les balcons des cafés et des maisons coossues, s'allumaient des feux de Bengale.

Des porteurs de flambeaux de résine, échelonnés en serre-file, à droite et à gauche, suivaient en cadence le défilé des masques, qui sautaient, dansaient d'un pas discret, harmonieux, au son des tambours, des fifres et des grosses caisses. Parfois la farandole, plus rapide, décrivait de soudaines arabesques dans la foule surprise, sous le beau ciel étoilé.

Et tout le monde riait.

Ainsi, la farandole, continuant au pas de danse, avec une discipline parfaite, son défilé par la longue place des Eaux-de-Vie, arriva sur le carreau de la halle, où l'attendait le *Poulain*.

M. Azéma, le pharmacien, pour flatter sa nombreuse clientèle, alluma des feux de Bengale, ainsi que Courtès, qui profitait de l'occasion pour illuminer d'une publicité tapageuse les masques en carton de sa boutique.

Mais tout de suite on remarqua le visage fermé, sans lumière, de l'énorme maison du *Petit Paris*. Et



une clameur de dépit, de colère, s'exhala de la foule.

— Ouais ! Le compère de Gauzy qui boude ! Le traître ! Il n'est plus des nôtres !

Quelques gamins se précipitèrent les premiers sur les volets de la devanture et, au risque de les endommager, les frappèrent des poings et des pieds.

Le *Poulain* tournoya sur lui-même, avec une intensité agressive : d'une secousse il heurta, comme d'un coup de lourd bétail, la large porte, au risque d'en briser la glace, ce qui fit beaucoup rire. Après quoi il reprit sa marche dansante, au son enragé de la clique, et la farandole déroula ses brillantes écharpes sous la halle, où s'épandait la fumée rousse des flambeaux.

Heureusement, personne ne reconnaissait, au milieu de tout le monde, les Lagriffoul, emmitouffés dans leurs manteaux. Parfois, ils tremblaient de peur, au contact de tous ces ennemis dont ils n'auraient jamais soupçonné la haine si violente.

— Nous rentrons ? dit Hélène.

— Pas encore, répondit Lagriffoul. Il y a sur le carreau trop de niais qui ont l'air de narguer notre maison... Mon Dieu, que leur avons-nous fait ?

Le malheur, hélas ! ne voulait pas lâcher les patrons du *Petit Paris*. Car Lagriffoul avait, comme chaque soir, par mesure d'aération, ouvert les soupiraux du sous-sol, où il remisait avec des marchandises plusieurs objets utiles à son commerce. Or, pendant plusieurs minutes, les porteurs de flambeaux les avaient agités le long des volets de la devanture, et une touffe de résine, sans que nul ne s'en aperçût, était tombée dans le sous-sol. Le feu saisit rapidement des caisses pleines de paille, puis un bidon d'essence.

Et pendant que les Lagriffoul, craignant toujours de rentrer chez eux, suivaient la farandole



jusqu'au-delà de la halle, la flamme gagna le magasin du *Petit Paris*.

— Un quart d'heure après, ils s'en retournaient bras dessus, bras dessous, parmi des groupes de curieux déjà las, lorsqu'un affreux cri d'alarme retentit :

Le feu ! Le feu !... le feu au *Petit Paris* !...

— Pas possible ! gémit Hélène. Est-ce qu'on aurait mis le feu à la maison ?

— Lagriffoul, abandonnant le bras d'Hélène, courut. Pas de clef. Dans son désarroi, il ne la trouvait plus dans sa poche.

Pendant que les curieux, bouche bée, hésitaient entre la pitié à l'égard de Lagriffoul et la satisfaction de le voir puni par la Providence, il s'efforça d'ouvrir la porte à coups de poing.

Vains efforts.

La flamme jaillit par une fenêtre, et d'autres flammes impatientes, qui dévoraient volets et persiennes.

Et toute la maison flamba.

On n'entendait plus au loin, sur la place de la Farelle, le grondement de la farandole. Les curieux affluaient devant le *Petit Paris*. Leur pitié enfin fut la plus forte. Deux citoyens montèrent au clocher sonner le tocsin ; plusieurs allèrent à la mairie chercher des pompes. L'humaine bonté se propageant de proche en proche, comme le feu, tous s'empresèrent à l'œuvre de salut : les pires méchants de tout à l'heure se montraient les plus dévoués. La foule, plus dense à mesure, débordait du carreau, se pressait sous la halle, avec des clameurs de désolation et d'impuissance, chaque fois que le feu, souverain et beau dans la nuit étoilée, prenait un nouvel essor.

Personne ne pensait aux Charmasson, lesquels ne participaient jamais à la vie de la cité commune.



Les Lagriffoul restaient immobiles, serrés l'un contre l'autre, en anxieuse contemplation de l'invincible fléau, qui ne voulait pas leur laisser la moindre ressource. Car, par nonchalance ou par économie, Lagriffoul n'avait pas encore signé son contrat d'assurance.

Cependant, on s'approchait d'eux : d'abord des inconnus, puis quelques amis, se souvenant qu'Hélène était une femme modeste, agréable, tant estimée naguère, et que son magasin avait en somme vendu ses lingeries et ses lainages moins cher que le magasin de M. Fornay.

Tandis que Vignal, au lieu de se joindre aux serveurs de la chaîne, donnait des conseils de droite à gauche, Courtès, Pouget, leurs voisins, suppliaient M. le maire, qui était accouru sur le lieu du sinistre, qu'on préservât au moins leurs maisons.

— Vous n'avez rien à craindre, déclara M. le maire, vos murs sont plus épais que ceux d'une forteresse.

Le tocsin sonnait toujours, lugubre dans la nuit froide, que traversaient les longs plis de la flamme intrépide.

M. Fornay, qui maintenant n'avait plus à redouter de concurrence, s'avança doucement jusqu'à Lagriffoul :

— Je te plains, va. Comment un pareil accident s'est-il produit ?

— Est-ce que je le sais !... Et l'on dira peut-être que c'est moi qui ai incendié ma maison.

— Oh ! ça, impossible.

— Hé ! pourquoi pas ! Une fois qu'on est lancé dans la calomnie, on ne peut plus s'arrêter.

L'air se gonflait d'odeurs nauséabondes ; les maisons du quartier barricadaient leurs fenêtres. On avait ouvert toutes les fontaines, et les pompiers inondaient de véritables trombes l'incendie qui parfois désagrégeait, en de subits écroulements pareils



à des tremblements de terre, un étage, puis un autre, le coquet appartement de Lagriffoul, l'atelier si gentil en ses riantes parures, enfin la maison entière jetée pêle-mêle sur les décombres fumants du sous-sol. Aux dernières heures de la nuit, il ne resta plus qu'une dizaine de sauveteurs, presque tous de cet âge de jeunesse où l'on a le cœur neuf, toujours prêt au sacrifice.

Les Lagriffoul, rassasiés du spectacle de leur infortune, s'adossaient à un pilier de la halle, et ils s'efforçaient en vain de résister à la fatigue de leur corps et de leur âme. Hélène, courageuse, entraîna son mari.

— Que faisons-nous là? Viens.

— Ma foi, c'est vrai. Mais où aller? Chez ma mère?

— Non. Laissons-la tranquille, cette pauvre maman. Elle aura bien le temps d'apprendre... Allons chez mes parents.

— Je parie qu'ils ne savent rien de notre malheur.

— Rien, c'est sûr.

Ils ne se trompaient pas. Il fallut frapper longtemps à la petite porte de la ruelle, puis parler avec M. Charmasson qui, en bonnet de coton, avait ouvert à demi sa fenêtre et n'en finissait plus de réveiller ses esprits. Dare-dare, frémissant de douleur, il descendit ouvrir à ses enfants, non sans maugréer.

— Que dites-vous donc?

— La vérité, papa. Nous n'avons plus rien.

— Entrez! Entrez!... Qu'il fait froid!

— Et maman?

— Je lui ai tout appris d'un mot. La voici.

M<sup>me</sup> Charmasson, s'étant à la hâte vêtue d'un peignoir, chaussée de pantoufles, un foulard autour de la tête, accourait dans la cuisine. Sa grosse figure était mouillée de larmes, ses yeux hagards.



— Ah ça ! Lagriffoul, tu veux donc, à force d'émotions, nous faire mourir ?

— C'est comme ça que tu nous consoles, maman !

— Bien ! Bien !... Comment cela est-il arrivé ?

— Nous l'ignorons. Les flambeaux de la farandole, sans doute...

— Pardi ! Les gens ne rêvent que bombance... Et vous autres, que deviendrez-vous ?

— D'abord, si vous le permettez, nous coucherons ici.

— Hé !... Puisqu'on ne peut faire différemment. On dirait dans le pays que nous n'avons pas de cœur. Hélène, tu as ta chambre, là-haut.

M. Charmasson, qui ne se troublait guère, malgré les pires catastrophes, piétinait autour de la table.

— Allons nous coucher, dit-il, au lieu de nous égarer en bavardages. Il faut encore dormir un peu, si nous voulons demain valoir quelque chose.

## VI

L'incendie avait, voici huit jours, dévoré tout l'immeuble du *Petit Paris*.

On plaignait Lagriffoul ; on le maudissait aussi, d'avoir souillé le plus beau quartier d'une plaie noire, hideuse, tas de débris calcinés, où seuls s'aventuraient les chiens et les chats. Qui donc nettoierait la place de cet amas de fumiers, dont l'haleine pestilentielle s'en allait des fois jusqu'au Planol ?

Lagriffoul, qui heureusement était un ami de M. le maire, obtint que les employés de la voirie l'aideraient en l'urgente besogne de salubrité pu-



blique. La besogne commença tout de suite, et que Vignal vint de temps à autre surveiller.

Maman Lagriffoul, lassé de se lamenter dans l'ombre de sa boutique, se rendait chaque jour à la première messe, de grand matin, prier Dieu d'assister ses enfants dans la peine et de la rappeler elle-même à Lui, entre les bras de la mort. Les Charmasson, qui avaient jeté un simple coup d'œil aux restes de l'incendie, refusaient désormais d'y retourner une seconde fois, pour ne pas s'exposer à la mauvaise humeur du monde. Ils ne gardaient que par résignation sous leur toit Hélène et son mari. Celui-ci avait écrit à Galissarde. Répondrait-elle enfin ?

Hélène, qui retrouvait, non sans douceur, dans sa chambre de jeune fille, le souvenir de ses jours d'insouciance, ravaudait le linge de la famille, afin d'acquitter par son travail l'hospitalité de ses parents.

Un jour que Lagriffoul, avide de récupérer quelques ouvrages de sa peinture, fouillait les décombes, en partie déblayés, de sa maison, Courtès, qui était si content de ses recettes de canarval, l'interrogea d'un ton moqueur :

— Est-ce que tu reconstruiras ton magasin ?

— Avec quoi ? Je n'ai plus le sou.

— Tant pis ! Mais, on peut bien te l'avouer à présent, tu nous gênaï beaucoup.

— Oui, c'est possible.

Lagriffoul s'humiliait si gentiment que Courtès le plaignit d'un cœur sincère.

M. Fornay à son tour s'approcha, un peu rougeaud sous son chapeau vert, et affectant la compassion d'un bon apôtre.

— Quelle calamité, Lagriffoul, hé ? Ce n'est pas juste. Car, en somme, tu étais animé des meilleures intentions.

— Vous voyez que ça ne suffit pas, les meilleures



intentions. Vous êtes trop heureux, vous. Prenez garde !

— Eh bé, merci.

— Le malheur vous tombe dessus à l'improviste, dans le moment où on s'y attend le moins... A propos, est-ce qu'on prétend encore que Gauzy m'a fait des privilèges ?

— Pardon, moi je ne me mêle pas à ces racontars.

— Ah ! tout m'accable à la fois.

Comme ils virent des larmes dans les yeux de Lagriffoul, Courtès et Fornay s'éloignèrent prudemment, pour ne pas trop s'attendrir, si par hasard il sollicitait n'importe quel secours. Lorsqu'il rentra par la ruelle chez les Charmasson, sa belle-mère lui tendit d'une main revêche une lettre qui arrivait de Corniou. Galissarde avait été malade pendant quinze jours. Elle attendait de bon cœur Hélène et son mari.

Alors, Lagriffoul, en son goût de l'aventure, reprit courage.

En compagnie d'Hélène, il régla ses affaires, des notes de fournisseurs, le déblaiement de ses ruines, et au grand soulagement des Charmasson, à la désolation de maman Lagriffoul, qui les embrassait peut-être pour la dernière fois, ils s'embarquèrent un matin pour Bédarieux, sans beaucoup de bagages, péchère !

C'était la fin d'avril, époque bénie en ce bas Languedoc riant de lumière. Quand la ville eut disparu dans la fraîche verdure de ses jardins et de ses platanes, il sembla naturellement à Lagriffoul que son malheur disparaissait également, au loin-tain d'un autre âge.

Pour lui, pour Hélène, la montagne s'éveillait à la voix du printemps, qui avait renouvelé déjà la clarté de ses bois et parsemé d'herbes étincelantes les talus mêmes. Par la route blanche de la Cé-



venne, une auto les amena jusqu'au village de Corniou, isolé dans la corbeille de ses prairies, à la lisière de sa forêt. Galissarde, un peu triste depuis sa maladie, reçut avec une vraie tendresse les deux époux que l'adversité rendait encore plus chers, et confusément elle souhaitait aussi qu'auprès de leur jeunesse un renouveau pût lui revenir, comme à la terre.

Chez elle ils trouveraient toujours du pain, un foyer de famille. Quant à l'argent, non, elle ne s'en séparerait jamais ! Plutôt lui tirer le sang de ses veines, plutôt mourir ! Et elle aimait tant sa montagne !

Aux allusions d'Hélène, qu'elle comprenait tout de suite, elle répliqua invariablement, dans les premiers jours :

— Plus tard. Nous verrons plus tard.

Une fois, elle s'emporta :

— Tu m'agaces, Hélène ! Est-ce que vous n'êtes pas bien chez moi ?

— Si, ma nounou. Seulement, il n'y a pas d'avenir pour nous dans la montagne.

— Il y en aura plus tard... C'est ton mari qui te pousse contre moi, n'est-ce pas ?

— Non, ma nounou. Mais je vois qu'il « languit ».

— Il n'aime pas la terre, voilà tout. Qu'il aille donc labourer, tailler, fumer, sarcler, et il ne languira plus.

— On n'a pas été élevé dans ces habitudes.

— Tant pis ! En tout cas, ne me parle plus de l'argent.

Alors les jeunes époux firent de leur mieux pour devenir paysans, piochant le potager, arrosant les sillons du jardin, émondant les arbres, ramassant du bois dans la forêt, l'un et l'autre en costume de travail et chaussés de galoches. Mais on ne devient pas paysan. Il faut naître dans la terre, avec son



cœur, au contact du vent, de la pluie, du froid, aimer les voix de la solitude.

Heureusement, les longs jours arrivèrent, riches de soleil, chargés de fleurs et de fruits, par les champs qui sentaient bon comme des bouquets de noces, au bord des eaux qui riaient partout, sous la fonte des neiges, et qui parfois s'écroulaient en cascades de la lèvre du causse, et puis ruisselaient à travers les prairies, parmi les buissons, où le ciel se mirait avec les oiseaux.

En outre, les soucis du magasin occupaient encore Lagriffoul.

Il fallait entretenir des correspondances avec la tourbe impatiente des créanciers, ou s'en aller précipitamment chez un notaire, chez un huissier, dans cette vieille ville de Bédarieux dont un quartier sent la fabrique de drap, un autre le miel et le sucre des fameux biscotins, un autre la gentille rivière galopant sur les pierres où filent les truites. Tout juste si, par la vente de la maison incendiée, à Usclas, par la vente de son grangeot et de sa vigne, Lagriffoul réussit à acquitter jusqu'à sa dernière dette. Et, la conscience légère, il revint dans la fête de l'été au rêve de l'espérance.

Un jour, il osa parler de ses pinceaux.

— Non ! Non ! se récria Hélène. Je ne veux de ta peinture à aucun prix. Tu te croirais un artiste et tu ne serais qu'un paresseux.

Lagriffoul se résigna d'assez bonne grâce, afin d'expier ses péchés davantage. Ils décidèrent cependant, pour célébrer la liquidation de leurs misères commerciales, d'aller, en compagnie de Galissarde, passer une journée de loisir à Lamalou. Oh ! la charmante promenade, le long des haies bourdonnantes de guêpes, sur une route aussi lisse qu'un billard, dans l'enchantement d'un ciel d'azur ! L'âne *Cadet*, quoique vivant depuis toujours dans l'isolement de Corniou, n'avait pas peur des autos. Au



contraire, lorsqu'une auto, aussi impétueuse que le vent, dépassait sa carriole dansante, il essayait de courir, lui aussi, et même de galoper, comme un cheval, par amour-propre.

On était en juillet. A Lamalou, un monde venu de partout emplissait déjà les hôtels et les villas, qui s'échelonnent sous les pins et les platanes, dans le ravin de la bienfaisante Cévenne du Caroux.

Mais, avant de penser au dîner (midi), on s'en alla faire un tour à la source de la Vernière, là-bas, au-delà de la route, dans la simplicité de la combe, amie de l'ombre et du silence. La Vernière, oasis ombragée d'oliviers, au pied de la haute falaise d'Hérépian, et tapissée de jolies pelouses, rafraîchie par l'onde blonde de l'Orb qui, sur des bancs de sables et de rocailles, étale ses nappes miroitantes. Une guinguette attend, en face de la source, les baigneurs et les touristes qui s'installent, la plupart, à des tables rustiques pour jouer au loto.

Or, les Lagriffoul aperçurent tout à coup parmi les baigneurs, et avec quelle stupéfaction ! M. Fornay et sa femme. Les Fornay qui jamais ne sortaient de leur caverne d'Usclas ! Que diantre signifiait leur présence à Lamalou ?... Il faut noter que sur le sol de nos provinces, au moins du bas Languedoc, des compatriotes peuvent très bien, dans l'enceinte de leur cité, se détester à mort. Mais hors de leurs murailles communales, que ce soit loin ou proche, ils se reconnaissent de même race, de même famille, parlant le même langage avec le même accent. Par conséquent, bien que sur le pavé d'Usclas ils fussent séparés par une question d'intérêt, les Fornay et les Lagriffoul devaient, sur un terroir « étranger », se reconnaître fatalement une fraternité d'esprit et d'âme. Aussi ce fut avec une égale effusion, à laquelle participa Galissarde, qu'ils s'écrièrent ensemble :



— Té ga !... Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Nous sommes venus nous soigner, dit M<sup>me</sup> Fornay. Vous n'avez donc rien appris ?

— Péchère, non. Mes beaux-parents ont tellement peur de toucher à leur prochain qu'ils ne nous écrivent jamais rien du bruit de la ville.

— Hé ! pourtant !... Fornay qui a eu une attaque... Pas moins, té. Asseyez-vous.

Quand les Lagriffoul se furent assis sur le banc rustique, Hélène interrogea :

— Alors, comment cela vous est-il arrivé, pauvre monsieur Fornay ?

Celui-ci branla doucement la tête sur ses épaules voûtées, et remuant entre ses lèvres une langue lourde, il répondit :

— Un soir que je revenais de mes tours et rebistours sous la halle, je suis tombé dans mon escalier... Ça y était : l'attaque... Voilà un mois.

Les Lagriffoul s'extasiaient de compassion, aussi d'étonnement qu'un homme, qui était l'exemple de la sobriété et de la sagesse, fût frappé d'un mal inexorable.

— Tu sais, dit M<sup>me</sup> Fornay à son mari, je ne veux plus que tu parles. On te l'a défendu.

M. Fornay fit signe qu'il ne parlerait plus. Il regardait son verre, presque vide, d'eau de la Vernière, et jetait un coup d'œil méfiant, néanmoins sans méchanceté, sur le petit Lagriffoul qui paraissait très bien portant.

— Alors, demanda de nouveau Hélène à M<sup>me</sup> Fornay, vous pensez que Lamalou lui fera du bien ?

— D'après le D<sup>r</sup> Bastard, oui. Nous sommes ici depuis quinze jours. Des vacances qui ne finiront plus, pardi !

— Et qui garde la maison ?

— Péchère, nous l'avons fermée.

— Fermée?... Par exemple !



— Oh ! Nous ne la reprendrons plus. Impossible, à moi seule, il y a trop d'écritures. Et puis, nous avons assez de quoi.

— Ça, personne n'en doute.

M. Fornay secouait les épaules, approuvait de dodelinements de sa tête un peu ahurie.

Les deux femmes de Corniou ouvraient de grands yeux attentifs, tandis qu'une idée merveilleuse les travaillait en même temps. Galissarde, parfois, écartait de son énorme front haché de rides une mèche de cheveux gris ; les joues d'Hélène brillaient, toutes rouges, dans une fièvre de convoitise.

Plus rouée que son mari, elle se pencha vers la table et doucement insinua :

— Alors, le magasin, il vous faut le céder ?

— Oui, ma fille. Quel regret !

— A qui le céder ? Avez-vous quelqu'un en vue ?

— Non. Je ne vois personne. D'ailleurs, je ne veux pas d'étranger, ça me ferait trop de peine. Je veux quelqu'un du pays, qui aime ma maison, chez qui je puisse aller à mon gré, me retrouver un peu dans toutes mes marchandises... O mon Dieu !

M<sup>me</sup> Fornay sanglota ; M. Fornay lui mit une main sur l'épaule, la supplia des yeux d'être calme, courageuse. Hélène frappa la table de ses petits poings, afin de manifester sa tristesse, son indignation de si cruels malheurs. Presque aussitôt elle insista :

— Si vous n'avez personne...

— Eh bé, ma fille ?

— Vous nous connaissez, nous autres...

Les Fornay échangèrent un regard d'intelligence, en même temps que s'illuminait le mince visage noiraud de Lagriffoul qui admirait sa femme, si rusée et si gentille.

— C'est vrai, dit-il à brûle-pourpoint. Pourquoi pas nous autres ?

— Mon Dieu, pourquoi pas ! Vous êtes du pays,



nés dans le même quartier que nous. Certes, là-bas, vous nous avez fait souffrir. Mais dans nos épreuves tout cet embarras doit s'oublier. Seulement, pour acheter notre magasin, il faudra de l'argent.

— Nous en aurons, répliqua Lagriffoul, qui n'osait pourtant pas regarder Galissarde.

Hélène, plus hardie à cette minute suprême, se tourna vers sa nounou et, d'une voix caressante, la provoqua :

— Ce n'est pas quand la chance nous revient qu'on nous abandonnerait.

— Moi, je ne dis ni oui ni non. Faut réfléchir.

Et Galissarde, souriant avec malice, repoussa, comme par mégarde, Hélène dont le frôlement devenait importun. Puis, pour n'avoir pas d'engagement à prendre vis-à-vis des Fornay, elle rompit sans façon l'entretien :

— Nous allons dîner. C'est midi, on sonnera bientôt de la cloche à l'hôtel.

— Alors, fit Hélène à M<sup>me</sup> Fornay, on en causera ?

— Oui, ma fille, je te le promets.

— Et *adissias* ! salua Galissarde.

Brusque, elle amena les Lagriffoul à la longue passerelle qui, dans les clartés du soleil et de l'onde, franchit la rivière bruissante. En route, le visage pensif, elle évita de répondre aux allusions réitérées d'Hélène, qui par prudence prit le parti de se taire. Pendant le dîner à l'hôtel Mas, au milieu d'un monde qui déjeunait par petites tables, on se garda d'évoquer la succession du magasin Fornay. Au dessert, cependant, Hélène s'apitoya sur le sort du vieux boutiquier qui ne méritait pas un tel châtement. Et Lagriffoul, qui au fond s'en réjouissait, soupira :

— Ce qui fait le malheur des uns fait le bonheur des autres.

— Pas toujours, maugréa Galissarde en épiant



de son œil aigu, qui durant sa vie avait reflété tant de figures menteuses, les deux époux dociles et flatteurs.

Elle régla royalement la note du repas, fière d'exhiber plusieurs billets de banque entre ses gros doigts. Dans le remous de son orgueil, elle eut une véritable joie, qui la mit enfin de bonne humeur.

On revint le soir à Corniou, dans la pourpre du soleil qui parfois gênait les yeux de l'âne. Galissarde affecta de ne parler que des gens cossus qui n'avaient rencontré que la ruine dans des entreprises mal étudiées, ou des vieux qui, ayant prématurément livré leur fortune à des enfants étourdis, rencontré que l'ingratitude. Les Lagriffoul ne soufflaient pas un mot de protestation, et de quel émoi d'inquiétude ils frissonnaient!... Après qu'on eut soupé dans la fraîcheur verte du jardin, sous la treille aux muscats mûrissants, ils souhaitèrent une bonne nuit à Galissarde, mais ils ne pressentaient pas du tout de quel côté penchait son idée de l'argent.

Quand ils furent seuls dans leur petite chambre, Hélène interrogea son mari :

— Que crois-tu qu'elle fasse pour nous?

Lagriffoul, qui au moindre rayon d'espérance retrouvait son optimisme, répondit tranquillement :

— Elle ouvrira son porte-monnaie.

— Le contraire serait dommage, car les Fornay me semblent acquis à nos propositions. A la condition pourtant que dans Usclas on ne les détourne pas de leur bonne volonté.

— Oh ! ceux-là n'écoutent guère les suggestions de leur prochain.

A l'aube, ils se levèrent, sans bruit, pour ne pas déranger Galissarde. Mais Galissarde, comme eux, s'était levée plus tôt que d'ordinaire. Étonnés que déjà elle s'occupât dans le jardin à tendre les cordes où accrocher sa lessive, ils s'avancèrent d'un



pas timide, en souriant. Galissarde les regarda de travers, avec une moue de rancune. Car elle avait enfin résolu, non sans une satisfaction vaniteuse, de montrer aux gens de la plaine sa puissance, d'offrir au moins à Hélène le sacrifice de son bien.

C'est d'une voix grincheuse, en entremêlant ses recommandations d'une foule de reproches, qu'elle leur annonça la bonne nouvelle :

— Allons, ne vous tourmentez plus. Ça y est, nous irons nous entendre avec les Fornay dès qu'ils seront de retour à Usclas.

A ces mots, Lagriffoul eut des pieds à la tête un tressaillement de flamme; Hélène, en pleurant de bonheur, se jeta comme une enfant entre les bras de sa nounou.

— Seulement, dit celle-ci, il me faut conserver cette maison de Corniou. Et puis, j'ai cent mille francs, même davantage.

— Oh! nounou, il n'en faudra pas autant.

— Mais c'est pour toi... Que de bêtises tu me fais faire!...



## VII

A la fin de septembre, les Lagriffoul s'installèrent à Usclas, chez les Fornay, contrat de vente passé chez le notaire, pour la maison et pour les marchandises, les fonds versés comptant.

Sur le terrain du *Petit Paris*, une société d'automobiles bâtissait un hangar, élevé d'un étage, et cette innovation, plus tapageuse que le bazar de Lagriffoul, soulevait les critiques de Pouget, Courtès, tous les voisins. Mais, dans le quartier, on avait besoin de leurs gémissements, ainsi que de l'azur du ciel, de l'odeur des petits pâtés de Julian et du vol amoureux des pigeons roucouleurs.

La clientèle, par habitude, continua de fréquenter l'ancienne boutique de la rue Saint-Roch. Elle n'allait pas d'ailleurs chez Lagriffoul : elle allait chez M. Fornay. La maison, la borne au coin de la rue de la Foire, portaient pour l'éternité le nom de M. Fornay.

Lagriffoul n'osait pas, comme son prédécesseur, arborer un petit chapeau tyrolien ni une redingote verdâtre à menues basques, selon la mode de 1830; Hélène n'osait pas porter un tablier de lustrine sur le fourreau d'une robe noire.

Mais ils s'évertuaient à imiter les Fornay en toutes choses.

L'argent donne de l'esprit et du courage. Ils avaient bien compris qu'ils ne devaient rien changer aux usages d'antan, laisser au contraire,



entre les murs étroits de la boutique, l'entassement des marchandises et le désordre. Qu'importait la médisance ou la raillerie du monde, pourvu que chaque jour la recette tombât régulière, sans frais de luxe !

On pouvait avoir des enfants sans crainte, sous la bénédiction du bon Dieu. Hélène était enceinte. On attendait sa délivrance au commencement de l'hiver, à Noël peut-être.

Chaque soir, Lagriffoul s'en allait, en long manteau à capuchon, se promener sous la halle avec les vieux camarades de M. Fornay. Chaque dimanche, dans l'après-midi, il fermait sa porte et, en compagnie d'Hélène, il allait rendre visite à M. Fornay, qui maintenant demeurait là-bas, faubourg des Calquières, au fond du Pré, dans une vieille maison entourée de silence, égayée par les lueurs et les émotions de la campagne.

Ce brave M. Fornay ! Il se soignait tant qu'il pouvait. Mais la vie devenait horriblement triste. Il suivait un régime sévère, lui que ses camarades, autrefois, félicitaient pour sa gourmandise à table. Il ne marchait plus qu'avec peine ; sa tête branlait constamment, telle qu'un grelot vide au cou d'un vieux béliet.

M<sup>me</sup> Fornay veillait sur lui de son mieux, et vainement, pécaïre ! pour le distraire, elle si maigre, jamais malade, qui, ne mangeant rien, ne buvant que de l'eau, vivrait cent ans.

Ce qui tracassait surtout M. Fornay, c'était de ne plus revoir sa boutique que le dimanche matin, pendant quelques minutes, quand il sortait de la messe. Lagriffoul lui en donnait des nouvelles circonstanciées, mais ce n'était pas la même chose que de remuer des cartons, du lainage et de la lingerie, de recevoir du monde de tous les quartiers et de faire des écritures sur des grands livres.

Le soir des dimanches, les Charmasson, chose



extraordinaire, fermaient leur maison et s'en venaient chez leurs enfants savourer une volaille, que l'on rôtissait à la broche, selon la tradition des Fornay, dans la spacieuse cuisine, au premier étage.

Lagriffoul avait envoyé sa démission au Cercle.

Dès la moindre agitation dans la ville, il se terrait chez lui, et il trouvait du plaisir à interpeller du pas de sa porte les passants. De sorte que, sans quitter la rue Saint-Roch, il connaissait mieux que quiconque les commérages de tout le pays.

Justement, Vignal l'aborda un matin :

— Eh bé, tu ne veux pas rafraîchir ton magasin d'un coup de pinceau ?

— Non. Bigre non ! Ta peinture effraierait ma clientèle.

— Par exemple !... Tu deviens plus chiche que M. Fornay. Et à quoi lui sert d'avoir gagné une fortune ?

— Pendant qu'on la gagne, on est content.

— Content ! Je le suis bien, moi. Et le *Poulain* ?

— Laisse-le dormir... Té ! voici M<sup>me</sup> Agar qui arrive !

M<sup>me</sup> Lugagne avait pris l'habitude d'évoluer par le quartier de façon familière, sans chapeau. Lagriffoul et Vignal regardèrent au lointain de la rue Saint-Jean miroiter sa haute chevelure grisonnante et se balancer ses bras courts. Sa figure écarlate souriait à chacun des boutiquiers flânant au seuil de leurs boutiques, et ses yeux, d'ailleurs intelligents, clignotaient de gentillesse. Devant Lagriffoul, que Vignal semblait protéger, elle s'arrêta net, aimant le bavardage et la plaisanterie, sauf quand il s'agissait de la faillite de Gauzy.

— Eh bé, monsieur Lagriffoul, êtes-vous toujours satisfait ?

— Toujours. Vous savez le proverbe : « Il y a un temps qui trempe, un temps qui détrempe. »



— Le malheur, dit Vignal, c'est que Lagriffoul n'a pas confiance en mon travail.

M<sup>me</sup> Lugagne interrompit le peintre d'un grand éclat de rire :

— Toi, tu n'es qu'un fainéant. Mais tu as raison, puisque malgré tout tu te tires d'affaire.

Vignal, qui avait ses heures de dignité, n'accepta point la plaisanterie. Hochant sa tête robuste, il tendit le bras droit, ainsi qu'un tribun, et de sa main gauche caressant sa belle barbe noire, il riposta :

— Si je suis un fainéant, M. Lugagne, lui, qu'est-ce qu'il est ?

M<sup>me</sup> Lugagne, étonnée d'une pareille audace, vit rouge, les joues gonflées, les yeux pleins d'étincelles.

— Oses-tu parler ainsi, toi, espèce de Prix de Rome !

— Voilà un an qu'il examine la comptabilité de la banque. Combien de temps cet exercice durera-t-il, pendant que le public croque le marmot ?

— Il en a encore pour deux ans, au moins.

— Pardi ! Quelle aubaine !

— Sache que M. Gauzy a eu tort de se tuer. Oui, Monsieur, il y aura des surprises. Les créanciers ne perdront presque rien. Mais, de grâce, qu'on laisse travailler mon mari en paix.

— Tant mieux, Madame. Merci du renseignement.

Ils allaient se réconcilier, car à Usclas les brouilles ne sont jamais profondes, lorsque de la rue de la Foire un mendiant sortit d'un pas très doux.

C'était un vieux gueux à barbe de patriarche, un incorrigible pèlerin de la route, vêtu de guenilles, chargé d'un lourd bissaç, mais l'œil clair, souriant, la peau rose, les longs cheveux blancs tombant sur de larges épaules à peine voûtées. Il tendait aux rares passants un chapeau de paille



brûlé par les soleils et par la poussière; et il chantait d'une forte voix de basse le printemps, l'amour et les petits oiseaux.

Toute conversation étant impossible pendant un quart d'heure, M<sup>me</sup> Lugagne continua son chemin vers la halle, et Vignal s'en fut chez M. Pouget demander une cigarette.

Ce brigand de Lagriffoul, qui maintenant avait le goût du secret, n'avait pas dit au voisinage son intention de célébrer sa conquête de la boutique Fornay.

On n'avait plus, hélas! le grangeot pourtant fort agréable d'Azéma, non loin de l'Hérault.

C'est pourquoi, un samedi soir, Galissarde descendit de sa montagne, et encombrée de corbeilles de fruits, de légumes et de volailles. Elle revendiqua l'honneur de préparer le grand festin.

Les Charmasson, qui n'avaient pas revu la plaine depuis une vingtaine d'années, et la maman Lagriffoul, qu'on amena dans une auto, assistèrent à la fête avec une joie orgueilleuse.

Deux jours après, il y eut une surprise, qui du reste passa comme un éclair.

Certes, Galissarde avait bien prêté son argent, mais elle tremblait toujours de le perdre. Et puis, elle ne voulait pas mourir seule là-haut, dans sa maison trop vaste de Corniou. Alors, tandis qu'on s'attendait à son départ pour la montagne, elle déclara, un soir :

— Mes enfants, je ne m'en vais plus. Je me plais à Usclas autant qu'autrefois...

— Ah!... Ah!... C'est vrai? balbutia Hélène.

— J'irai à Corniou rien que pour dire bonjour à tout le monde, principalement à la bonne Mariou, et aussi pour chercher mon linge, mes costumes et mes volailles.

— Mais... Mais...

— Je ne vous gênerai pas, Hélène, je suppose?



— Oh ! pas du tout. Seulement, où te logerons-nous ici ?

— Là-haut, té ! au grenier, que je m'arrangerai une chambre. Ne t'inquiète pas de moi.

— Ma foi, ça va très bien. Tu nous aideras dans le ménage, puisque le travail du magasin accapare tout mon temps.

Tandis que Galissarde riait de contentement, Hélène cligna des yeux vers son mari et tout bas lui dit :

— Galissarde, sans le savoir, nous servira de domestique.

— C'est ça qui va faire parler le monde, conclut Lagriffoul, en se frottant les mains. Ainsi, le bonheur est complet : on croit l'atteindre par la grande route ; les vieux petits chemins sont plus sûrs.

FIN



Pour les tricoteuses  
et les brodeuses

LES ALBUMS de la  
Collection AUREOLE



TRICOT ET CROCHET

L'album de 36 pages grand format  
EN VENTE PARTOUT : 3 fr. 75 ; fco., 4 fr. 25

BRODERIES MODERNES

L'album de 36 pages grand format  
EN VENTE PARTOUT : 4 fr. 25 ; franco, 5 fr.

LES  
ALBUMS  
DE

LA MODE ET LA MAISON

40 MODÈLES au TRICOT

36 pages grand format.  
EN VENTE PARTOUT : 6 francs ; franco, 7 francs.

50 MODÈLES au TRICOT  
pour la Jeunesse

Enfants de 6 mois à 15 ans.  
EN VENTE PARTOUT : 8 francs ; franco, 9 francs.

50 MODÈLES au TRICOT  
pour Dames

EN VENTE PARTOUT : 8 francs ; franco, 9 francs.

BRODERIES D'AMEUBLEMENT

36 pages grand format.  
EN VENTE PARTOUT : 8 fr. ; fco., 9 fr.

ALBUM MON OUVRAGE

La Layette, 36 pages grand format  
EN VENTE PARTOUT : 8 fr. ; fco., 9 fr.

Collections AUREOLE, MODE et MAISON et MOUVRAGE

1, RUE GAZAN PARIS-14'





N° 441 ♦ **Collection STELLA** ♦ 25 Juillet 1938

## **La Collection STELLA**

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

## **La Collection STELLA**



publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous** pour **35 francs par an** seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs)



**L'abonnement d'un an** donne droit à recevoir, **gratuitement**, en plus de la **Collection STELLA** pendant un an :

### **UN RELIEUR MOBILE CARTONNÉ**

permettant de relier facilement un volume de la **Collection "STELLA"**.



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-**poste** ou mandat-**chèque**, à

**M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>**

(Compte chèque postal Paris 28-07).